

LE
PLAN D'HÉLÈNE

PAR

ADOLPHE RACOT



PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

—
1881

Tous droits réservés.



IMPRIMERIE GÉNÉRALE DE CHATILLON-SUR-SEINE. – J. ROBERT.

LE
PLAN D'HÉLÈNE

PAR
ADOLPHE RACOT

PARIS
E. DENTU, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES
PALAIS-ROYAL, 15, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1881
Tous droits réservés.

LE

PLAN D'HÉLÈNE

I

Une victoria de louage, attelée d'un petit cheval normand assez rapide, conduite par un valet d'auberge en veste de toile bleue et en casquette plate, suivait la route ondulée qui va de Fécamp aux Petites-Dalles. On était aux premiers jours du mois de juin. Le soleil, qui commençait à décliner à l'horizon, sur un ciel à peine taché de légers nuages fins et transparents comme une gaze, jetait la dorure de ses derniers rayons sur la campagne verdoyante à perte de vue, où paissaient çà et là des chevaux de labour ou de trait, selon la coutume des fermiers normands. Une brise fraîche, qui venait de la mer, achevait de donner à l'atmosphère ce charme languissant et exquis des premières après-midi d'été. Mais sans doute la voyageuse que contenait la voiture de louage était peu accessible aux séductions mélancoliques de juin à ses débuts, ou peut-être avait-elle à penser à tout autre chose, car depuis Fécamp la capote de la victoria demeurait complètement levée, dérobant à la vue l'ensemble du paysage. On eût

même pu croire que la voyageuse connaissait ce paysage depuis longtemps, ou bien qu'elle tenait à éviter les regards curieux des rares passants du chemin, pelotonnée qu'elle était au fond d'un angle de la voiture, la tête légèrement penchée, et ne laissant guère entrevoir, sous un chapeau de feutre gris, ombragé d'une voilette, que deux yeux brillants et méditatifs.

Cette femme pouvait avoir de vingt-quatre à vingt-cinq ans. Les traits fins et réguliers, la bouche petite, aux lèvres roses et fraîches, le nez droit et fin, le menton non trop proéminent, mais cependant nettement accusé, avec une fossette délicate, enfin les yeux noirs d'un éclat extraordinaire sous les sourcils bruns aussi régulièrement arqués que si on les eût tracés au pinceau, formaient un ensemble à la fois charmant et inquiétant. C'était assurément une délicieuse créature, et lorsqu'elle souriait elle devait exercer une séduction souveraine. Mais en ce moment, pensive et sérieuse, il y avait en elle une expression de volonté, de sûreté même, qui n'eût pas manqué de frapper un observateur. Le cou, d'une blancheur laiteuse, d'un tissu fin et velouté, comme le visage, se détachait hardiment, solide et gracieux comme celui de la Vénus antique, laissant apparaître la nuque délicate, surmontée d'une forêt épaisse de cheveux châtons, à reflets dorés comme ceux des Vénitiennes de Véronèse, et tordus en nattes épaisses. La taille, haute, ronde, admirablement prise, se trahissait même sous le long manteau de voyage qui recouvrait la voyageuse depuis le cou jusqu'aux pieds. Seule la main, hermétiquement gantée, manquait de race ; sans être forte elle ne montrait pas cette finesse patricienne qui caractérise la grande dame et la Parisienne. Elle était bien faite, mais un peu courte, achevant de donner à toute la personne ce caractère de solidité, de santé, de vigueur, tempéré par la grâce, plutôt devinée que sentie, d'une physionomie exquise.

Son costume de voyage, de couleur sombre. sans le moindre détail criard, était de la plus grande simplicité, mais en même temps de la plus rigoureuse élégance : il sortait évidemment de chez le meilleur faiseur, et il n'y a de bons faiseurs qu'à Paris. Il eût été assez difficile de définir la situation sociale de cette femme : ce pouvait être aussi bien une bourgeoise qu'une femme du monde ou une artiste.

La route de Fécamp, toute verdoyante qu'elle est, finit, jusqu'à un gros bourg nommé Sassetot, par devenir monotone. Le terrain est plat et laisse à

peine entrevoir à l'horizon quelques maigres coteaux. A partir de Sassetot, la scène change subitement. La voiture, après avoir contourné le bourg, sans que la voyageuse sortît de son immobilité, s'enfonça entre une double rangée d'arbres centenaires, bordant la route et épais à ce point qu'elle se trouva dans une demi-obscurité. Puis, la route débouchant de nouveau au grand jour, montra à droite un vallon profond, dominé par des hauteurs boisées et pittoresques, tandis qu'à gauche, d'autres coteaux, surplombant presque à pic, achevaient de transporter l'esprit, comme sur un coup de baguette magique, des plaines plates de la Normandie à une sorte de petite Suisse en miniature. Il faut croire que cette fois la voyageuse fut tirée de ses réflexions par la brusquerie du contraste, ou bien par la transition de la demi-obscurité de la route ombreuse à la route en pleine lumière, Car, écartant vivement son voile, et avançant hors de la capote de la voiture son joli visage, elle regarda à droite, longtemps, curieusement, si curieusement même qu'on eût dit qu'elle cherchait à retrouver, ou à découvrir quelque point particulier du paysage nouveau.

Tout à coup, au sommet d'un de ces coteaux, qui se prolongent jusqu'aux falaises de la mer, – une villa apparut, audacieusement campée, dessinant sa silhouette confortable et élégante sur un large massif d'arbres. La façade, flanquée d'une grande tour carrée, en saillie, surmontée d'un clocheton d'ardoises à ornements de plomb et à girouettes finement découpées, détachait ses briques rouges, encadrées de pierres blanches, et ses balcons de fer forgé, sur le massif plantureux des arbres, presque noirs à force d'être verts. Les proportions de cette villa, ou plutôt de ce château, même à distance, indiquaient mieux qu'un de ces vulgaires chalets construits uniquement en vue d'une courte saison aux bains de mer, et dont il existe tant de spécimens faciles sur toute l'étendue de la côte normande. C'était une véritable habitation, aménagée pour durer, définitive, en un mot une propriété de première valeur, annonçant chez son propriétaire une fortune plus qu'ordinaire. En ce moment, la Victoria contournait une descente assez rapide et la villa se trouva juste en face du regard de la voyageuse.

– Monsieur, dit-elle.

A ce mot de monsieur, prononcé d'une voix douce comme une mélodie, et qui ne pouvait s'adresser qu'à lui, puisque la route se trouvait absolument

déserte, le cocher modéra l'allure de son cheval, et flatté évidemment de l'appellation, se retourna, ébauchant un sourire aimable.

– Madame désire ?

– Savez-vous, mon ami, à qui appartient cette maison de campagne ? interrogea la voyageuse, avec un accent étrange dans lequel elle sembla exagérer la curiosité et surtout l'ignorance. 1

Le cocher arrêta son cheval.

– Si je le sais ? commença-t-il.

– Non, non, interrompit vivement l'inconnue. N'arrêtez pas ; allez seulement plus doucement.

– Eh bien ! madame, reprit le cocher quand il eut obéi, la maison que vous voyez là est à M. Chênefer, un propriétaire de Paris, qui fait de la peinture, comme qui dirait des tableaux, quoi ! Enfin un artiste.

– Je vous remercie, fit l'inconnue.

Le cocher ne remarqua pas l'espèce de tremblement, de vibration contenue, avec lesquels venaient d'être dits ces simples mots. Peut-être était-ce en effet pour la première fois que la voyageuse se trouvait en face de cette maison, mais à coup sûr ce n'était pas la première fois qu'elle entendait prononcer le nom du propriétaire.

Elle continuait à regarder la villa, aux fenêtres et aux balcons de laquelle nul être vivant n'apparaissait d'ailleurs, et son corps souple et gracieux penché en avant, le coude sur le genou, le menton dans sa main gantée, elle paraissait de nouveau perdue dans une réflexion profonde. Le cocher persuadé qu'il était de son devoir d'informer le plus complètement possible une personne aussi polie, poursuivit, en se maintenant assis de trois quarts sur le siège :

– C'est un fièrement beau morceau de bâtisse, voyez-vous, madame, et ça a coûté gros. Ce n'est pas commode de transporter de la pierre à cette hauteur-là, sur un terrain en pente. Drôle d'idée, tout de même. Il n'y a que des Parisiens pour en avoir de pareilles. D'autant que vous n'avez pas tout vu. Tenez, là-bas, dans le fond, à gauche, un bâtiment blanc. C'est les écuries.

– Ah !. il y a des écuries ? fit distraitement l'inconnue.

– Écuries et remise, rien que ça. Puisque je vous dis que M. Chênefer est riche comme un banquier. Faut croire qu'à Paris ça rapporte, la peinture. Après ça, il paraît qu'il est célèbre. Il a la croix d'honneur. Une grosse croix, qu'on met sur l'habit, en dessus, tout en diamants. Je l'ai vu un jour qu'il est venu, l'autre année, dîner à Sassetot, vous savez, quand l'impératrice d'Autriche y logeait, qu'elle a même fait une saison aux Petites-Dalles, là juste où vous allez.

La voyageuse hocha la tête.

– Oui, je sais.

– Comme vous voyez, M. Chênefer, ce n'est pas tout le monde. Il a encore eu je ne sais pas quelle croix, de cette affaire-là, pour un portrait de l'impératrice. Enfin il a tout. Faut dire aussi qu'il n'est plus jeune : il approche bien de la soixantaine. Mais plus solide que moi, avec sa grande barbe grise et tous ses cheveux. Ce métier-là, ça conserve. Il a voiture, cinq chevaux dans ses écuries, que même il a fallu ouvrir un chemin exprès, en tournant, pour entrer chez lui. Les yeux de la tête quoi. Eh ! bien, avec ça, pas fier. Et sa femme donc !

A ce mot, l'inconnue eut un tressaillement brusque.

– Ah ! fit-elle en essayant de donner à ce mot une expression de parfaite indifférence.

– Oui, il est marié. Il y a beau temps. Une femme, pas jeune non plus, toute simple, toute ronde, et sans façon. Elle fait tout le bien qu'elle peut. Ils ne sont pas malheureux aux Petites-Dalles. Il y a aussi le fils.

– Et, interrompit brusquement la voyageuse, en essayant de dompter le tremblement de sa voix à ce dernier mot, ces personnes sont ici ?

– Il n'y a pas longtemps ; depuis cette semaine, – tout juste. Pourtant non, pas toutes : il manque le fils.

– Pressez le pas, je vous prie, dit-elle, changeant tout à coup la conversation. Combien de temps encore d'ici aux Petites-Dalles ?

– Pas dix minutes au petit trot.

– Allez.

Cette fois le ton ne souffrait point de réplique et indiquait péremptoirement la clôture du dialogue. La voyageuse se rejeta au fond de la victoria qui repartit avec une allure rapide.

Les premières maisons du village apparurent bientôt. Ce qu'on appelle les Petites-Dalles n'est guère qu'une suite de chaumières, échelonnées de chaque côté de la route, jusqu'à la mer, auxquelles – les sont venues s'ajouter depuis quelques années des villas particulières, plus ou moins pittoresques. A partir des premières maisons la route devient donc l'unique rue du village, si on peut donner le nom de rue à un chemin presque complètement bordé de jardins, de vergers et de parterres de fleurs. A cent pas de la plage, située juste à l'extrémité, la voiture s'arrêta.

L'inconnue avança la tête :

– Sommes-nous arrivés ?

– Dans un instant, madame, seulement il doit se passer quelque chose : il y a foule sur la plage et vous pouvez voir qu'il faut attendre, même pour gagner l'hôtel, qui est là tout près, à droite. Entendez-vous ? Elle en fait du train, aujourd'hui, la mer.

En effet, la mer déferlait en ce moment avec fureur et le bruit des vagues venant se briser sur la plage grondait terriblement.

L'impression de ce bruit, presque surnaturel, était sans doute assez médiocre sur la voyageuse, car, après avoir jeté à droite et à gauche un regard indifférent sur quelques groupes de promeneurs, elle reprit :

– Tâchons de passer vite.

Dans le mouvement qu'elle avait fait, son visage s'était trouvé pendant quelques secondes en pleine lumière. Elle ne remarqua pas, à peu de distance de la voiture, à demi dissimulé derrière quelques baigneurs, un jeune homme d'une trentaine d'années tout au plus, à la physionomie distinguée, rappelant assez bien par l'expression et par une barbe légère, d'un blond roux, taillée en pointe, le portrait connu de Charles IX. Ce jeune homme, d'une mise à la fois recherchée et simple, était demeuré comme frappé d'étonnement en apercevant la voyageuse.

Lorsque la voiture eut tourné enfin l'angle de l'hôtel, il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle se fût engouffrée sous la voûte de la porte, puis murmura avec un accent de surprise croissante, mêlée à une évidente satisfaction :

– Pardieu ! voilà qui tombe à merveille. Mais que diable vient-elle faire ici ?

II

La cour dans laquelle venait de s'arrêter la voiture de louage ressemblait plutôt à une cour de ferme qu'à une cour d'hôtel. Au bruit des roues toute une nuée de poules en train de picorer la terre s'enfuit au loin en gloussant. Deux ou trois carrioles et un omnibus étaient alignés dans un coin. Au fond une écurie ouverte laissait voir la croupe luisante de chevaux occupés à arracher le foin du râtelier. Devant un petit bâtiment, à gauche, d'où s'échappait une fumée de cuisine, des filles d'auberge, assises, en tablier blanc, plumaient une volaille. On devinait une installation hâtive et sommaire. Le bâtiment principal, très vaste, de quatre étages, constituant l'hôtel proprement dit, présentait sa face grise, à peine égayée çà et là par des entrefends de brique rouge, et tout un côté de fenêtres manquaient de persiennes, non encore livrées par les menuisiers. C'était, en un mot, la station balnéaire à son aurore et dans son embryon. Quelque chose comme un essuyage de plâtres. Ce n'était plus le bain de mer intime, connu seulement de quelques Christophe-Colomb de la côte normande, mais ce n'était pas encore une plage à la mode. L'installation succincte, nécessitée par un commencement d'affluence, s'y trahissait partout.

– Hé ! François, cria le cocher à un palefrenier qui sortait de l'écurie, il n'y a donc personne ?

L'homme interpellé s'avança, prit une grosse malle de cuir que le cocher lui tendait et répondit :

– Si fait, seulement il y a eu un accident ; trois nageurs ont manqué se noyer ce matin, et Tranquille, le baigneur, n'en vaut guère mieux. C'est pour ça qu'il y a tant de monde sur la plage.

Puis, voyant la voyageuse s'apprêter à descendre.

– Attendez, madame, fit-il poliment.

Mais d'un bond léger elle avait déjà mis pied à – terre. Au même instant un petit homme gros et court, nu-tête, correctement vêtu, accourait. Il était, fort rouge, un peu essoufflé, et une chevelure hérissée et touffue achevait de

lui donner l'air d'un maître-d'hôtel littéralement sur les dents, et ne sachant à qui entendre.

– Je vous demande bien pardon, madame, dit-il en saluant : j'étais sur la plage ; aussitôt que j'ai aperçu la voiture, je me suis hâté. Madame désire un appartement ?

– Sans doute. Vous êtes le directeur de l'hôtel ?

– C'est moi-même. Brazier, tout à vos ordres. Veuillez prendre la peine de me suivre : ce domestique montera votre colis. Madame désire que l'appartement ait vue sur la mer ?

– Comme vous voudrez.

– Rien de plus facile. Le 1 est pris depuis trois jours, mais le 2 est vacant : salon, chambre à coucher, cabinet de toilette. Cela convient-il à madame ?

– Tout me convient, répliqua la voyageuse d'un ton bref.

M. Brazier s'inclina de nouveau et la jeune femme, après avoir mis une pièce de monnaie dans la main du cocher qui l'avait amenée, suivit l'hôtelier, avec lequel elle entra dans la maison.

Lorsqu'elle eut disparu :

– Dix sous ! grommela le cocher mécontent : dix sous de pourboire pour deux heures et demie de chemin ; décidément ce n'est pas une cocotte.

Cependant, la voyageuse était introduite dans l'appartement désigné par l'hôtelier.

– Madame sera ici à merveille, dit-il du ton aimable et banal qui caractérise la profession. J'espère qu'elle m'excusera de mon retard involontaire à être venu prendre ses ordres. Si madame aime les émotions, elle arrive bien. Nous avons failli avoir aujourd'hui un accident affreux : un professeur de Paris qui a voulu se baigner, malgré l'avis des baigneurs, avec ses deux demoiselles. Dieu merci ! on les a sauvés, mais l'un des baigneurs a failli y rester. Un père de famille, quatre enfants ! Il y a des métiers bien durs, et moi-même.

– Vous avez beaucoup de monde, en ce moment ? interrompit la voyageuse, évidemment indifférente à ce récit dramatique.

– Comme ci comme ça : le coup de feu ici c'est juillet et août. Août surtout. Mais nous avons du monde très bien. Tous bourgeois. Au 1, à côté,

un jeune homme de la plus haute société, monsieur le.

L'hôtelier se reprit vivement ?

– M. Raymond de Breuil, un gentilhomme accompli. Madame attend du monde aux Petites-Dalles ?

– Peut-être.

– Madame compte faire ici la saison ?

– Non, une huitaine de jours, au plus.

– Je le regrette. Madame me permettra, avant de me retirer, de lui demander son nom pour l'inscription au registre.

– Madame Briffaut, Paris.

M. Brazier s'inclina de nouveau.

– Madame dîne-t-elle à table d'hôte, ou bien.

– Non, chez moi, ici.

La brièveté des réponses était peu propre à encourager la conversation de l'hôtelier. Mais elle indiquait une personne disposée à une assez grande dépense et cela formait compensation. En ce moment entra une servante, traînant la malle de la voyageuse. M. Brazier salua une dernière fois, et se retira en disant :

– Il est six heures : à sept heures précises, madame sera servie.

Il descendit, inscrivit le nom de madame Briffaut, et donna les ordres nécessaires. Cela fait, il sortait pour aller jeter un coup d'œil sur le service général, lorsqu'il se sentit toucher à l'épaule.

Il se retourna, et d'un accent profondément respectueux :

– Monsieur le duc.

Il avait devant lui le jeune homme inconnu qui, tout à l'heure, sur la plage, s'était si fort étonné de l'arrivée de la voyageuse.

– Allons, bon ! Encore ? Mon Dieu ! cher monsieur Brazier, que je suis donc fâché de vous avoir donné mon véritable état civil ! fit le jeune homme.

– Mille pardons ! Oh ! mille pardons. J'oublie toujours que M. le duc de Nohan tient à l'incognito. Que désire monsieur de Breuil ?

Le duc attira l'hôtelier un peu à l'écart, puis d'un ton enjoué, qui conservait néanmoins une inflexion de hauteur involontaire.

– Cher monsieur, reprit-il, je crois que cette fois-ci nous tenons, ou plutôt vous tenez votre représentation au bénéfice de ce pauvre baigneur qui a failli mourir.

L'hôtelier écarquilla ses gros yeux.

– Ma représentation ? Mais monsieur le... mais monsieur de Breuil, vous savez bien que nous n'avons personne. On ne peut pas faire une affiche rien qu'avec le nom de M. Alfred.

– Ne soyez pas si dur pour ce pauvre M. Alfred. La chanson comique n'est pas à dédaigner. Outre qu'il est fort malheureux, et que ce me sera un moyen de faire d'une pierre deux coups, en le forçant à accepter une gratification sans l'humilier. Je conviens néanmoins que pour remplir un concert, même ici, M. Alfred est insuffisant.

– Eh bien ! alors ?

– Mais nous avons, je veux dire : vous avez depuis une demi-heure une étoile, dans votre établissement.

– Une étoile ? exclama Brazier stupéfait.

– Une artiste, si vous l'aimez mieux.

– Une étoile du théâtre ? Ici ? chez moi. Ah ! monsieur le duc (nous sommes seuls, personne ne m'entend), ce serait inespéré. Et qui donc ?

– Mais tout simplement cette jeune femme, arrivée tout à l'heure et que vous avez, je crois, installée vous-même.

– Au 2, parfaitement.

– Attention délicate, fit le duc en riant, et dont je n'abuserai pas. Nous voilà porte à porte.

— Ainsi cette dame... vous êtes bien sûr...

– Mademoiselle Briffaut, n'est-ce pas ?

– Madame.

Oh ! pour ceci, vous vous trompez, fit gravement le jeune duc. C'est mademoiselle Briffaut et elle a tous les droits à ce titre.

– Elle a dit madame.

– Enfin, n'importe, madame ou mademoiselle, ce n'en est pas moins une artiste fort distinguée. Certes, je ne vous la donne pas pour une Patti, une Carvalho ou une Nilsson.

– Il est de fait que j’entends prononcer son nom pour la première fois. J’ai pourtant dirigé six mois le théâtre de La Villette.

– Ça ne prouve rien. Elle chante surtout dans des endroits sévères : chez Pleyel, chez Érard, ou dans des salons fort sérieux. C’est une femme qu’il ne faut pas confondre avec la plupart de ses collègues. Sérieuse, très sérieuse, mademoiselle Briffaut.

– En effet, une tenue parfaite. Un peu de hauteur même. Je l’avais prise pour une femme mariée.

Le duc se mit à rire.

– C’est bien cela. Ainsi donc, voilà qui est entendu. Vingt-quatre heures pour préparer les éléments du concert, vingt-quatre heures pour l’annoncer : vous aurez une recette superbe. D’ailleurs, je suis là.

– Mais, monsieur... de Breuil, s’écria l’hôtelier en se pressant le front à deux mains, vous allez, vous allez, comme s’il n’y avait qu’à parler... Qu’est-ce qui vous dit que cette demoiselle, puisque c’est une demoiselle, consentira à faire sa partie ? Elle m’a tout l’air au contraire d’être venue ici pour se reposer, puisqu’elle n’a pas donné sa profession.

Le duc parut surpris :

– En vérité ? Elle ne vous a pas dit qu’elle était artiste lyrique ?

– Non, monsieur le duc.

– Vous m’étonnez. Elle ne s’en cache pas, d’habitude. Mais cela ne fait rien, puisque je m’en charge.

– Vous vous chargez.

– D’obtenir son consentement, oui.

– Vous en êtes sûr ?

– J’en réponds.

– Ma foi, monsieur le duc, c’est à faire à vous. Si je montais tout de suite prévenir mademoiselle Briffaut de votre visite ?

– Non, non, répliqua vivement le jeune homme. Pas si vite. Il se peut qu’en effet vous ayez raison, et qu’elle ne soit pas venue ici dans l’intention d’être connue. Où dine-t-elle ?

– Chez elle.

– Très bien. Tout s’accorde parfaitement. Vous me ferez donc le plaisir, à la fin du dîner, de monter prendre ses ordres, et quand vous les aurez reçus

vous lui direz simplement ceci : M. le duc de Nohan m'a chargé de demander à madame si elle veut bien lui faire l'honneur de le recevoir.

– Pardon ! M. le duc de Nohan, ou M. Raympnd de Breuil ?

– Non, cette fois, le duc. L'incognito me fermerait la porte.

– Tandis que le nom...

– Me l'ouvrira à coup sûr. Tout est bien compris, n'est-ce pas ?

– Il faudrait être bien peu intelligent pour ne pas exécuter à la lettre les ordres de monsieur le duc.

– A propos, monsieur Brazier, vous avez bien fait remettre aux deux baigneurs cinq louis chacun, et dix à la famille de leur camarade Tranquille ?

– J'ai considéré comme un honneur d'exécuter la commission moi-même.

– Sans me nommer, au moins ? Vous savez que je ne vous le pardonnerais pas. 1

– Un puits, monsieur le duc, je suis un puits. Mais vous pouvez dire que vous avez eu des bénédictions anonymes.

– Tiens ! c'est presque un mot, dit le jeune homme en riant. Mais trêve au « duc », je vous prie. On commence à revenir de la plage, je vous laisse.

– Monsieur de Breuil dîne toujours à la table – d'hôte ?

– Parbleu ! C'est le seul moment où je m'a- – muse. Ça me change.

Un nouveau personnage venait de s'arrêter à quelques pas des deux causeurs. Ce personnage était un homme plutôt long que grand, strictement vêtu de noir, râpé, rasé, cravaté de blanc, l'air mélancolique. Deux yeux bleus, naïfs et attristés, formaient un contraste singulier et quasi fantastique avec un nez énorme, en bec à corbin, et une bouche droite, rappelant, en diminutif, celle du requin. Quant à l'âge, il était difficile de le fixer. L'homme pouvait avoir aussi bien quarante ans que vingt-cinq, tant son visage blême était fait pour dérouter toute investigation à cet égard.

– Le duc, quittant l'hôtelier, alla droit au nouveau venu.

Celui-ci mit le chapeau à la main et ébaucha quelques paroles timides.

– Couvrez-vous, monsieur Alfred, dit le duc. J'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. On donne décidément un concert.

Une rougeur fugitive éclaira les pommettes pâles du comédien. Ses yeux brillèrent d'une joie affolée.

– Je chanterai ! s'écria-t-il, je chanterai ! Ah ! monsieur de Breuil, que de reconnaissance. Car c'est vous, j'en suis sûr, qui avez décidé M. Brazier.

– En attendant, fit le duc en serrant du bout des doigts la main que le comédien lui tendait avec une expansion familière, allons dîner, voulez-vous ?

– Je vous suis, monsieur de Breuil.

Et le comédien, haletant d'émotion, pénétra, précédé du duc, dans la grande salle de l'hôtel.

III

Une femme aussi recommandée que l'avait été mademoiselle Briffaut, et en termes si particulièrement flatteurs, par le duc de Nohan, ne pouvait manquer de devenir l'objet des attentions toutes spéciales de l'honnête industriel préposé à la direction de l'hôtel des Petites-Dalles.

Jamais de sa vie, on s'en souvient, M. Brazier n'avait entendu prononcer le nom de mademoiselle Briffaut. Mais il augurait judicieusement que cette ignorance, probablement partagée par l'auditoire du casino improvisé des Petites-Dalles, ne ferait que doubler la curiosité. En outre il s'agissait non d'une affaire, mais d'une bonne action, et les distractions étaient tellement rares sur cette plage à peine découverte, que ces deux raisons réunies permettaient de répondre, quand même, quoi qu'il arrivât, de l'indulgence, c'est-à-dire du succès. Voilà pour le présent. Quant à l'avenir, M. Brazier, tout en souffrant beaucoup des injustes plaisanteries de M. de Nohan sur la vie monotone de l'établissement, se disait qu'après tout le jeune duc y était venu, que mademoiselle Briffaut y était venue également, et de ce

rapprochement il déduisait une foule de conséquences en faveur de la vogue future d'une plage aussi brillamment inaugurée.

Il ne manqua donc pas, quelques instants après avoir quitté le jeune duc, de gravir de nouveau, , quatre à quatre, l'étage de la voyageuse et de s'enquérir de ses derniers ordres avec un redoublement de politesse.

Mademoiselle Briffaut parut peu touchée de ce zèle. On eût même dit qu'elle commençait à être importunée, presque inquiète, de tant d'obséquo—sité.

M. Brazier annonça alors qu'il allait immédiatement faire servir mademoiselle.

– Madame, veux-je dire, ajouta l'hôtelier en se reprenant avec assez d'aplomb, car un regard furtif, défiant et dur de la voyageuse, l'avait aussitôt averti de son indiscretion maladroite.

Lorsqu'il eut disparu, elle demeura un instant pensive, fixant les yeux sur la porte refermée derrière lui. Puis, avec un haussement d'épaules, elle murmura :

– Bah ! personne ne peut me connaître ici. C'est un imbécile.

Une demi-heure lui avait suffi pour réparer le désordre de sa toilette : elle était vraiment admirable de jeunesse, de fraîcheur robuste. Un sang vigoureux courait, on le sentait, sous cette carnation veloutée et charmante. Dégagés maintenant de toute contrainte, les cheveux, à reflets dorés se tordaient au-dessus de son front, en diadème épais. Les bras et la poitrine offraient une rare perfection de forme. C'était le type de la beauté armée, paisible, ayant conscience de sa force, sachant à fond la vie, et redoutable à quiconque aurait peur.

La façon dont mademoiselle Briffaut fit honneur au dîner, servi sans le moindre retard incorrect par un valet empressé, eût achevé de prouver à quiconque en eût été témoin, la solidité et la santé de cette nature aux formes troublantes. Pas une seule fois, depuis son installation, elle n'avait songé à contempler, de la fenêtre à demi-ouverte, le spectacle superbe et terrible de la mer, grondant avec plus de rage que jamais. Certaines impressions étaient décidément tout à fait inconnues de cette nature sérieuse.

Comme le garçon s'apprêtait à desservir, on frappa doucement à la porte, et M. Brazier reparut, tenant un plateau couvert d'ustensiles divers.

– J'ai voulu, dit-il gracieusement, servir moi-même le café à madame, d'autant que je suis chargé d'une commission pour elle.

A ce mot, la jeune femme eut comme un sursaut. Ses yeux brillants exprimèrent ce sentiment de méfiance qui leur était fréquent : le maître d'hôtel soutint curieusement ce regard.

– Une commission ? répéta-t-elle.

– Oui, fit d'un ton respectueux M. Brazier. Une personne qui est, je crois, des amis de madame, lui demande de lui accorder l'honneur d'en être reçue.

Le front de mademoiselle Briffaut se rasséréna : un éclair de triomphe joyeux passa dans sa physionomie.

– Ah ! balbutia-t-elle, un jeune homme, n'est-ce pas ?

– Un jeune homme en effet, répliqua l'hôtelier en s'inclinant : M. le duc de Nohan.

La jeune femme se leva, droite, et réprimant un frémissement subit, appuya sa main nerveuse au dossier du siège qu'elle venait de quitter. Puis d'une voix dont elle essayait de dompter l'irritation sourde :

– Vous dites ?

– M. le duc de Nohan sollicite de madame la faveur d'être reçu par elle, répéta l'hôtelier, assez surpris de ce changement d'attitude.

La jeune femme demeura quelques secondes sans répondre. Impatentée de l'examen de son interlocuteur, elle baissa les yeux, puis reprit, cette fois, avec assez de calme :

– M. de Nohan est donc ici ?

– Depuis quatre jours, oui, madame.

– Comment sait-il que j'y suis moi-même, à peine arrivée depuis deux heures. Vous le lui avez dit ?

– Madame me juge mal, fit Brazier d'un ton froissé. M. le duc a reconnu madame, au moment où la voiture de madame tournait l'angle de la plage.

– Ah ?. M. de Nohan habite l'hôtel ?

– Il est même votre voisin, acheva Brazier, négligeant cette fois d'employer la troisième personne.

– Mon voisin ?

– Madame me pardonnera : elle doit savoir que les jeunes gens de famille sont quelquefois originaux, je dirai même excentriques. M. le duc de Nohan, qui est venu, à ce qu’il prétend, chercher aux Petites-Dalles le calme et la solitude, tenait beaucoup à l’incognito. Pour tout le monde et pour moi-même, ce n’est pas M. de Nohan, c’est M. Raymond de Breuil.

Mademoiselle Briffaut avait pris une fleur dans un vase placé à portée de sa main, et elle la froissait avec une sorte de fièvre.

L’hôtelier reprit :

– Quelle réponse dois-je porter à M. le duc ?

Elle eut une dernière hésitation. Enfin, brusquement, comme prenant son parti :

– Dites à M. de Nohan que je serai très honorée de sa visite.

Brazier s’éclipsa.

– Oh ! fit la jeune femme demeurée seule, et donnant carrière à une impatience longtemps contenue, je le savais bien, que j’avais tort de venir ici. Toutes ces plages se ressemblent. On s’y rencontre toujours. J’aurais mieux fait de descendre à Sassetot, même à l’auberge. Là, du moins, personne ne serait venu encore embarrasser ma vie.

Un pas rapide se faisait entendre dans l’escalier. Vivement, avec cette résolution qui fait aller au-devant d’un importun au lieu de l’attendre, elle ouvrit la porte et dit à haute voix :

– Bonsoir, monsieur le duc.

M. de Nohan, car c’était lui en effet, s’arrêta court sur le palier, et fixant sur la jeune femme un regard assuré :

– Bonsoir, Hélène, répliqua-t-il.

Il referma la porte derrière lui et reprit, sans quitter des yeux la jeune femme, mais avec un sourire un peu ironique :

– Gageons, ma chère, qu’en ce moment vous voudriez que je fusse à trois mille lieues d’ici ?

– Moi ? fit-elle en tressaillant. Et qui peut vous donner une pareille pensée, monsieur le duc ? Ai-je tardé un seul instant à vous recevoir, dès que j’ai su votre désir ?

M. de Nohan sourit de nouveau et prenant une main qu’on oubliait de lui tendre, il la baisa.

– Oui, continua-t-il, du même ton, vous êtes bonne, et je vous remercie. Mais j’ai un peu vécu, vous le savez, depuis le jour, déjà bien ancien, où je vous rencontrai pour la première fois. Je ne me trompe plus aux visages, et le vôtre, soit dit sans vous offenser, ma chère Hélène, en dépit de votre empressement, ou plutôt avec votre empressement même, exprimait tout à l’heure juste le sentiment d’une femme qui espérait n’être connue ici de personne, et qu’on dérange au beau milieu d’un incognito.

Elle eut un imperceptible haussement d’épaules :

– Ou d’un roman, acheva le duc.

Une rougeur empourpra les joues de la jeune femme.

– Monsieur.

– Là, vous voyez bien ! fit M. de Nohan avec bonne humeur. Remettez-vous, ma chère Hélène. Je ne vous demande pas vos secrets : je n’ai aucun droit à cela, je n’en ai jamais eu, hélas !

– Voilà un « hélas » que vous me permettrez de trouver un peu comique, répliqua mademoiselle Briffaut avec un accent légèrement acerbe. Il me semblait, mon cher duc, que depuis trois ans vous vous étiez assez bien consolé de ce qu’il a la prétention de rappeler.

M. de Nohan ne broncha pas : il répondit avec la plus parfaite indifférence :

– Ma foi, pour cela, vous avez raison. J’avouerai même que je m’en suis consolé trop. C’était l’avis de ma mère qui, pendant ces trois ans, a payé deux fois mes dettes, et ça commence à être aussi le mien, puisque vous me retrouvez ici, sur une plage presque inconnue, dissimulant même mon nom, au retour de huit mois de voyages en Norwège, en Suède et en Russie, voyages qui ont achevé de me calmer, je vous l’assure.

– Vous avez donc fait bien des folies ?.

– Vous le savez bien, moqueuse ? puisque c’est à cause de vous que je les ai faites.

– A cause de moi ?

– Il fallait bien tâcher de vous oublier, de m’étourdir, puisque vous demeuriez inexorable. Ah ! vous êtes ce qu’on peut appeler une femme forte, vous ! Tenez, depuis que je suis guéri, pendant mes voyages j’ai souvent pensé à vous, et je me suis de plus en plus étonné d’une chose.

– Peut-on la savoir ?

– Je me suis demandé pourquoi, jeune, jolie comme vous l’êtes, résolue comme vous l’êtes à ne jamais. faire de bêtises, vous n’avez point encore songé à vous marier.

Hélène Briffaut ne put, cette fois encore, réprimer à temps un mouvement involontaire.

– Ah ? fit le duc. Vous décideriez-vous à y songer, par hasard ?

– Vous êtes fou, répliqua-t-elle d’un ton froid. Je ne suis rien, je n’ai rien. Qui voulez-vous qui m’épouse ?

– Je ne sais pas, moi. Mais ce dont je suis sûr, c’est que si vous aviez voulu, vous auriez trouvé.

– Oui, quelque petit violon, ou bien encore un compositeur de chansonnettes .pour les cafés concerts, ou un employé au télégraphe, n’est-ce pas ?

Elle avait parlé avec une intonation de raillerie presque haineuse. Le duc se mit à rire.

– Comme c’est bien vous ! comme je vous retrouve. Toujours ambitieuse.

– Toujours. J’ai pris pour devise : Tout ou rien.

– Je le sais. J’ai assez souffert pour le savoir.

– Vous m’avez rendu cette justice que, si vous avez souffert, ce n’est pas moi qui en suis cause.

– Non, ce n’est pas votre faute si je vous ai aimée. Je savais que vous étiez résolue à n’aimer personne.

– A n’être la maîtresse de personne, ce qui est tout différent.

Le duc devint grave.

– Hélène, dit-il après un court silence, ne revenons plus sur le passé. Vous saviez bien que ce que vous auriez voulu était impossible. D’ailleurs tout cela est loin, et je ne sais pourquoi nous y revenons. Parlons du présent. Comment vont vos affaires ?

– Mais. assez bien, répliqua la jeune femme d’un accent singulier.

– Et cet engagement au théâtre lyrique, dont il était question à mon départ ?

– Tombé dans l’eau. Il y a six mois que je n’ai chanté.

M. de Nohan regarda Hélène avec stupeur.

– Eh bien, voilà qui est agréable ! s’écria-t-il. Vous avez donc fait fortune ? Un héritage ? une tante d’Amérique ?

– Nullement. Mais en quoi cela vous est-il désagréable ?

– En ce que je venais précisément vous demander un service rentrant dans vos attributions de cantatrice.

– Un service ? reprit-elle étonnée. Lequel ?

M. de Nohan allait répondre quand on frappa doucement à la porte. Un domestique entra.

– Une lettre pour mademoiselle Briffaut. dit-il : un courrier à cheval attend la réponse.

IV

Si puissant que fût l’empire d’Hélène sur elle-même, elle ne put cacher entièrement, cette fois encore, une vive émotion.

– Vous permettez ? dit-elle.

Elle brisa le cachet, lut rapidement, sans que le moindre sentiment d’étonnement se trahît sur son visage. Il était évident qu’elle avait reconnu l’écriture de l’enveloppe, et que la lettre était conforme à ce qu’elle attendait.

– Je vous remets la réponse dans cinq minutes, dit-elle au domestique, qui sortit. Le temps de passer dans la chambre voisine et je reviens, ajouta Hélène, en s’adressant au duc.

M. de Nohan l’arrêta :

– Un instant ! Dans votre réponse qui ne me regarde en aucune façon, vous ne vous engagez ni pour demain ni pour après-demain, je suppose.

Elle regarda fixement le duc.

– Je ne comprends pas.

– Vous allez comprendre : j’ai absolument compté sur vous, absolument, entendez-vous, ma chère Hélène, pour un concert au bénéfice d’un pauvre diable qui a failli mourir ce matin en voulant sauver trois personnes. Pour vous, ce n’est rien ; pour ce brave homme, c’est beaucoup. Sans vous, la chose était impossible, vous êtes arrivée juste à point pour la rendre réalisable. J’ai répondu de vous et j’y compte.

Sans doute le ton calme et assuré de M. de Nohan avait produit sur mademoiselle Briffaut une impression à laquelle elle n’était pas habituée, car son front si uni se contracta dans un pli vertical : signe certain d’une violente impatience. Ses lèvres rosées parurent s’amincir.

– Ah ça ! mon cher duc, fit-elle d’une voix légèrement tremblante, permettez-moi de vous dire que vous disposez de moi un peu à la façon turque. Il faut, si je vous ai bien compris, que je vous rende compte de mes faits et gestes.

M. de Nohan demeura impassible.

– Nullement. Vous demeurez parfaitement libre. Ce que je vous prie de m’accorder vous coûtera à peine deux heures d’études, et deux heures de représentation : cela, en deux jours. C’est une bonne action que je vous demande, et quels que soient vos projets, que j’ignore et ne tiens pas à savoir, jamais une bonne action ne pourra vous nuire auprès de la personne qui vous écrit.

– Qui vous dit que cette lettre.

– Je ne sais rien, reprit M. de Nohan avec calme. Je ne devine même rien. Je vous demande un service, voilà tout.

– Et si je refusais ? fit Hélène dont la voix perdit son expression d’amertume et sembla devenir presque craintive.

– Vous ne refuserez pas : Hélène Briffaut ne voudra pas laisser protester la première, la seule lettre de change que se permet de tirer respectueusement sur elle un homme assez heureux pour lui avoir épargné quelques ennuis.

La jeune femme rougit. Elle froissa entre ses mains la lettre qu’elle tenait toujours, puis d’une voix sourde :

– Ah ! murmura-t-elle, du moment qu’il en est ainsi, et que vous faites appel à ma parole, c’est différent, monsieur le duc. Je me reconnais votre

débitrice. Vous tirez : je paie.

M. de Nohan fit un geste de fatigue plutôt que d'impatience.

– Bon ! voilà de vilains mots, à présent.

– Je réponds, voilà tout.

– Et vous oubliez de répondre à la lettre que vous tenez, dit le duc, qui venait d'entendre le domestique frapper de nouveau à la porte.

– C'est inutile, répliqua la jeune femme.

Et s'adressant au domestique :

– Dites au courrier que c'est bien, ajouta-t-elle d'un ton bref.

Quand elle se retrouva seule avec le duc :

– – Si pourtant, ce que vous avez exigé de moi compromettait ma vie, mon avenir, qu'en penseriez-vous ?

M. de Nohan sourit.

– Votre vie ni votre avenir ne peuvent être compromis le moins du monde, ma chère Hélène, 1 parce que dans -quarante-huit heures vous vous ferez bénir par une brave famille de pêcheurs. D'ailleurs, s'il en était ainsi, vous m'auriez dit tout de suite que c'était impossible.

: . Et ma parole ? <

– Vous savez bien que je vous en aurais dégagée. Puisque vous avez accepté, c'est que vous êtes toujours libre.

– Et si je ne l'étais plus ?

M. de Nohan regarda la jeune femme en face.

– Une femme est toujours libre quand elle n'a pas d'amant, et vous m'avez répété tout à l'heure que vous n'en auriez jamais, dit-il gravement.

Elle allait répondre : la parole s'arrêta sur ses lèvres. Pour sortir du visible embarras où semblait l'avoir mise cette riposte directe, elle commanda à son visage une transformation graduée. Elle baissa les yeux, sourit, puis tendant la main à M. de Nohan :

– Vous m'estimez toujours, merci.

Il serait difficile de rendre l'expression et l'inclinaison de tête par lesquelles le duc accueillit cette parole ainsi dite. Il y avait à la fois de l'indifférence, de l'ironie et du doute.

– Ainsi, poursuivit-elle, nous sommes toujours bons amis.

– Je deviens votre obligé : n'est-ce pas la meilleure preuve ?

Après un silence :

– Eh bien ! mon ami (elle appuya sur le mot), si dans quelque temps d’ici, six mois, un an par exemple, je me mariais, que diriez-vous ?

– Je vous féliciterais, répondit le duc qui ne marqua pas le moindre étonnement.

– Vous dites cela, fit-elle d’un ton un peu inquiet, comme si vous saviez des choses.

– Ma chère Hélène, j’ai touché barre à Paris, revenant d’Odessa par la Hongrie et l’Allemagne, il y a huit jours. Le lendemain je suis allé saluer ma mère à Tour-du-Roi, près Senlis. Quarante-huit heures après j’étais ici. Vous voyez que je n’aurais guère eu le temps de m’informer de vos affaires, même si j’y avais songé.

– C’est que vous paraissiez si peu étonné.

– De ce que vous me dites ? D’une femme sérieuse et positive comme vous, Hélène, rien ne m’étonnera jamais. Vous me feriez apprécier la profondeur du mot de M. de Talleyrand : *tout arrive* ! si ce grand diplomate avait besoin de mon suffrage.

Mademoiselle Briffaut laissa échapper un soupir.

– En tous cas, reprit-elle, vous ne vous êtes pas trompé tout à l’heure quand vous m’avez appris votre guérison complète ; c’est bien fini cette fois. Vous ne m’aimez plus du tout, mon cher duc.

– Moi ? Allons donc !

– Oui, une bonne amitié, c’est entendu. Ah ! poursuivit-elle en donnant à sa voix toute la mélodie pénétrante qui en faisait la plus dangereuse musique, sont-ils bêtes les poètes qui prétendent qu’on n’aime qu’une fois ! Comme ce n’est pas vrai ! Comme on se reprend vite à un autre amour lorsqu’on a trente ans comme vous, lorsqu’on descend d’un roi breton, comme vous, c’est-à-dire lorsqu’on est noble, lorsqu’on est beau, lorsqu’on n’a qu’à se montrer dans le monde pour plaire et pour séduire.

M. de Nohan, aux premiers mots, n’avait paru prêter qu’une attention assez indifférente à cette sorte de couplet sentimental. Mais à mesure que mademoiselle Briffaut parlait, une expression de mécontentement, d’inquiétude et de crainte se peignait sur la physionomie du duc. Aux derniers mots il regarda de nouveau fixement la jeune femme, puis, d’un

ton qui voulait être indifférent, mais où se devinait une préoccupation vive, il répliqua :

– Je ne plais à personne, et pour le moment du moins je ne tiens à séduire personne, ma chère. Vous voulez bien me trouver encore jeune : moi je me trouve vieux, très vieux. Je suis las, je ne pense à rien, je n’aime rien, excepté ma mère. Vous conviendrez d’ailleurs que ce n’est pas sur cette plage à peine découverte, sur cette plage de famille, comme dit cet excellent M. Brazier, que je serais venu me retirer si j’avais l’esprit tourné vers les idées réjouissantes.

– Surtout sous le nom de Raymond de Breuil, acquiesça Hélène avec une imperceptible ironie.

Le duc fit un mouvement.

– Ah ! vous savez cela ? Eh bien, justement. On a beaucoup trop parlé de moi depuis quatre ans. J’ai usé, comme on dit, la vie par les deux bouts. Parce que j’ai eu d’assez beaux chevaux, quelques aventures, autant d’esprit que le premier venu, et un tailleur sachant son métier, mon nom, si je n’avais fini par y prendre garde, aurait servi, malgré moi, de cocarde à toute une coterie de naïfs désireux de copier ce qu’ils appellent la mode. Voilà pourquoi je me suis mis au vert ici pour quelque temps, et pourquoi le nom de de Breuil, qui ne dit rien du tout, me sert de domino précieusement protecteur.

– En effet, fit doucement Hélène, en allumant elle-même un des candélabres placés sur la cheminée, car la nuit était venue complètement pendant ce dialogue, en effet, si quelqu’un vous cherchait, ce n’est certes pas aux Petites-Dalles et sous le pseudonyme romanesque de Raymond de Breuil, qu’il s’aviserait de deviner le duc de Nohan.

Le duc se leva : il était devenu sombre. Un frémissement, qu’il parvenait difficilement à dompter, agitait tout son être.

– Ma chère Hélène, dit-il froidement, je respecte tous vos secrets. S’il vous reste quelque amitié pour moi et si vous tenez à conserver la mienne, ne cherchez pas à supposer des secrets dans ma vie. Il n’y en a aucun. Le nom sous lequel il m’a de me présenter tout d’abord ici n’est d’aucune importance. Quand il faut on me trouve toujours.

Mademoiselle Briffaut avait achevé d'allumer les bougies ; sans répondre un mot, et sans paraître même avoir entendu, elle fredonna quelques notes d'un opéra-bouffe alors en vogue.

– C'est gentil ce que vous chantez là, fit le duc avec sang-froid.

– Oh ! dit-elle en souriant, c'est du Lecoq. Ce n'est pas ma musique. A propos de musique, vous savez, pour ce fameux concert qu'il vous a plu d'improviser, je n'ai rien, pas un morceau.

– Cela me regarde ; je connais votre répertoire. Ne vous inquiétez de rien, répliqua M. de Nohan, visiblement satisfait du tour nouveau donné à la conversation.

Et comme s'il était pressé d'y mettre fin :

– Je vous quitte, . à moins, ajouta-t-il poliment, que vous ne souhaitiez une promenade sur la plage. La mer est superbe. L'entendez-vous rugir ?

– Merci : je suis un peu fatiguée. D'ici je l'entendrai assez pour qu'elle m'empêche de dormir.

Le duc serra, sans la baiser, cette fois, la main que lui tendait la jeune femme, et sortit.

Si en ce moment il se fût arrêté, écoutant au dehors, il eût entendu un petit rire perlé, et peut-être ces mots murmurés d'une voix moqueuse :

– Nous verrons qui de nous deux se mariera le plus tôt, monsieur le duc.

Dans la cour, M. de Nohan rencontra M. Brazier qui semblait le guetter.

– Eh bien ? fit l'hôtelier.

– Affaire entendue.

Le duc s'éloigna. L'hôtelier fit mine de courir après lui, mais après réflexion il murmura :

– Au fait, non, ces grands seigneurs, ça n'aime pas les potins.

Ce que M. Brazier renonçait à apprendre au duc, c'était la provenance du courrier mystérieux dont on a vu plus haut la mission. Mais ce que M. Brazier ignorait, c'était l'épilogue de cette scène.

Immédiatement après avoir reçu la réponse laconique transmise par Hélène, le courrier, ou plutôt le valet à cheval avait repris au grand trot la route conduisant des Petites-Dalles à Fécamp. Au bout de dix minutes, il s'engagea dans un chemin transversal et, gravissant une côte assez rapide, il s'arrêta derrière un petit kiosque dissimulé sous les arbres d'un parc ; ce

parc n'était autre que celui de l'habitation si remarquée quelques heures auparavant par mademoiselle Briffaut.

Un jeune homme d'une vingtaine d'années, grand, élancé, de fière allure, était accouru au-devant du valet.

– Eh bien ? dit-il.

– Madame est arrivée, répondit le valet à voix basse.

– Et la réponse ?

– Aucune, sinon que c'était bien.

Le jeune homme fit un geste désappointé, puis :

– Merci, Pierre. Pas un mot à personne, n'est-ce pas ?

Et sur une muette assurance du valet, il disparut sous les arbres du parc.

V

Bien qu'il ait cessé depuis cinq à six ans de figurer aux Expositions annuelles, le nom de Chênefer est un des deux ou trois noms illustres, toujours présents à la mémoire, dès qu'il s'agit de citer les maîtres de la peinture moderne. On se souvient encore du tableau, le dernier qu'il envoya au Salon vers 1874 : *la Tempête*. Jamais toile ne provoqua pareil mouvement d'admiration et presque de stupeur. Jamais les fureurs de l'Océan déchaîné ne furent rendues avec cette vérité saisissante, cette fougue de dessin et de couleur, et en même temps cette sûreté de pinceau, dédaigneuse du procédé, du tire-l'œil, ne demandant ses effets qu'à l'unité, à la simplicité même du drame. Du centre de cette mer bondissante et hurlante semblaient jaillir des cris désespérés, des appels et des ordres : on y sentait la lutte tragique de la volonté humaine contre l'impossible. Un éclair qui pas-sait, un nuage noir prêt à fondre sur l'esquif en détresse donnait à la scène un caractère de terreur quasi surnaturelle. L'année précédente Chênefer avait exposé une simple toile de chevalet : *Forêt du Morvan*, chef-d'œuvre qui fut enlevé l'année même à un prix égal à celui des Rousseau, des Daubigny et des Corot de la grande époque. Cette marine et cette forêt, c'était non pas l'adieu du peintre, car Chênefer n'a que

soixante ans et jamais nom prédestiné n'a plus exactement désigné la santé et la force. C'était le résumé, la somme pour ainsi dire de ce génie qui, depuis plus d'un quart de siècle bientôt, excelle indifféremment à rendre la poésie des bois profonds et solitaires, les luttes humaines, et les mystères grandioses de l'Océan.

On peut dire de lui comme de Delacroix, qu'il a tout abordé : les tigres, les femmes et les fleurs. Mais c'est de la forêt et de la mer qu'il s'est rendu le souverain, le maître. Il en a chanté les symphonies, ou délicieuses ou terribles, comme le Dante a chanté celles du Ciel et de l'Enfer.

Charles-Nicolas Chênefer était le septième enfant d'un pauvre maréchal-ferrant de Saint-Léger de Fougères, à quelques kilomètres de Chateau-Chinon, la vieille capitale du Morvan, le dernier coin de la France peut-être qui encore aujourd'hui conserve son aspect sauvage et abrupt, sans doute à cause de l'hésitation du chemin de fer à y risquer une trouée coûteuse et difficile. En pareil lieu, c'était un triste métier que celui de maréchal-ferrant. Il faut avoir vécu à cette époque, c'est-à-dire vers les premières années de la Restauration pour se faire une idée de l'état des routes et des moyens de transport. A partir des premières pluies d'automne, ce qu'on appelait la « route royale » devenait la seule voie de communication aisément praticable aux voitures et aux équipages de poste. La terre détremnée et jamais consolidée, car on ignorait encore le système d'empierrement aujourd'hui en usage, formait un long cloaque boueux dans lequel les roues s'enfonçaient parfois jusqu'au moyeu et les chevaux jusqu'au genou. Les châtelains, les grands propriétaires eux-mêmes, devaient accepter cette espèce de blocus. Quand venait le moment du départ pour Paris, où l'on rentrait beaucoup plus tôt, vers la fin d'octobre, on sortait de la remise soit le solide landau, soit, la berline massive, on y attelait quatre bœufs robustes, et suivi des gens, installés tant bien que mal dans des berlingots équipés de même, on gagnait ainsi, lentement, à travers les ravins et les fondrières du chemin, Nevers, dont la silhouette apparaissait aux voyageurs lassés et cahotés comme le terme suprême de leurs maux. A Nevers on détachait les bœufs : quatre chevaux de poste prenaient leur place et on partait enfin grand train pour Paris, la voiture

bondissant sur le gros pavé de la route, et toute souillée encore de la boue jaunâtre et tenace des premières et longues étapes du Morvan.

Un maréchal-ferrant de village n'avait donc guère occasion de gagner sa vie, dans une contrée où les transports s'opéraient de la sorte, et où il passait à peu près deux chaises de poste par an. Il en résultait que la misère était grande au logis Chênefer. Mais c'est une forte race que ces paysans du haut Nivernais ; Dieu les a bâtis en prévision de la sauvage et aride nature à laquelle ils arrachent durement leur pain. Chênefer le père était un géant, aux muscles de fer, capable d'abattre un mur d'une poussée d'épaule, et brisant entre ses doigts, solides comme des tenailles, un fer à cheval ou un écu de six livres. Quand l'ouvrage ne donnait pas, il chassait. Le braconnage, dans ces forêts presque vierges, n'était pas encore devenu une profession, et les gardes fermaient les yeux, peu soucieux, d'ailleurs, de surprendre en flagrant délit cette statue d'Hercule vivante. La femme, la mère Chênefer, cultivait son champ grand comme la main et allait faire des lessives chez les bourgeois, quelquefois à quatre lieues, pour rapporter vingt sous. La fille aînée gardait la maison et les derniers venus des enfants, les autres accompagnant le père, ou commençant déjà à gagner leur vie dans les fermes. Le plus jeune de ces enfants était né petit et chétif. En le voyant venir au monde le maréchal-ferrant avait éclaté de rire, à l'idée d'avoir pu donner le jour à une pareille fourmi. Le paysan aime rarement les enfants malingres. Il lui faut des soutiens, des aides. Le petit grandissait donc lentement, tout à fait abandonné si la sœur aînée n'eût éprouvé pour lui cette tendresse qui d'ordinaire chez les filles de cet âge (elle n'avait pas quatorze ans), se symbolise et se concentre dans la poupée. Sa poupée à elle c'était cet enfant, et elle lui savait gré même de sa faiblesse, qui faisait de lui sa chose à elle, qui lui permettait d'emporter le petit frère dans ses bras sans trop de fatigue, de l'asseoir au soleil devant la maison, de conserver enfin vis-à-vis de lui ce sentiment de supériorité et d'autorité tout plein de tendresses infinies dont la femme est si voluptueusement orgueilleuse, qu'elle soit sœur ou mère, lorsqu'elle a un garçon à aimer.

Ces soins de toute heure, patients et obstinés, produisirent un miracle : tout à coup, vers cinq ans, le petit, quoique ne grandissant guère, prit de la force : sa charpente, que l'on croyait faible, se développa. Le forgeron en

eût éprouvé une satisfaction réelle, si en même temps le caractère de l'enfant ne se fût prononcé dans un sens complètement opposé aux visées paternelles. C'était un mélange de rêverie et de volonté, deux choses également mal vues du redoutable Chênefer. L'enfant passait des heures et même des journées à contempler les paysages agrestes, à errer à travers bois ou à regarder passer ces antiques chariots à quatre roues dépourvues de fer, conduits par le paysan *morvandiau* armé de l'aiguillon, avec l'attelage de bœufs à longues cornes pareils aux bœufs de la campagne romaine. Une nuit, l'enfant ne revint pas. On le retrouva comme en extase, regardant du haut d'une colline le ciel parsemé d'étoiles. Cet amour de la poésie des choses ne devait pas être du goût du père Chênefer, qui, plus d'une fois, tenta d'en corriger son rejeton. Mais il y avait une âme d'acier sous ce rêveur précoce, et le maréchal-ferrant, lassé d'une obstination que les coups ne pouvaient vaincre, finit par s'écrier un soir :

– C'est un fainéant : qu'il vive comme il pourra ; quand on veut du pain, on le gagne.

Le lendemain, l'enfant, levé avant l'aube, entra dans la forge.

– Ah ! te voilà, dit le père, occupé déjà à marteler une pièce de fer qui lançait des étincelles rouges. Qu'est-ce que tu veux ?

– Je veux apprendre à gagner mon pain, répliqua l'enfant fièrement.

Tant qu'on l'avait battu, il avait résisté, stoïque. Un seul mot frappant son orgueil s'était trouvé plus fort que toutes les violences.

– Tu veux travailler ? fit le père en haussant les épaules, mais touché néanmoins de cette conversion subite.

– Vous êtes fort, je veux devenir fort comme vous.

Cette fois le père éclata de rire. Il avait tort. Au bout d'un an l'enfant, malgré sa petite taille, soulevait des barres de fer qu'un homme ordinaire aurait à peine portées. Il avait alors douze ans. Mais en même temps qu'il devenait trapuetrobuste, une mélancolie singulière l'envahissait peu à peu. Un jour la maladie le prit, maladie impossible à définir, mais à laquelle un vieux médecin du pays, qui avait vu naître l'enfant et qui connaissait les bizarreries de sa nature, ne se trompa point.

– Ce petit-là, dit-il, a travaillé trop jeune. Ce n'est pas votre forge qu'il lui faut, père Chênefer, c'est la liberté, c'est la forêt, c'est le grand air.

– Eh ! fit le forgeron avec impatience, il ne tient qu’à lui de me suivre dans la forêt les jours où l’ouvrage chôme, mais monsieur le marquis ne bouge plus : ne s’est-il pas avisé d’apprendre à lire tout seul ? Est-ce que je sais lire, moi ! Et cela m’empêche-t-il de vivre ?

En effet, lentement, par la seule force d’une volonté résolue et inébranlable, sans maître, car à cette époque il n’y avait pas d’instituteur à Saint-Léger de Fougères, l’enfant était parvenu à connaître la valeur des lettres, à épeler, puis à lire. . Le médecin fut ému.

– Envoyez-le moi, dit-il, je vous le guérirai.

L’enfant profita de la permission. La bibliothèque du médecin n’était pas brillante, de plus elle était fort grave. Le brave homme qui y laissait volontiers fureter Charles-Nicolas, le rencontra un jour, en pleine forêt, assis sur une roche, un livre à la main, et comme abîmé dans une muette contemplation intérieure.

– Eh ! que diable lis-tu là, mon petit ?

L’enfant releva sa grosse tête, fixa ses yeux brillants et humides sur le médecin et murmura :

– Oh ! c’est beau ! c’est beau !

Le médecin regarda le livre : c’était une traduction de l’*Iliade*.

– Ah ça ! s’écria-t-il en riant, tu veux donc devenir un écrivain, mon garçon ?

– Non, répliqua l’enfant, je veux être peintre.

Trois mois après, Charles-Nicolas partait pour Paris. Ce n’était pas sans difficulté que la permission avait été arrachée au père Chênefer. Le forgeron ne comprenait même absolument rien aux • raisons du médecin. Seule, la sœur aînée plaida la cause de Charles-Nicolas : c’était son enfant à elle, et elle croyait en lui. Au moment du départ, elle glissa dans la main du voyageur un petit sac de toile contenant trois écus : toutes ses économies depuis cinq ans.

Ce fut avec ce viatique et une lettre du vieux médecin adressée à un ami de Paris, chef de division dans un ministère et du nom d’Abeille, que se rendit à Paris, dans les environs de 1833, Charles-Nicolas Chênefer, devenu depuis le peintre illustre que l’on connaît.

Ce que furent les luttes de l'enfant contre la misère, c'est l'histoire de bien d'autres génies, et elle a été racontée cent fois. Seulement, jamais Dieu ne mit dans le cerveau et dans le cœur d'un homme plus de résolution et d'énergie. Jamais homme ne fut mieux armé pour la vie, mieux doué pour la vaincre. Contrairement à ce qui arrive presque toujours, la protection du chef de division ne fit pas défaut à l'enfant. Grâce à elle, le fils du maréchal-ferrant entra dans un atelier alors célèbre. Le protecteur aurait fait plus : mais alors il se heurta contre cette volonté de fer, contre cet orgueil, qui avait lassé le vieux forgeron lui-même. Jamais l'enfant n'accepta un secours d'argent, et le jour où pour la première fois son nom fut prononcé comme celui d'un artiste avec lequel il fallait compter dans l'avenir, il se rendit chez M. Abeille et lui dit :

– Le prix qu'on m'offre de mon premier tableau me prouve que cette pauvre toile est digne de vous. Prenez-la : elle vous appartient.

Chênefer avait alors vingt-huit ans. Après la notoriété vint pour lui la gloire, et avec la gloire, la fortune. Il avait doté ses sœurs, assuré l'avenir de ceux de ses frères que la fortune n'avait point favorisés. Son temps se partageait entre deux passions : les vieilles forêts du Morvan, où si souvent il avait égaré sa jeunesse rêveuse, et la mer qui lui donnait la même impression de mystère et de grandeur. Un jour, il reparut à Paris, marié. Un enfant lui naquit. Il était alors en pleine renommée, en pleine possession d'un talent puissant et universellement reconnu. Très simple, ne voyant que peu de monde, à ce point que l'Institut et la croix lui étaient venus, pour ainsi dire, sans qu'il songeât à ces honneurs, il vivait ainsi, paisible, heureux, entre sa femme et son fils. Deux ans avant le début de cette histoire, il avait fait construire dans la vallée des Petites-Dalles la villa où on a vu revenir le courrier mystérieux, porteur du message à mademoiselle Briffaut. Et ainsi qu'on le sait encore, il venait cette année même s'y installer pour la durée de l'été.

Le jeune homme qu'on a vu échanger quelques mots rapides avec le valet, n'était autre qu'Henri Chênefer, le fils du peintre.

VI

Il était environ onze heures et demie du matin. Un soleil radieux venait de se lever sur la jolie vallée des Petites-Dalles, faisant resplendir la toiture d'ardoise, les ornements de plomb et les vitres de la villa Chênefer. Trois hommes, quittant la salle à manger de la villa, apparurent sur la terrasse du rez-de-chaussée, surmontée d'une immense vérandah et dominant le paysage. A droite de cette terrasse, dans un encadrement d'arbres exotiques en caisse, et de fleurs grimpantes, une petite table de laque du Japon chargée d'un élégant service d'argenterie annonçait que les hôtes de la villa, le repas terminé, se disposaient à prendre le café en plein air, afin de mieux jouir de cette journée toute tiède et toute parfumée.

De ces trois hommes, le plus âgé, celui qui, après une courte lutte de politesse, s'était décidé à passer le premier, pouvait avoir de soixante à soixante-cinq ans : moins, si l'on s'en rapportait à sa carrure solide, à sa taille droite, quoique épaisse et un peu courte, à l'expression vivace de deux yeux noirs, d'un éclat diamanté ; plus, si on considérait les grosses mèches toutes blanches qui se mêlaient, comme les eaux d'un fleuve à un autre fleuve, à une chevelure noire, encore opulente et légèrement bouclée. Le front, haut et large, au sommet duquel cette chevelure jaillissait drue, plantée droit, indiquait l'intelligence et la pensée incessante. Une moustache aux pointes tombantes, et une longue barbe grise, ouverte en éventail, atteignant presque le milieu de la poitrine, achevaient de donner au personnage l'aspect d'un de ces vieux héros du passé, tels qu'on se les figure après une lecture de la *Légende des Siècles* ou d'après certains types du Puget. Plus grand il eût peut-être inspiré un moindre sentiment, de force et de génie. Ainsi resserré, et comme ramassé, concentré sur lui-même, c'était une puissance, qui se devinait au premier coup d'œil. Un veston de toile blanche, à l'unique boutonnière duquel brillait un imperceptible ruban

rouge, recouvrait avec ampleur cette solide charpente, et un pantalon de même étoile et de même couleur, très large, retombait sur le pied, chaussé de souliers à lacets, et dont la dimension relativement petite ajoutait un caractère de finesse imprévue à cette nature exubérante de santé, de sève et de vigueur.

Le second personnage, le plus jeune des trois, le fils du précédent, car on a déjà reconnu dans le portrait Charles-Nicolas Chênefer, le plus jeune, disons-nous, venait à peine d'atteindre sa vingtième année, mais à sa taille, à son aspect robuste, et malgré son visage encore imberbe, on lui eût hardiment donné deux ou trois années de plus. Grand, car il dépassait son père de toute la tête, admirablement proportionné, c'était un beau garçon dans toute l'exactitude du terme. La physionomie régulière, mais ne dénotant, point de qualités intellectuelles supérieures, exprimait en ce moment une certaine impatience, à peine tempérée par les exigences de la politesse à l'égard d'un étranger. Les yeux, bleus, assez beaux, mais trop à fleur de tête ; la bouche, aux lèvres rouges et fraîches, trahissaient un tempérament d'accord avec l'ensemble du personnage, c'est-à-dire prompt à certains entraînements. Mais une expression générale de franchise, de loyauté, une absence d'apprêt, de *pose*, comme on dit, rendait sympathique quand même ce grand garçon, dont l'apparence robuste n'avait rien à envier à celle du vieux peintre.

Quant au troisième hôte qui venait d'apparaître sur la terrasse, c'était un homme d'une trentaine d'années, à la physionomie un peu fatiguée, mais spirituelle et fine, à la bouche légèrement ironique et railleuse comme dissimulée sous une moustache blonde, douce et soyeuse. Grand et mince, le front haut, déjà un peu dénudé au sommet, les cheveux coupés ras de chaque côté, il présentait sur les tempes quelques précoces reflets argentés. Le nouveau venu était rigoureusement boutonné dans une redingote noire, d'une coupe élégante, et chaussé de bottines faisant valoir un pied étroit et petit. Un ruban de la Légion d'honneur, tout neuf, détachait son éclat de coquelicot sur le revers noir du vêtement. A première vue, l'homme qui était là avait beaucoup vécu, beaucoup travaillé, beaucoup souffert peut-être, et il n'en avait gardé pour toutes représailles ou pour toute vengeance du passé que le droit de rire quelquefois du présent.

– Ah ça ! mon cher maître, s'écria-t-il, en s'arrêtant au milieu de la terrasse, tandis que le peintre lui faisait signe de prendre place devant la petite table, ah ça ! j'espère bien que nous allons attendre ces dames.

– Soyez tranquille, mon cher Robert, répliqua Chênefer avec un sourire. Ces dames ne tarderont pas. Vous connaissez madame Chênefer, elle est toujours la même : telle du temps où la fortune ne m'avait pas encore comblé, telle elle demeure. Elle croirait tout perdu si elle ne présidait pas elle-même à tous les détails d'intérieur, si elle ne dirigeait pas les domestiques, jusque dans les plus petits rangements. Je dois dire qu'elle a trouvé dans Paule un disciple convaincu et qui ne la fera pas renoncer de sitôt à cette passion pour les choses du ménage.

Un éclair passa dans les yeux du jeune homme qui reprit vivement :

– Mademoiselle Abeille ? L'adorable créature ! J'espère bien que vous me conterez comment ce nouveau trésor vous est venu et comment je vous retrouve, au bout de dix-huit mois, avec deux grands enfants au lieu d'un.

– Mais il me semble qu'elle vous en a touché deux mots elle-même, hier soir, fit Chênefer ; à votre arrivée impromptue qui a été pour moi une si agréable surprise, Paule était demeurée seule à la maison, c'est elle qui vous a reçu, et lorsque nous sommes rentrés, il m'a paru que vous étiez déjà les meilleurs amis du monde.

– Je l'avoue. On n'est pas plus charmante, plus simple, plus franche. Je voyais mademoiselle Abeille pour la première fois. J'ignorais jusqu'à son nom. Et tout de suite je me suis trouvé à l'aise avec elle comme si nous avions été de vieux amis de dix ans.

Depuis le début de cette conversation, Henri Chênefer arpentait avec une sorte d'inquiétude contenue, la longueur de la terrasse. Sans avoir certainement prêté la moindre attention au dialogue, il s'arrêta tout à coup et regardant le peintre.

– Mon père, dit-il, ma mère et Paule se font attendre. Nous pourrions je crois, servir M. Saincaize. le café refroidit.

Robert allait protester : Chênefer ne lui en donna pas le temps.

– Tu as une visite à faire ? répliqua-t-il en fixant les yeux sur son fils.

Une légère rougeur passa sur les joues d'Henri Chênefer

– Moi, une visite. qui te fait croire.

– Mon Dieu, mon cher Henri, il n’y a pas de mal à cela. Tu sais que tu es ici libre comme l’air. Mais je puis bien dire cela devant Saincaize, avec qui je ne me gêne pas, et qui t’aime : tu as, depuis le déjeuner, comme des fourmis dans les jambes. Tu vas, tu t’agites, tu piétines sur place, on dirait que tu attends le moment de t’échanper.

Robert Saincaize eut un geste de reproche.

– Et c’est à cause de moi ? Ah ! par exemple, voilà qui n’est pas de bonne amitié, mon cher Henri. Que vous vous gêniez pour moi, je ne me le pardonnerais jamais.

– Mon père se trompe, je n’ai pas de visite à faire, répondit le jeune homme avec une indifférence affectée.

– A la bonne heure, fit Chênefer. Mais que tu en aies ou non, je te répète que tu es libre. Je tenais seulement à te rappeler que tu es arrivé ici tout juste hier soir, même après Saincaize, et que, vraiment, tu pouvais bien nous donner ta matinée.

– M. Saincaize sait que j’en suis heureux.

– Ah ! voici ces dames, interrompit Robert, qui saisit l’occasion de mettre fin à l’embarras d’Henri, car cet embarras ne lui avait pas échappé.

Madame Chênefer venait d’entrer. C’était une femme d’une cinquantaine d’années au moins et sans la moindre prétention ni à la beauté ni à la coquetterie. Ses traits, déjà flétris, offraient une expression de douceur et de bonté. Elle était vêtue, avec une simplicité extrême, d’une robe de couleur brune, sans volants, qui ajoutait encore à sa physionomie quasi ascétique, couronnée de bandeaux unis, tout grisonnants. A côté d’elle se tenait une jeune fille d’une vingtaine d’années, blonde et d’une beauté délicate, que relevait une pâleur singulière. Les yeux très grands, d’un vert d’émeraude, avaient une profondeur étrange de mélancolie. Une robe noire, de deuil, entièrement montante, l’enveloppait tout entière, emprisonnant son corps charmant, faisant valoir la rondeur de ses bras, la blancheur étincelante de sa carnation et la finesse d’une main parfaite.

Tandis que madame Chênefer s’excusait auprès de Robert Saincaize, le peintre faisait signe à Paule, qui s’approcha de lui souriante.

– Tu arrives à propos, dit Chênefer, ce diable de Saincaize m’accable de questions à ton sujet. Il faut que tu l’aies ensorcelé, ce qui n’est pas difficile

d'ailleurs, avec des yeux pareils.

– Oh ! mademoiselle !. murmura Robert.

– Il n'y a rien de blessant là-dedans, reprit le peintre. C'est curieux, ces musiciens. Qui sait ? Saincaize compte peut-être découvrir dans ton histoire un nouveau sujet d'opéra, un pendant à son *Roi Rodrigue*.

Paule baissa les yeux, puis les relevant tout à coup sur Robert Saincaize qui semblait de plus en plus sous le charme :

– Monsieur, dit-elle simplement, , mon histoire est courte. Je suis orpheline, je dois tout à M. Chênefer, et sans lui il y a un an que je serais morte de désespoir et de.

Chênefer s'élança et mit sa grosse main, toute tremblante d'émotion, sur la bouche de la jeune fille.

– Tais-toi ! Tais-toi ! répéta-t-il d'une voix irritée.

Puis avec une affectation de grosse gaité, et pour interrompre cette scène imprévue :

– Si c'est comme ça que tu écris l'histoire, j'aime encore mieux l'écrire moi-même. En deux mots, Saincaize, voici.

– Je gage, interrompit Saincaize, que j'ai deviné.

– Jamais de la vie.

– Mademoiselle jugera. Figurez-vous, mademoiselle, poursuivit le compositeur en apaisant par des gestes les nouveaux efforts de Chênefer pour l'empêcher de parler, figurez-vous que cet homme-là (et il désignait le peintre), ce n'est pas un homme, ce n'est pas seulement un génie : c'est la Providence. Il y a cinq ans, j'étais découragé, désespéré, lassé : je ne voyais plus clair dans ma vie. Je ne croyais plus à rien, pas même à Dieu. J'ai rencontré M. Chênefer, il m'a relevé, il m'a remis du sang dans les veines et me voici, non pas encore un bien gros seigneur, mais en bon chemin, Dieu merci, puisque, en dehors de mes innombrables morceaux d'orchestre ou de chant, je viens d'avoir à l'Opéra un succès égal à celui de Massenet. Eh bien ! mademoiselle, votre histoire, vous n'avez plus besoin de me la dire. Votre pâleur et votre robe de deuil m'en ont déjà appris la moitié : l'émotion de M. Chênefer en vous coupant la parole, tout à l'heure, m'a appris le reste. Nous voilà deux à le bénir. N'est-ce pas que j'ai deviné, et que c'est bien cela ?

Paule avait écouté Robert sans cesser de fixer sur lui son beau regard clair et profond.

Au dernier mot, spontanément, avec une sorte d'emportement de reconnaissance elle s'élança au cou du vieux peintre, et cachant son émotion, elle murmura ce seul mot :

– Oui.

– Ah ! madame, reprit Saincaize en serrant les mains de madame Chênefer, qui semblait tout heureuse, quel homme ! et combien il mérite d'être aimé.

– Vous ne saurez jamais combien il est bon ! murmura-t-elle avec une conviction naïve.

Chênefer, lentement, s'était dégagé de l'étreinte de la jeune fille.

– Sapristi ! Saincaize, s'écria-t-il, moitié ému, moitié fâché, que vous êtes donc bête de rappeler ces enfantillages-là, pour exciter encore la sensibilité de cette enfant. Avec votre air de tout deviner, vous n'avez rien deviné du tout. Paule ne me doit rien, rien, entendez-vous ? Vous parliez d'un service que je vous ai rendu ? Tenez, ça tombe bien. Il y a quarante-cinq ans. ce n'est pas d'hier comme vous voyez, le grand-père de cette enfant, M. Abeille, m'en a rendu un bien autre, bien plus décisif : c'est grâce à lui que j'ai pu apprendre mon métier, c'est lui qui m'a ouvert la porte de la vie, qui m'a fait aimer cette vie, où il existe de pareils hommes. Il avait un fils : ce fils est mort sans fortune, sans même avoir atteint le temps exigé pour avoir droit à une maigre pension de retraite. Il laissait une veuve et un enfant. Croiriez-vous, poursuivit Chênefer, avec un accent presque furieux, croiriez-vous que je n'en ai rien su ? Que cette pauvre femme qui me connaissait, qui savait ce que je devais au père de son mari, c'est-à-dire mon nom, ma fortune, ma gloire, ma vie, n'est pas venue me trouver, m'avertir de son malheur ? Croiriez-vous que c'est par hasard, un jour, par un miracle plutôt, par le bavardage d'un modèle, que j'ai su que madame Abeille se mourait dans un galetas de Montmartre, sans pain, sans feu, avec son enfant. Mille tonnerres ! Saincaize, voyons, qu'est-ce que vous auriez fait à ma place ? Mais pour sauver la mère, entendez-vous, j'aurais donné cent mille francs comptant, en or. Je suis arrivé trop tard, mais j'ai du moins réussi à cela qu'avant de fermer les yeux elle a su que son enfant devenait

ma propre fille, et elle a pu s'en aller calme, tranquille, presque heureuse. Ah ! vous êtes gentil, vous, termina Chênefer d'un ton bourru. Vous restez dix-huit mois sans venir voir les gens, et puis un beau jour, quand vous tombez chez eux, qui vous aiment et qui s'attendent à passer un bon quart d'heure, c'est pour les forcer à vous raconter des banalités.

Le peintre s'arrêta, s'épongeant le front avec son mouchoir.

– Chênefer, dit gravement Robert, vous êtes l'homme le plus grand que je connaisse.

– Si vous saviez comme vous m'agacez !

– Eh ! que diable aussi, vous êtes trop exigeant avec votre manie de prétendre que vous ne faites que juste ce qui est dû. Et à moi, qu'est-ce que vous me deviez pour m'avoir soutenu comme vous-avez fait ?

– Vous, c'est autre chose. Vous êtes un compatriote, du Nivernais, comme moi, d'un hameau, où j'ai dessiné un de mes succès.

– Oui, Briffaut, l'étang même, n'existe plus. C'était joli comme paysage, mais dangereux comme hygiène. Enfin, parce que je suis presque Morvandiau, ce n'est pas une raison pour que je ne vous aie pas de reconnaissance.

Au même instant un domestique vint parler à voix basse à madame Chênefer.

– Mon ami, dit-elle, M. Brazier demande à te voir.

– Brazier ? fit le peintre avec surprise. Le maître d'hôtel des Petites-Dalles ?

Puis, enchanté sans doute de cette diversion.

– Eh bien ! qu'il entre, ce cher monsieur, qu'il entre.

Depuis longtemps déjà, profitant de l'inattention générale, Henri Chênefer avait disparu.

VII

M. Brazier entra. Il était vêtu d'un habit vert olive, d'un gilet blanc moucheté de petites fleurs rouges, d'un pantalon gris clair. La cravate blanche, le chapeau rond et des gants de fil d'Ecosse achevaient de prouver que la visite de l'honnête hôtelier devait être une visite pour ainsi dire officielle.

Chênefer se leva, et faisant quelques pas au-devant de M. Brazier qui demeurait un peu intimidé devant l'assemblée.

– Monsieur Brazier, je vous salue. Vous semblez avoir chaud. La côte est rude et le soleil ardent. Prenez donc un siège, je vous prie.

– Madame. mademoiselle. monsieur. fit l'hôtelier en s'inclinant alternativement devant les hôtes de la villa, vous êtes mille fois trop bons. Je vous dérange sans doute, monsieur Chênefer, vous étiez en société...

– Vous ne me dérangez pas, nous sommes en famille, car voici un ami qui vaut un parent, et des meilleurs.

Chênefer désigna Saincaize. Brazier salua de nouveau ; Paule approcha un siège.

– Mademoiselle. je ne souffrirai pas.

– Vous prendrez bien une tasse de café ? dit Chênefer. Il en reste encore, n'est-ce pas, Paule ?

– Oui, mon père.

Brazier écarquilla des yeux surpris.

– Ne faites pas attention, reprit le peintre, C'est un second enfant que Dieu m'a envoyé. Louise, poursuivit-il en s'adressant à sa femme, sonne pour qu'on apporte du kirsch. M. Brazier, je crois me le rappeler, préfère le kirsch.

– Madame. je suis vraiment confondu de vos bontés, murmura le brave homme. J'ai pris le café avant de partir, mais enfin puisque vous l'exigez.

Et il s'assit. Puis au bout d'une courte pause :

– L'accueil dont vous m'honorez, monsieur Chênefer, et auquel vous m'avez habitué d'ailleurs, m'enhardit dans la démarche que je me suis permis de tenter auprès de vous, je dirai même plus : elle la justifie.

– Nous vous écoutons.

Saincaize s'était écarté par discrétion. Le peintre s'en aperçut.

– Eh ! Saincaize, cria-t-il, où diable allez-vous ?... La communication de M. Brazier n'a aucun caractère mystérieux, je suppose...

Au nom du compositeur, l'hôtelier fit sur sa chaise un soubresaut.

– Monsieur est M. Saincaize ?

– Oui, monsieur, répondit poliment Robert, et tout prêt à vous être agréable.

– Saincaize, Robert Saincaize. le compositeur célèbre ?

– Ah ! permettez, vous allez trop loin.

– L'auteur du *Roi Rodrigue*, le grand succès de l'opéra ?

– Eh bien oui ! lui, lui ! répéta Chênefer impatienté.

Brazier passa la main sur son front, comme pour recueillir ses idées.

– Vraiment, reprit-il, je ne m'attendais pas. j'étais loin de m'attendre. à une rencontre. qui. si monsieur y consentait... Mais non ! ce serait de l'indiscrétion de ma part. quoique la considération de la bienfaisance. l'accord du génie et de la beauté. C'est égal, monsieur Chênefer, vous recevez une société comme les rois, oui, je dis bien, comme les rois n'en ont pas toujours.

Malgré son impatience, Chênefer ne put s'empêcher de rire de la mine comiquement ahurie de l'hôtelier. Les deux femmes elles-mêmes sourirent. Saincaize, fort intrigué, se rapprocha :

– Croyez, cher monsieur, dit-il, que je suis extrêmement flatté d'être aussi illustre aux Petites-Dalles. Mais vous mettriez le comble à votre obligeance en m'expliquant.

– Oui, parlez, insista Chênefer.

– Voici en deux mots. Vous savez peut-être le terrible accident dont ont failli être victimes, hier – matin, aux Petites-Dalles, un professeur de Paris et ses deux demoiselles.

– Que m'apprenez-vous là ? s'écria le peintre tout ému, tandis que les deux femmes, non moins impressionnées, se rapprochaient en laissant échapper une exclamation de pitié.

– Je vois que la nouvelle n'est point encore parvenue jusqu'à vous.

Brazier raconta l'accident, le sauvetage et comment l'un des baigneurs, épuisé, avait manqué lui-même ne pas revenir.

– Mais, c’est un héros ! s’écria Saincaize.

Le mâle visage de Chênefer semblait resplendir : ses yeux jetaient des éclairs.

– Un héros ! oui, répéta-t-il. C’est bon d’apprendre de temps en temps de ces choses-là. Ça console des autres.

Et se tournant vers l’hôtelier.

– Monsieur Brazier, je vous remercie, car je vous comprends maintenant : vous êtes venu me recommander cet homme. Vous avez bien fait. Louise, va chercher mon portefeuille, je te prie.

Madame Chênefer se dirigeait déjà vers la porte. Brazier s’élança.

– Madame... monsieur Chênefer... vous êtes trop généreux... vous vous méprenez... je ne me serais jamais permis... j’étais venu uniquement vous offrir un billet pour une représentation, musicale et dramatique, ajouta Brazier avec importance, que nous avons organisée pour demain au profit de ce brave homme.

– Une représentation ? fit Chênefer étonné.

– Vous me pardonneriez mon importunité.

– Eh ! je vous en sais gré, encore une fois. Vous avez donc des artistes en ce moment aux Petites-Dalles, que vous avez pu organiser un concert en vingt-quatre heures ?

Brazier prit un air modeste.

– J’ai été, je l’avoue, un peu aidé par un jeune homme, un de mes pensionnaires...

– Un artiste ?

– Oh ! non, un homme du monde, du meilleur monde.

– Bon ! Mais des artistes, monsieur Brazier, des artistes.

– Nous n’avions, jusqu’à hier soir, en dehors de quelques dames, excellentes pianistes, et toutes disposées à consacrer leurs talents à une bonne œuvre, nous n’avions, dis-je, qu’un chanteur comique... peu connu... M. Alfred.

Brazier accompagna ce nom d’une moue assez dédaigneuse.

– Mais depuis hier soir, nous avons mieux : il nous est arrivé une étoile. Oh ! à ce qu’il paraît. une étoile...

; Depuis quelques minutes, Saincaize semblait prendre un redoublement d'intérêt au récit de l'hôtelier. A ce dernier mot : « une étoile », il s'avança et dit vivement :

– Vous la nommez ?

– Mademoiselle Briffaut.

Robert Saincaize eut un soupir de soulagement. On eût dit qu'il s'attendait à ce nom, car son visage exprima plutôt la satisfaction que la surprise.

– Vous dites ?... insista Chênefer qui ne remarqua pas cette expression du compositeur.

L'hôtelier répéta le nom.

– Tiens ! fit le peintre en riant ; Briffaut, c'est le nom de votre village, Robert. Nous en parlions justement tout à l'heure.

– En effet, répliqua le compositeur avec un sourire singulier et baissant les yeux comme pour empêcher qu'on y pût découvrir une pensée secrète. Les noms ont de ces hasards.

– Monsieur connaît mademoiselle Briffaut ? interrogea Brazier.

.., – Oh ! très peu. de nom et de vue, comme on connaît une jeune cantatrice qui se produit quelquefois en public.

– Elle a donc vraiment du talent ?

Saincaize ne put retenir un éclat de rire.

– Mais, cher monsieur, vous venez de nous la , présenter vous-même comme une étoile de première grandeur.

L'hôtelier s'agita.

– Je vais vous dire, c'est un peu. de confiance ; elle m'a été fort recommandée par. la personne dont je vous ai parlé. un homme du meilleur monde, un jeune homme. Moi, jusqu'à ce jour, je n'avais pas l'avantage de la connaître.

Chênefer et Saincaize échangèrent un regard.

– Viens, Paule, laissons ces messieurs causer librement, dit madame Chênefer, qui sortit bientôt, suivie de la jeune fille, tandis que Brazier demeurait un peu interloqué.

– J'espère, balbutia-t-il que ce n'est pas moi qui chasse ces dames.

– Non, répliqua le peintre en riant. Mais vous comprenez que les aventures, les. amours de votre étoile ne nous regardent pas : d’ailleurs, puisque vous êtes hôtelier, c’est le secret professionnel. Revenons donc à la seule chose qui nous intéresse. Vous donnez demain un concert, et cette demoiselle en formera le principal élément d’attraction.

– A moins que son mérite n’ait été exagéré.

– Non, interrompit vivement Saincaize, elle ira parfaitement. La voix n’es-t pas très flexible, mais elle a de la force : c’est un soprano très convenable. Vous pouvez être tranquille. Mademoiselle Briffaut ne vous laissera pas en chemin.

Brazier s’était levé, comme pour prendre congé.

– Attendez, fit le peintre ; vous nous inscrirez pour cinq places, à cent francs l’une. je dis cinq, car vous en êtes, dites, mon cher Robert ?

– Je crois bien ! plutôt deux fois qu’une.

– Nous vous ferons tenir les fonds dès demain... Ah ça ! où donc est passé Henri ? poursuivit Chênefer.

– Il sera allé faire un tour dans le parc, dit Saincaize. A son âge, on ne tient guère en place, vous le savez.

L’hôtelier tournait et retournait son chapeau entre ses doigts en se confondant en remerciements. Mais il ne s’en allait pas. Chênefer s’aperçut de cet embarras.

– Vous avez encore quelque chose à me demander ?

– A vous, monsieur Chênefer ? Oh ! non. Mais il m’est venu une idée, bien ambitieuse sans doute. Je l’ai eue tout de suite, en entendant nommer monsieur (il salua Saincaize), tout à l’heure, pour la première fois. Si j’osais. mais non. je serais d’une indiscretion...

Saincaize l’interrompit d’un geste.

– Mon cher maître, dit-il en se tournant vers Chênefer, souffrez que j’aide M. Brazier. Il grille d’envie de me demander ma collaboration à son concert. Je n’ai pas l’habitude de me produire en public, mais il s’agit d’une bonne action ; si vous n’y voyez pas d’inconvénient, je suis tout prêt à accéder à ce désir.

L’hôtelier, épanoui de joie, poussa une exclamation.

– Il serait possible !

– Robert, je vous approuve, fit gravement le peintre. Et nous irons vous applaudir.

M. Brazier demeurait toujours immobile.

– C’est que. commença-t-il.

– Vous êtes donc insatiable ? s’écria Chênefer en riant. Que vous faut-il encore ?

Saincaize intervint.

– Je devine. Si petit que soit un concert, il faut une ou deux répétitions : c’est bien cela, n’est-ce pas.

– C’est cela même. Nous avons répétition de trois à six aujourd’hui même. L’heure a été choisie par mademoiselle Briffaut qui, après déjeuner est montée faire une promenade sur la falaise. De trois à six on sera parfaitement tranquille : tout le monde est sur la plage.

– Eh bien ! monsieur Brazier, c’est entendu. A tantôt.

Cette fois, l’hôtelier n’avait plus rien à demander. Il prit congé en multipliant les protestations de dévouement et de respect, et sortit à reculons, en proie à un véritable enthousiasme.

Lorsque Chênefer et Robert Saincaize furent demeurés seuls, le peintre fixa sur le jeune homme un regard scrutateur.

– Dites donc, Robert, est-ce que, vraiment, vous ne connaissez pas cette demoiselle Briffaut plus que vous n’avez voulu en avoir l’air devant ce brave homme ?

– Moi ? répliqua Saincaize en réprimant un tressaillement. Pas davantage, je vous assure, mon cher maître.

– C’est singulier, murmura Chênefer devenu tout à coup pensif. Cette créature dont j’entends prononcer le nom pour la première fois, m’inspire je ne sais quel sentiment de répulsion instinctif, comme si elle avait fait du mal à quelqu’un des êtres que j’aime.

Saincaize eut un rire un peu forcé.

– Quelle idée !

– – Vous avez raison. Je suis ridicule. C’est ce nom de Briffaut qui m’a frappé ! Enfin, vous ne la connaissez pas, tant mieux. Elle est jolie ?

– Pour cela, oui ; comme un démon.

Saincaize avait prononcé ces derniers mots avec une expression de tristesse involontaire. Le peintre reprit, d'un ton ironique :

– Il paraît que c'est également l'avis de la personne du « meilleur monde » dont parlait Brazier. Mon Dieu ! est-on bête quand on. est jeune !. Mais pardonnez-moi, Robert : j'oublie que vous avez été si malheureux de ce que j'appelle, à tort, une bêtise.

– Oh ! ne retirez pas le mot, répliqua Saincaize vivement. C'est le seul juste.

– Vous n'en avez pas moins toujours gardé le secret sur le nom de cette femme.

– Pour une raison que je vous ai dite : elle est morte.

Il y eut un nouveau silence. Chênefer reprit, comme entraîné par une pensée nouvelle :

– Mais comprenez-vous Henri, qui s'en va, qui nous laisse seuls ? Oh ! les enfants trop heureux, tous égoïstes.

Saincaize ne répondit pas. En ce moment, Paule reparut : il alla à elle.

– Mademoiselle, dit-il, j'ai recours à votre bonté : je suis de corvée pour un concert de bienfaisance. Vous m'avez dit que vous possédiez un peu de ma musique ; je vous demanderai de me prêter l'air de *Dona Florinde*, du *Roi Rodrigue*, et là-dessus je pars pour les Petites-Dalles.

Paule s'inclina en souriant.

– Vous revenez dîner, surtout ? fit Chênefer.

– Parbleu ! répondit Saincaize.

Et il sortit, précédé de Paule, tandis que le peintre, de plus en plus soucieux, s'accoudait à la balustrade de la terrasse, la tête entre ses mains.

VIII

Une fois sorti de la terrasse, sans que son départ eût été remarqué, Henri Chênefer avait traversé rapidement plusieurs pièces ; arrivé dans une antichambre vaste et élégante, décorée de tableaux, de trophées et de lanternes japonaises, il avait pris, à une patère de bois de cerf, un petit chapeau de feutre noir, et, franchissant un perron d'une dizaine de marches, il s'était éloigné d'un pas alerte, prenant, dans la direction de gauche, une grande allée, à l'entrée de laquelle venait aboutir le chemin carrossable.

Cette allée, très ombreuse, très couverte, conduisait à l'une des entrées du parc de la villa, se dirigeant vers le nord, c'est-à-dire vers les falaises. Ainsi qu'on a pu en juger déjà par quelques détails topographiques, le vallon des Petites-Dalles se trouve encaissé entre deux rangs de collines, lesquelles suivent une ligne fantastique et irrégulière obligeant la route départementale à des circuits et à des montées presque continuels. Ces collines, fréquemment boisées, finissent par rejoindre les falaises abruptes et stériles qui surplombent la mer à pic. Il en résulte que pour les habitants – tant logés à leur sommet, et à la simple condition de se passer de véhicule, il est fort inutile de descendre dans la vallée ; ils peuvent aisément atteindre les falaises, en gagnant, presque en ligne droite, tout le chemin perdu, en bas, par les courbes de la route. C'est ce chemin singulièrement raccourci qu'avait pris Henri Chênefer. Le parc se prolongeait de ce côté pendant un espace assez considérable, plus long que large. Au bout d'un quart d'heure de marche, une porte à deux battants, à claire-voie, peinte en blanc, surmontée de boules de même couleur, selon l'habitude classique des portes de parcs non clos de murs, apparut à l'extrémité de l'allée. Henri s'arrêta.

– La porte du parc est fermée, murmura-t-il avec inquiétude, mais elle ne doit l'être qu'au loquet. Les valets ne viennent jamais de ce côté.

Il consulta sa montre et frappa du pied.

– Une heure et demie. Si elle n'avait pas trouvé ? Ce Saincaize aurait décidément mieux fait de remettre sa visite à un autre jour.

Il poursuivit sa route. A vingt pas en deçà de la clôture, une petite maison basse, une grange pluclô d'un seul rez-de-chaussée, percée d'une fenêtre étroite et d'une porte de bois vermoulu, était comme enfouie sous la verdure des arbres, qui formaient au-dessus une sorte de dais. Henri Chênefer après un nouvel arrêt de quelques secondes, pendant lequel il s'efforça de

compresser les battements précipités de son cœur, alla droit à cette maison. Sous ses pieds craquaient les branches mortes et les feuilles sèches, pendant que les oiseaux dérangés par le promeneur inattendu s'envolaient en jetant à travers les arbres de petits cris effarés.

Au moment où le jeune homme, parvenu au seuil de la maison, étendait vers elle une main un peu tremblante, la porte s'ouvrit, et dans l'encadrement, rayonnante d'une beauté grave et tranquille une femme apparut.

– Hélène ! s'écria Henri avec une explosion de joie. Hélène, tu es venue, tu as trouvé. Oh ! que je t'aime !

Et, les bras ouverts, il se jeta au cou de la jeune femme, qui reçut cette accolade juvénile sans essayer de s'y soustraire, mais sans y répondre autrement que par un baiser calme et pour ainsi dire étudié. Après quoi, sans manifester ni émotion ni crainte :

– Fermez la porte, dit-elle. Bien que je n'aie rencontré personne depuis la falaise, il est inutile de défier le hasard.

– Eh ! je ne crains rien ! s'écria Henri, avec cet emportement de la vingtième année qui se plaît aux obstacles loin de les fuir, ne suis-je pas, ne sommes-nous pas libres ? Est-ce que je ne t'aime pas plus que tout au monde ? Qui donc pourrais-je craindre ?

Et, la porte fermée, conduisant Hélène à une vulgaire chaise de paille, seul siège dont se meublait l'étroit logis désert, aux murs nus, blanchis à la chaux, il fit doucement asseoir la jeune femme, puis s'agenouillant devant elle et lui prenant les deux mains :

– N'es-tu pas ma femme ? ajouta-t-il.

Elle eut un sourire sérieux, et abandonnant ses mains nues, douces et veloutées, elle plongea son regard dans les yeux d'Henri, fascinant d'effluves magnétiques l'enfant éperdu.

– Oui, répliqua-t-elle, votre femme, et qui vous aime autant que vous l'aimez.

Il couvrit de baisers fous les deux mains d'Hélène. Elle était adorable en ce moment, vêtue d'une robe claire, toute printanière, le corsage ouvert à la naissance du sein, laissant deviner à travers la dentelle blanche les richesses d'une poitrine régulière et robuste comme celle de la Vénus de Milo. Un

chapeau de tulle, léger comme une gaze, semblait posé sur sa tête avec la délicatesse d'un oiseau. A travers la vitre de l'unique fenêtre de la chaumière, un rayon de soleil, doucement tamisé par le feuillage du parc, venait frapper droit sur la chevelure, faisant jaillir son éclat doré et illuminant du même coup ce visage charmant, frais et jeune, sur lequel n'apparaissait pas une seule ride, hormis un léger pli vertical, à la naissance du nez, indice de volonté et de sourdes impatiences.

– Raconte-moi ton voyage, reprit Henri. Oh ! que tu es bonne !

– Mon voyage ? fit-elle en riant d'un petit air pudique. Il me semble que vous n'avez pas grand' chose à en apprendre, puisque nous nous sommes quittés hier à Fécamp, à deux heures.

– Méchante ! tu sais bien que ce n'est pas de ce voyage-là que je veux parler : c'est de ton voyage des Petites-Dalles ici. J'avais si peur que tu ne parvinsses pas à te retrouver.

– Ce n'était pas difficile : la falaise, un petit bois, puis un petit champ, jusqu'ici, et à côté de la porte du parc, un poteau avec cette inscription : *Villa Chênefer*. Rien de plus simple.

– Comme elle dit cela gentiment ! Je parie que je t'ai fait attendre. Tu ne t'es pas impatientée ?

– Je savais, par votre lettre d'hier soir, qu'une raison de politesse envers un hôte de votre père vous empêchait de venir plus tôt. J'ai pensé que la même raison vous retenait encore.

– Oui, un ami de mon père, fit Henri d'un ton indifférent. Une visite insignifiante. Mon père est si bon qu'on s'installe chez lui, comme on veut. Ah ! s'il te connaissait, comme il t'aimerait, lui aussi !

Hélène redevint grave.

– Tiens, poursuivit le jeune homme, tu vas te moquer de moi : il y a vingt-quatre heures à peine que je t'ai quittée ; voilà plus d'un mois que nous vivons ensemble, parcourant la Bretagne et la Normandie, inconnus de tous, cachant notre bonheur. Eh bien ! tu ne t'imagines pas ce que j'ai souffert pendant ces vingt-quatre heures. Il me semblait que j'étais isolé, abandonné pour toujours. J'ai passé toute l'après-midi d'hier dans cette petite chambre de Fécamp où tu venais le soir, voilée, sans être aperçue de personne. Je ne voyais que toi. Je me disais : à telle heure, sa voiture passe

devant notre maison, à telle heure elle arrive sur la plage. Tu as trouvé un appartement convenable, au moins ? A cette époque, il y a encore peu de monde aux Petites-Dalles. Tu n'as rencontré personne ? Aucune connaissance de Paris, n'est-ce pas ?

Sans répondre, Hélène fixa de nouveau son beau regard sérieux sur le jeune homme et dit :

– Ainsi, vous n'avez pas encore parlé à votre père ?

Le jeune homme eut un tressaillement. Livré à toute l'expansion d'un amour qui l'absorbait, il se sentit tout à coup ramené à la réalité de la terre.

– Non, balbutia-t-il, pas encore. C'était impossible, puisque mon père n'était pas seul.

– Quand lui parlerez-vous ?

– Mais ce soir. demain. qu'importe un jour de plus ou de moins, ma chère Hélène ?

Elle baissa la tête, et reprit d'une voix presque douloureuse :

– Vous avez raison, Henri ; rien ne presse. Il sera toujours temps. D'ailleurs je comprends vos hésitations, vos délais : votre père est un homme redoutable, qui sait comment il accueillera la révélation à laquelle vous songez ?

Henri Chênefer se leva, les sourcils froncés.

– Mes hésitations ? Moi, hésiter ? Devenez-vous folle, Hélène, de douter ainsi de moi ? Mon père m'a appris à être un honnête homme, vous le savez bien : vous ne vous seriez pas donnée à moi, vous ne m'auriez jamais aimé sans cela. C'est un homme d'honneur, vous dis-je. Qu'avez-vous donc, et quelle pensée vous vient tout à coup ?

Elle se dressa debout, et les yeux à demi noyés, les lèvres entr'ouvertes, elle jeta au cou du jeune homme ses deux bras ronds tout parfumés de jeunesse, puis, ainsi suspendue et la tête appuyée sur la poitrine d'Henri.

– Ah ! murmura-t-elle dans une sorte de sanglot étouffé, cette attente si longue, cette incertitude me tuent.

Et sourdement, à voix basse, elle ajouta :

– Mon enfant. mon pauvre enfant, lorsqu'il viendra au monde, aura-t-il un père ?

Henri Chênefer, avec une force doublée encore par la passion, enleva Hélène dans ses bras et la porta sur la chaise qu'elle venait de quitter. Puis, s'agenouillant de nouveau devant la jeune femme :

– Je t'aime, répéta-t-il, je t'aime, tu seras, tu es ma femme, entends-tu. Mais tu veux donc me désespérer ?

Elle essuya ses yeux avec un fin mouchoir de batiste bordé de Malines.

– Oui, je vous crois, je te crois, Henri : tu es bon, tu m'aimes, toi. Mais il y a dans ma vie tant de choses qui peuvent me nuire auprès de ceux qui ne me connaissent pas.

– Allons donc ! fit-il en haussant les épaules. Tu as toujours été une honnête fille, et tu as eu d'autant plus de mérite que la carrière embrassée par toi était plus dangereuse. Il n'y a personne qui ne soit prêt à en témoigner.

– Et les apparences ? répliqua brusquement mademoiselle Briffaut.

Henri Chênefer demeura un instant interdit.

– Écoute, poursuivit Hélène. Tu m'as demandé tout à l'heure si je n'avais rencontré personne aux Petites-Dalles. Eh bien. j'y ai rencontré quelqu'un : le duc.

Le jeune homme pâlit.

– Le duc de Nohan ? dit-il d'une voix émue.

– Oui, il se trouve là incognito. sous le nom de Raymond de Breuil. D'ailleurs d'une politesse, d'une réserve extrêmes envers moi. Seulement il s'est passé un événement aux Petites-Dalles et le duc a exigé. je me trompe. a fait appel à notre ancienne amitié. pour un service.

En peu de mots, mademoiselle Briffaut raconta le projet de concert, et sa promesse donnée. A mesure qu'elle parlait, Henri Chênefer devenait sombre.

– Ai-je donc mal fait ? murmura-t-elle toute craintive.

– Non, répliqua-t-il sèchement. Puis, brusquement, il reprit : le duc vous a aimée, n'est-ce pas ?

Elle releva la tête, hautaine :

– Je ne sais. Que m'importe, puisque je ne l'aime pas : puisque c'est vous qui m'aimez et que j'aime ?

Henri tomba à ses pieds, et d'une voix pleine de larmes :

– Pardonne-moi !. Oh ! si tu savais combien je suis quelquefois malheureux ! Le moindre souvenir me rend jaloux jusqu’à la folie. J’ai vingt ans, Hélène, mais mon amour pour toi a fait de moi un homme. Tu ne sais pas la force de cet amour qui m’a pris tout entier. Si je doutais jamais de toi, je me tuerais. Oui, je suis fou. Tiens ! je voudrais passer ma vie à tes pieds, à t’adorer. ainsi.

Elle contempla longuement cette tête jeune, frémissante de foi et de passion, puis, froidement, car elle se sentait à jamais victorieuse.

– Et cette amie ? répliqua-t-elle lentement, cette jeune parente dont vous m’avez parlé. elle a accompagné votre famille sans doute ?

Henri Chênefer eut un soubresaut. Pour la seconde fois il était brusquement réveillé de son rêve.

– Paule ?... dit-il. Oui. Mais elle n’est point notre parente, je croyais vous l’avoir dit. Orpheline, mon père l’a recueillie. en raison de services anciens de sa famille. D’ailleurs, bonne, douce, empressée, se multipliant en soins auprès de ma mère. Elle est pour moi une amie, une sœur.

Les yeux d’Hélène lancèrent un éclair.

– Une sœur ? Je me méfie de ces orphelines qui n’ont qu’un signe à faire pour être recueillies dans un château, et y vivre heureuses, sans souci du présent, sans inquiétude de l’avenir. surtout, quand dans ce château il y a un héritier, un fils...

Et avec un emportement subit jetant de nouveau ses bras au cou du jeune homme :

– Tu m’aimes bien ? reprit-elle d’une voix ardente ; c’est moi seule que tu aimes, n’est-ce pas ?

– Oh ! tu le sais bien ! murmura-t-il, tu le sais bien que je t’adore ! Paule songer à moi ?... Pauvre enfant !

– Tu ne songes pas à elle, toi : cela me suffit.

Il y eut un silence. Hélène se leva.

– Je pars. tu sais pourquoi. Je retourne aux Petites-Dalles. Mais ce concert sera le dernier. J’ai ta parole et tu m’aimes.

Henri allait répondre. Un bruit de branches froissées se fit entendre au dehors. Le jeune homme s’arrêta, frémissant.

– Il y a là quelqu’un, dit-il à voix basse. Et s’approchant de la fenêtre :

– C’est un inconnu... il passe... non, il rebrousse chemin.

Hélène, à son tour, s’approcha : une rougeur de colère envahit son visage.

– Sais-tu qui c’est ? fit-elle sourdement. C’est M. Alfred, un comique de banlieue, à côté de qui je dois chanter demain, et qui sans doute est à ma recherche pour la répétition. Oh ! Henri ! si tu ne parles pas à ton père, je mourrai, je ne puis plus supporter tant de honte.

Le jeune homme regardait s’écarter l’intrus.

– Il part, dit-il, il franchit la porte. Il est déjà loin. Il ne te verra pas.

– En être à me cacher d’un pitre ! rugit mademoiselle Briffaut avec indignation. Mais du moins je te reverrai, là-bas, aujourd’hui ?

– Pardieu ! fit Henri.

Il étreignit la jeune femme dans un dernier baiser. Quand elle eut dépassé de quelques pas la porte du parc, une voix la fit trembler de colère. M. Alfred errant aux alentours, comme une âme en peine, venait de l’apercevoir.

– Ah ! mademoiselle et chère collègue, s’écria-t-il, que je suis donc heureux ; nous ferons route ensemble. Il va être trois heures et la répétition nous attend.

Hélène, furieuse, jeta un regard en arrière, mais Henri avait déjà disparu sous bois.

IX

Dans la matinée de ce même jour, les Petites-Dalles avaient été le théâtre d’incidents divers.

Une circonstance fortuite concourait à rendre faciles les préparatifs nécessaires à la petite fête de bienfaisance organisée par M. Brazier. Durant la nuit, la tempête avait sévi avec violence, et dès le matin les baigneurs

disséminés dans le village s'étaient portés du côté de la plage pour jouir du coup d'œil des vagues venant s'écraser avec fureur contre les brise-lames et contre le petit mur du quai. A cela, M. Brazier gagnait trois choses : d'abord la nouvelle du concert du lendemain se répandrait plus vite, puisque, dans l'impossibilité de prendre des bains, il faudrait bien causer de quelque chose ; ensuite, par cette même impossibilité qui se prolongerait probablement de vingt-quatre heures, le concert devenait forcément la distraction obligée de tous les touristes présents aux Petites-Dalles ; enfin le spectacle de la mer attirant les clients de l'hôtel au dehors, la grande salle de conversation, baptisée pompeusement de Casino par Brazier, devenait absolument libre pour la répétition et pour les aménagements nécessaires à une représentation musicale.

Ces aménagements, au surplus, ne devaient pas être fort compliqués ; en tout temps, et des l'origine, en prévision de fêtes futures du genre de celle-ci, une estrade, haute de deux pieds environ, avait été construite à l'extrémité de la salle. Il ne restait donc guère qu'à décorer cette estrade le mieux possible et à combiner l'installation des fauteuils et banquettes destinés à l'auditoire. Dès le matin, M. Brazier était descendu pour assister aux décorations les plus urgentes. Tandis qu'un mètre à la main, comme un arpenteur, et flanqué de deux garçons assez ahuris, il prenait diverses mesures, il ne fut pas peu surpris de voir entrer M. de Breuil, ou, pour parler plus exactement, le duc de Nohan, tout habillé, coiffé, cravaté, une badine à la main et le chapeau sur la tête, comme un homme qui s'apprête à une excursion matinale.

– Déjà levé ! à six heures du matin ! s'écria l'hôtelier en laissant, d'étonnement, tomber son mètre.

– Monsieur Brazier, dit le duc sans répondre à l'exclamation, avez-vous ici un tilbury, un cabriolet, une voiture légère quelconque ?

L'hôtelier se frappa le front avec un air de désespoir.

– Pas la moindre, cher monsieur de Breuil, pas la moindre. Un omnibus si vous voulez : l'autre est en course.

– Un omnibus pour moi tout seul, ce serait peut-être exagéré, fit le duc en riant.

– Ah ! mon Dieu ! j’y pense, mais je ne pourrais même pas vous le donner : j’en ai besoin pour envoyer chercher à Fécamp tout ce qu’il faut pour demain, des tapis, des tentures, des fleurs.

– C’est à merveille alors, seulement vous allez me faire un plaisir.

– Monsieur n’a qu’à parler.

– Vous allez me laisser arranger tout cela à ma façon. Ça m’amuse, votre fête. Je me suis mis dans l’idée d’en faire quelque chose de très bien. Je vais de ce pas à Fécamp : je me charge de tout. Les fêtes, c’est un peu ma partie, ajouta le duc avec bonne humeur.

– Oh ! je m’en rapporte au goût de M. de Breuil. Mais alors, si j’ai bien compris, vous profitez de l’omnibus ?

– Non, vous allez me faire seller un cheval. Vous avez bien un cheval de selle ?

– Oui, mais pas facile.

Le duc haussa les épaules.

– Bon ! Faites-le seller tout de suite.

Brazier, sans répliquer, adressa un ordre à un des garçons, qui sortit.

– Où descendent d’ordinaire vos voitures à Fécamp ? poursuivit le duc.

– A l’hôtel du *Grand-Cerf*.

– Parfait. C’est à l’hôtel du *Grand-Cerf* que je ferai porter tout ce qu’il faut. Inutile, même d’envoyer l’omnibus avant mon retour ici.

Brazier contemplait le jeune homme avec stupeur.

– Comme vous dites tout ça ! Quelle rapidité d’exécution ! Vrai, vous avez l’air d’un colonel !

Le valet rentra annoncer que le cheval était prêt. Le duc s’élança en selle et après deux ou trois bonds de côté, le cheval, désormais vaincu, partit au grand trot.

M. Brazier rentra dans la salle et se remit à mesurer, un peu pour l’acquit de sa conscience, car il s’avouait à lui-même l’inutilité de cet exercice, le duc ayant répondu de tout et ne s’étant pas plus inquiété des dimensions de l’estrade que si elle n’existait pas.

Il fut distrait de cette occupation par l’entrée de quelques hôtes matinaux, déjà avertis du concert, et curieux de jeter un coup d’œil en passant, sur les préparatifs. De préparatifs, il n’y en avait aucun, mais Brazier annonça des

merveilles, et les baigneurs s'en allèrent sur la plage, extrêmement alléchés. A ce moment une pensée vint à Brazier ; il était environ huit heures. Mademoiselle Briffaut pouvait avoir besoin de quelques services.

Il sortit et donna un ordre à une fille qui passait.

– Mais, répliqua la fille, cette dame a sonné, et on s'occupe d'elle.

– Bon n ! fit Brazier, qui ajouta en lui-même : ah ça ! mais qu'est-ce qu'ils ont donc tous à se lever si matin aujourd'hui ?

L'entrée bruyante de l'omnibus dont il avait annoncé le voyage au duc, interrompit les réflexions de l'hôtelier, qui s'avança respectueusement au-devant des nouveaux clients. Ces clients étaient au nombre de trois, chiffre modeste : un ménage bourgeois, et un homme d'une quarantaine d'années au plus, assis dans l'angle extrême du véhicule. Le ménage bourgeois n'offrait aucun caractère particulier. Le troisième personnage qui mit pied à terre le dernier, était plus intéressant et eût, du premier coup, frappé un observateur.

Son premier soin, après être descendu de voiture, avait été de retirer son chapeau, non pour saluer, car rien dans le personnage n'indiquait l'excessive politesse, mais pour s'épousseter le front et les joues, légèrement poussiéreuses du voyage, de sorte que son visage eût été assez beau si la tête, à partir des yeux, au lieu de s'élargir n'eût subi au contraire une dépression singulière, encore accrue par le contraste de deux proéminences sur les tempes, indice certain du financier ou de l'homme d'affaires. Les cheveux noirs et courts, plaqués à plat, revenaient droit sur le front, y traçant une ligne nette. Une moustache noire et des favoris coupés ras, complétaient l'encadrement du visage, dur et froid jusqu'à l'impassibilité, éclairé de deux yeux ennuyés mais assurés jusqu'à l'audace. La toilette de voyage irréprochable, l'épingle en diamant de la cravate, les gants, annonçaient à n'en pas douter le Parisien, comme tout l'ensemble trahissait un type assez difficile à définir : quelque chose tenant à la fois de l'homme du monde, du boursier et du viveur.

Lorsque l'hôtelier eut confié le ménage bourgeois à un domestique, il demanda poliment, en s'inclinant devant l'inconnu debout et immobile :

– Monsieur désire un appartement ?

– Une chambre me suffit, répondit l'individu d'un ton sec.

– A qui ai-je l’honneur de parler ?... monsieur sait, pour la règle... c’est l’usage.

– M. de Morère.

Brazier fit signe à un valet qui s’approcha. M. de Morère allait suivre le valet quand il s’arrêta. Dans l’encadrement de la porte conduisant à l’escalier de l’hôtel, mademoiselle Briffaut venait d’apparaître, vêtue de cette toilette claire que l’on connaît déjà, mais sans chapeau, et sans gants.

La jeune femme aussi vit M. de Morère et l’attention presque insolente qu’il attachait sur elle. Elle soutint avec plus d’étonnement que de curiosité le regard du nouveau venu. Ce fut d’ailleurs la durée de trois secondes à peine, car M. de Morère, s’apercevant sans doute de l’inconvenance de son examen, si rapide qu’il fût, baissa les yeux et suivit le valet. Mademoiselle Briffaut, enhardie parla capitulation de l’intrus, ne bougea pas et continua à l’examiner, l’enveloppant d’un de ces regards circulaires, comme en ont certaines femmes, et qui toisent un homme d’un seul coup.

M. de Morère, suivant toujours le valet, arriva juste en face d’elle, qui, pour ainsi dire, barrait la porte. Alors seulement il releva la tête : leurs regards se rencontrèrent, hardis et profonds. Il souleva son chapeau, et avec une politesse froide, mais d’un accent presque hautain :

– Pardon, madame ! dit-il.

Et il passa.

Hélène Briffaut s’avança vers Brazier, et d’un ton dédaigneux :

– Quel est ce monsieur ?

– Un voyageur : M. de Morère ; il vient d’arriver.

Elle parut chercher un instant dans ses souvenirs, et eut un mouvement d’indifférence. Le nom et l’homme lui étaient également inconnus.

– Ah ! madame, reprit l’hôtelier obséquieux, voilà qui est se lever bien matin. J’espère que madame n’a manqué de rien ?... Madame veut déjeuner sans doute.

– Presque rien, du café, voilà tout. On déjeune à onze heures, n’est-ce pas ?

– Parfaitement. Je ferai monter chez madame.

– Inutile, je déjeunerai à table d’hôte, interrompit mademoiselle Briffaut qui en ce moment, et comme par un mouvement instinctif, leva la tête en

l'air.

Elle la baissa aussitôt. M. de Morère venait d'apparaître à une fenêtre du deuxième étage et-contemplait Hélène.

– Rentrons, dit-elle avec impatience. A propos, où est le duc ?

– Chut ! fit Brazier, monsieur de Breuil.

– C'est vrai, j'oubliais : ce fameux incognito, toujours.

– Monsieur de Breuil. (ici l'hôtelier baissa la voix d'un air de confidence) s'occupe de vous.

Elle eut un moment de surprise. Brazier expliqua le départ du duc, et comme quoi, grâce à un homme du monde aussi accompli, d'un goût aussi sûr, l'ornementation de la salle du concert serait une merveille.

– Montrez-moi un peu votre salle ! fit-elle railleuse.

Brazier la conduisit, expliquant tout ici des fleurs, là un tapis somptueux, là des trophées, etc., etc.

– En effet, dit-elle en riant, c'est sec : ça a besoin d'enjolivement, votre casino !

Elle s'arrêta : M. de Morère venait d'entrer.

La salle étant commune, il n'y avait à cette entrée rien que de très naturel : des journaux étaient épars sur les guéridons, des fauteuils attendaient. Néanmoins, mademoiselle Briffaut eut un froncement de sourcils significatif.

M. de Morère, sans paraître y prêter la moindre attention, inclina légèrement la tête, inspecta la salle avec lenteur, puis s'adressant à Brazier :

– C'est ici qu'aura lieu le concert ?

– Ah ? fit Brazier, monsieur sait déjà...

– Oui, la domestique me l'a dit. C'est pour demain ?

– Pour demain, répéta Brazier heureux d'une question qui lui promettait un spectateur de plus. Et, poursuivit-il empressé, c'est madame qui doit en faire le plus bel ornement : madame Briffaut, artiste lyrique.

Si les regards pouvaient foudroyer, celui que lança Hélène au pauvre hôtelier-l'aurait tué du coup. M. de Morère, toujours impassible salua, mais en homme devant qui un nom est prononcé pour la première fois.

– Monsieur dîne à table d'hôte ? reprit-il par habitude.

– Oui. Madame aussi sans doute ?

Mademoiselle Briffaut allait répondre non ; elle s'aperçut à temps que cette contradiction étonnerait peut-être M. Brazier, car elle dit d'un ton bref :

– Oui, monsieur.

M. de Morère s'inclina une dernière fois et sortit avec le même air de parfait dédain. Presque au même instant, on appela l'hôtelier, qui s'excusa et disparut à son tour.

Hélène alla à un piano, posé à quelques pas, et par agacement fit courir ses doigts sur le clavier ; puis, se levant brusquement, elle prit un journal au hasard et tomba dans une rêverie étrange.

– Eh quoi ! vous étudiez déjà ? fit tout à coup une voix rieuse.

Mademoiselle Briffaut tressaillit. C'était le duc.

– Ça n'a pas été sans mal, poursuivit-il, mais je crois que rien ne manquera. D'abord, voici votre musique.

Et il remit à la jeune femme un rouleau assez épais.

– Ah ça ! à quoi diable pensez-vous ? Vous avez l'air de la statue de la Mélancolie.

Elle se mit à rire.

– Ma foi, ce n'était pas à vous, répondit-elle brutalement.

– Eh bien ! voilà qui est gracieux pour un homme qui vient de faire six lieues, à seule fin de vous être agréable.

– Oh ! agréable !

– Voyons, franchement, est-ce que ce concert vous ennue ?

– Ne parlons plus de cela ; c'est convenu. Vous êtes charmant ; c'est encore convenu. Seulement, dites-moi, la répétition, ce n'est pas tout de suite ?

– Je ne pense pas. Vers trois heures, ce sera assez tôt.

– A merveille, alors.

On sonnait le déjeuner. Le duc offrait le bras à la jeune femme, lorsque la voix de M. Brazier se fit entendre :

– Par ici, disait-elle. M. de Breuil vient d'entrer ici.

Et l'hôtelier parut accompagné d'un homme en redingote noire, cravaté de blanc, qu'au premier coup d'œil on reconnaissait pour un domestique. A

la vue de cet homme, dont les vêtements poussiéreux trahissaient une longue route, le duc quitta brusquement le bras d'Hélène, et dit d'une voix émue :

– Louis, c'est toi, qu'y a-t-il donc ?

Le valet avait salué mademoiselle Briffaut, qui répondit à ce salut par un petit sourire de connaissance ; puis il prononça quelques paroles vagues.

Hélène poussa un éclat de rire ; et, regardant fixement M. de Nohan :

– Je vous laisse avec Louis, mon cher duc ; il y a du nouveau à ce qu'il paraît. A tout à l'heure.

Elle sortit. M. de Nohan et le valet demeurèrent seuls.

X

L'accès de gaîté qui avait accompagné la sortie de mademoiselle Briffaut avait provoqué de la part de M. de Nohan un mouvement fébrile : une colère sourde brilla dans les yeux du jeune homme, mais il se contint.

Debout, tête nue, dans une attitude respectueuse, le domestique attendait, gardant cette apparence d'impassibilité qui caractérise les valets de grande maison, quoi qu'ils voient et quoi qu'ils entendent. Celui-ci prévenait en sa faveur. Tout dans sa personne, dans l'expression de sa physionomie un peu triste, annonçait le serviteur dévoué et sûr, attaché depuis de longues années et destiné à ne jamais changer de maître.

Lorsque Hélène fut sortie :

– Tu l'as reconnue ? dit M. de Nohan en baissant la voix.

– Oui, monsieur le duc, répliqua le domestique, sans témoigner ni excuse ni familiarité.

– Je ne m'attendais guère à la rencontrer ici, je te le jure ! reprit M. de Nohan. Il paraît qu'elle y a des affaires... mais ce n'est pas d'elle qu'il

s'agit. Tu es tout poudreux, mon pauvre Louis, tu as dû faire une longue route. Qu'y a-t-il ?

Le domestique répondit, du même ton calme :

– Monsieur le duc, en partant pour les Petites-Dalles et en me recommandant le secret, m'a ordonné de l'avertir des déplacements de madame la comtesse.

– Chut ! pas de noms propres, interrompit brusquement le duc qui réprima une agitation violente. Eh bien ?

– Madame sera ici ce soir.

M. de Nohan ne prévoyait sans doute pas une réponse aussi précise et une nouvelle aussi prompte, car il ne put, cette fois, retenir une exclamation.

– Madame d'Armantray ! ici ! ce soir ! répéta-t-il.

– C'est monsieur le duc qui a nommé madame la comtesse, dit Louis, d'une voix basse.

Sans répondre, M. de Nohan fit quelques pas à travers la chambre. La lutte qui se livrait en ce moment dans l'esprit du jeune homme se trahissait à sa marche saccadée aux gestes brusques et involontaires dont il accompagnait sa pensée.

Il revint enfin au valet et le regarda pendant quelques secondes comme pour parler, mais avec une incertitude visible.

– Qu'ordonne monsieur le duc ? demanda Louis.

Peu à peu M. de Nohan réussit à reprendre possession de lui-même.

– Louis, dit-il d'une voix émue, tu es un brave homme, mais ton zèle ne m'apprend rien. Tu as servi mon père avec le même dévouement. Je te remercie d'être venu toi-même, au lieu de m'envoyer un exprès ou une dépêche. Avec toi je suis à l'aise. Tu connais ma vie. tu sais.

Il s'arrêta. Louis continua, avec un mélange de respect et d'affection :

– Je ne sais que ce que monsieur le duc me fait l'honneur de me dire, mais je crois que monsieur le duc est malheureux.

M. de Nohan baissa lentement la tête, par deux fois.

– Oui, murmura-t-il.

Il reprit brusquement :

– A quelle heure sera-t-elle ici ?

– A cinq heures.

– Bon ! il est onze heures, nous avons le temps d’y penser.

– Alors, monsieur le duc est décidé à partir ?

Le duc réfléchit ; la question ne l’avait nullement étonné. Puis, il se mit à rire, d’un rire un peu forcé et répondit :

– Ce serait le plus simple : malheureusement ce qui m’a déjà réussi une fois, l’an dernier à Blankenberghe serait peut-être dangereux ici.

– Dangereux pour monsieur le duc ?

– Non.

Et après une courte pause :

– Louis, reprit M. de Nohan, il y a ici une femme qui est une vipère.

– C’est de mademoiselle Briffaut que parle monsieur le duc.

– Eh ! tu la connais bien. Tu ne t’y es jamais trompé, toi. Sache donc que, je ne puis m’expliquer comment, elle a surpris ce secret, que nul ne connaît, que nul n’a deviné. Vois-tu, Louis, poursuivit M. de Nohan, avec une sorte de rage froide, pour que tout ceci fût demeuré enseveli au fond de mon cœur, pour que nul au monde n’en eût eu le moindre soupçon, j’aurais donné la moitié de mon sang, je me serais fait couper un bras, gaîment, en riant. Si jamais un être au monde y faisait la plus petite allusion devant moi, je le tuerais, vois-tu, aussi vrai que voilà un corbeau qui passe. Or, comprends-tu ce que j’éprouve ? Ce secret, cette fille le connaît. Il m’a fallu hier soir subir ses sarcasmes. Il me faut jouer devant elle l’étonné, le naïf, l’aimable, non pas même pour la dissuader, mais pour l’empêcher de faire du mal, car, quelque chose me le dit, elle en fera. J’ai eu en vérité une singulière inspiration en venant ici, quand il existe tant d’autres plages où je serais demeuré introuvable.

– Ailleurs ou ici, le mal, si elle en veut faire, eût été le même, répliqua le valet gravement. En tous cas, monsieur le duc ne pense plus à mademoiselle Briffaut, c’est l’essentiel.

Le duc avait repris sa promenade inquiète de long en large.

– Va déjeuner, dit-il enfin. Un entretien plus long la ferait penser des choses extraordinaires, va.

– Ainsi monsieur le duc demeure aux Petites-Dalles ?

– Oui. Une fuite dans de pareilles conditions serait un remède pire que le mal. J’aime mieux, cette fois, accepter le péril en face. S’il y a lieu je me défendrai... et je défendrai l’imprudente, acheva le duc comme se parlant à lui-même.

Louis s’inclina ; il allait sortir. M. de Nohan le retint.

– Deux mots encore. La comtesse ne vient pas directement de Paris ici, au moins ?

– Si, monsieur le duc ; je ne précède madame la comtesse que de quelques heures.

Le duc fit un geste de colère. Quelques minutes après il opérait son entrée dans la salle à manger de l’hôtel. Sa place avait été réservée, et le hasard lui donnait pour voisin le nouveau venu, M. de Morère, et pour vis-à-vis mademoiselle Hélène Briffaut, laquelle avait à sa droite M. Alfred.

Comme le déjeuner était déjà fort avancé, la conversation était devenue générale, en sorte qu’Hélène put, sans se faire remarquer, lancer à M. de Nohan cette apostrophe un peu railleuse :

– Eh bien ! monsieur, que fait-on à Paris ? Ce cher Louis vous a apporté d’excellentes nouvelles, sans doute ?

– Excellentes, en effet, répondit le duc en affectant un air dégagé.

– Encore un peu de fruits, madame ? fit M. Alfred, qui paraissait très empressé auprès de mademoiselle Briffaut.

La jeune femme accepta, mais avec un geste assez dédaigneux pour le comique, qui crut devoir pousser un soupir de découragement.

Un garçon passait en ce moment. M. de Morère lui fit un signe :

– Où est M. Brazier ?

– Il vient de partir en course, répondit le garçon.

M. de Nohan leva la tête.

– Je crois, ajouta le garçon, que M. Brazier est allé faire une visite. Il s’est mis en grande toilette.

On a vu ce qu’était allé faire M. Brazier qui, à cette heure même, cheminait sur la route conduisant à la villa Chênefer.

– Mais, répéta encore le garçon s’adressant à M. de Morère, si monsieur désire quelque chose ?

– Oui, vous pouvez me renseigner : avez-vous un tir dans votre établissement ?

Le garçon qui était un paysan normand ouvrit des yeux ahuris.

Le duc intervint, non sans avoir d’abord jeté un regard assez peu flatteur sur ce singulier personnage qui, dans une table d’hôte, au dessert et devant des femmes semblait évidemment vouloir faire parade de ses talents à la cible.

– Monsieur vous fait l’honneur de vous demander si vous avez un tir, répéta-t-il, un endroit où – l’on puisse tirer le pistolet à vingt-cinq pas.

M. de Morère acquiesça d’un sourire.

– Non, nous n’avons pas ça dans la maison, fit le garçon qui s’éloigna d’un air terrifié.

Mademoiselle Briffaut s’était levée de table, au moment même où M. de Morère adressait sa question. Elle s’arrêta quelques secondes, et de nouveau regarda cet étrange touriste avec un mélange de curiosité, de mépris et presque de crainte. On eût dit que M. de Morère exerçait sur elle une de ces attractions magnétiques qu’on subit avec impatience, tout en refusant d’y croire. Lui, d’ailleurs, ne semblait pas accorder à mademoiselle Briffaut la moindre attention. Depuis le commencement du déjeuner, il ne lui avait pas adressé la parole une seule fois, et en ce moment même il baissait distraitement les yeux, en s’amusant à tapoter une mesure de marche sur la table, avec ses doigts.

Hélène lui jeta un dernier regard ; mais, avant de sortir, elle eut le temps d’entendre le duc dire poliment, mais très froidement à M. de Morère :

– Si vous avez du goût pour le tir, monsieur, rien n’est plus facile que d’en improviser un. La place ne manque pas. Seulement, je ne vous garantis pas des armes.

– J’en ai, répondit M. de Morère. Mille remerciements, monsieur, de votre obligeance. A qui ai-je l’honneur de parler ?

– Je suis le duc de Nohan, fit le duc très haut.

– Ah ! pensa Hélène qui sortait au même instant, tandis que les derniers convives, un peu surpris, regardaient avec curiosité l’homme dont le nom avait naguère fait tant de bruit dans la vie parisienne : il paraît que les nouvelles sont graves et que l’incognito est devenu inutile.

M. de Morère avait incliné la tête. Il répondit avec sang-froid :

– J’avais eu l’honneur de rencontrer quelquefois monsieur le duc dans le monde, aux courses, et ailleurs enco-re. mais je ne me serais pas permis de le reconnaître s’il ne m’y eût autorisé.

– Oh ! monsieur, je ne me cache pas, fit M. de Nohan d’un ton sec. Croyez d’ailleurs que je suis flatté.

: – Et moi très honoré, riposta M. de Morère avec un redoublement de politesse.

Le duc se leva : M. de Morère en fit autant. Les deux hommes se saluèrent. Le duc sortit.

– Qui diable est cette tête de bois ? pensait M. de Nohan. N’importe, voilà encore un visage qui n’aura jamais ma confiance. Quelle drôle de plage de famille !

Il consulta sa montre :

– Midi. Occupons-nous maintenant de retrouver Hélène : il faut absolument que j’aie le cœur net de ses paroles d’hier.

Une servante passait. Le duc la questionna. La servante répondit que mademoiselle Briffaut était sortie depuis un quart d’heure.

– Voilà une journée de répétition qui commence bien ! grommela M. de Nohan. L’impresario s’en va, la cantatrice s’en va. Mais M. Alfred est l’homme du devoir, lui. Je suis bien sûr qu’il n’a pas abandonné son poste.

Quelques minutes suffirent au duc pour se convaincre que M. Alfred était également indigne de cet éloge. A la même heure, mademoiselle Briffaut après avoir allégrement escaladé la falaise se dirigeait vers le rendez-vous convenu avec Henri Chênefer, et M. Alfred, très excité par le voisinage de la jeune femme, mais contenu par une timidité invincible, grimpait péniblement la falaise, de son côté, dans le vague espoir de rencontrer au moins au retour cette beauté farouche.

M. de Nohan alluma un cigare et, tout pensif, alla se mêler aux groupes des baigneurs occupés à regarder la mer. Comme il revenait il aperçut de loin M. Brazier, vêtu de l’élégante toilette que l’on connaît et qui s’avançait, rouge et triomphant sur la route.

– Ah ! monsieur de Breuil, commença l’hôtelier.

– Je vous autorise, à partir de ce moment, à me donner mon vrai nom, interrompit le duc.

– Tant mieux ! reprit Brazier, d’abord interloqué. Ça me gênait. Ce sera plus commode. Ah ! monsieur le duc, je vous en apporte une, de surprise, pour le concert.

– Quelle surprise ?

– Si je vous la disais, ce n’en serait plus une. Imaginez la collaboration d’un homme célèbre, d’un compositeur éminent. Enfin, vous verrez !

– Il va venir,

Il va venir, d’espoir vous vous sentez frémir.

c’est comme dans la *Juive*, fit le duc assez indifférent. En attendant, vos artistes ont pris la clef des champs.

– Oh ! je suis tranquille. Mademoiselle Briffaut m’a prévenu. Elle sera ici vers trois heures.

– En ce cas, c’est le mieux du monde, répliqua le duc, qui, ayant remarqué l’absence d’Hélène sur la plage, se livrait intérieurement à mille commentaires.

Sur ces entrefaites, l’omnibus arriva de Fécamp, apportant toute une cargaison de fleurs et de draperies. Comme on était occupé à tout déballer, Robert Saincaize fit son entrée. M. Brazier le présenta au duc, qui tendit la main au compositeur avec cette grâce sympathique du grand seigneur lorsqu’il rencontre un homme de talent. Les deux hommes laissèrent M. Brazier à ses préparatifs et sortirent. Une demi-heure après, deux personnes apparurent au sommet de la falaise : c’étaient mademoiselle Briffaut et M. Alfred.

– Voici nos artistes, fit le duc. Ils ont l’air tout à fait intimes.

Cependant Hélène avait sans doute reconnu le duc, car elle s’était arrêtée un instant. Elle reprit sa marche descendante et s’arrêta de nouveau. Seulement, cette fois, ce n’était plus le duc qu’elle regardait, c’était Saincaize.

Le compositeur ne manifestait pas la moindre surprise de cet examen, à ce point que le duc ne le remarqua point. Enfin, mademoiselle Briffaut descendit, laissant M. Alfred considérablement distancé, puis, allant droit aux deux hommes, et sans plus paraître remarquer Saincaize, elle tendit la main au duc en disant gaiement :

– Suis-je de parole ?

– L’exactitude des reines, répondit le duc. Et, présentant le compositeur :

– M. Robert Saincaize, dont le nom vous est certainement connu.

– L’auteur du *Roi Rodrigue* ? fit-elle avec une joie admirablement jouée. Je le crois bien ! Oh ! la bonne surprise.

Et elle se mit à adresser force compliments banals au compositeur. Le duc, par discrétion, prit les devants. Lorsqu’il fut à une quinzaine de pas, Hélène changea subitement de ton, et d’une voix brève, sans regarder Robert, elle dit :

– Vous me poursuivez donc ?

XI

Au moment où Saincaize allait répondre, le duc se retourna, revenant vers Hélène. Avec un sang-froid imperturbable, le compositeur dit alors à voix haute, comme s’il continuait la conversation : ,

– Vous me rendez vraiment confus, madame. Puisque vous le permettez, je serai trop heureux de vous aider moi-même dans ce semblant de répétition.

Le duc avait entendu : sa physionomie préoccupée se rasséréna.

– Ma chère Hélène, dit-il, je vois que vous vous entendez à merveille avec M. Saincaize. J’ai quelques ordres à donner à Louis, je vous laisse.

Et comme Saincaize, à son tour, s’était un peu éloigné, M. de Nohan se pencha vers Hélène et lui dit très vite :

– Hélène, ne me faites pas trop repentir de vous avoir aimée ; vous en avez trop dit hier soir. Soyez prudente.

Mademoiselle Briffaut tressaillit malgré elle à ces paroles. Le duc, adressant de la main un adieu amical à Saincaize, était déjà loin.

Alors le compositeur se rapprocha d'Hélène, et avec le même sang-froid dont il ne s'était pas un instant départi :

– Vous m'avez fait tout à l'heure l'honneur de m'interroger ? demanda-t-il.

– Oui, dit Hélène, mais entrons à l'hôtel. Ici, décidément, il y a trop de regards.

Elle venait d'apercevoir M. de Morère, qui, à n'en pas douter, avait dû assister de loin à toutes ces scènes, y compris la descente de la falaise, en compagnie du comique Alfred. A cette dernière pensée mademoiselle Briffaut rougit. Prenant résolument le bras de Saincaize, elle passa devant M. de Morère, sans paraître remarquer l'imperceptible salut ni surtout l'air parfaitement dédaigneux du nouvel hôte des Petites-Dalles.

M. Alfred avait fini par rejoindre mademoiselle Briffaut et Saincaize. Tous trois firent leur entrée en même temps dans la grande salle de l'hôtel, où quelques personnes étaient déjà rassemblées. Une jeune femme, récemment mariée à un commissionnaire en marchandises, avait offert de concourir au concert, en jouant une sonate. Une jeune fille avait fait solliciter par ses parents une faveur analogue. M. Brazier avait accepté avec empressement, cela va sans dire. Déjà les morceaux étaient tout ouverts sur le piano, et ces dames commençaient à répéter, escortées de leurs familles, s'amusant fort de cette petite débauche théâtrale. A l'arrivée de mademoiselle Briffaut, l'hôtelier se précipita :

– Enfin, vous voilà ! s'écria-t-il. Tout va bien. Ah ! monsieur Saincaize, comment vous remercierai-je jamais assez ! Voulez-vous répéter tout de suite ?

– Il faudrait d'abord savoir quoi ! fit Robert en riant. De plus, un piano serait nécessaire, et je serais au regret de déranger ces dames, ajouta-t-il en saluant le groupe de famille installé autour de l'instrument unique.

– Ne vous inquiétez pas ! reprit Brazier : j'ai tout prévu, j'ai fait descendre un second piano dans le petit salon, ici, tout près. Vous pouvez répéter tranquillement avec madame.

Hélène parut satisfaite ; et vivement elle dit :

– C’est à merveille alors. Quant au morceau, il n’y a qu’à le choisir dans l’opéra de monsieur : je connais le *Roi Rodrigue* et sais par cœur le rôle de Florinde.

Brazier conduisit Saincaize et Hélène : M. Alfred s’approcha timidement :

– Et moi ? dit-il à voix basse.

– Vous, vous avez toujours le temps, fit l’hôtelier. Vous répéterez plus tard.

Le pauvre comique s’en alla l’oreille basse. Pendant ce temps, mademoiselle Briffaut pénétrait suivie de Saincaize dans le petit salon dont Brazier referma la porte. La jeune femme, seule avec le compositeur, fit courir ses doigts sur le clavier du piano et joua la première phrase du grand air de dona Florinde.

– Bravo ! fit Robert en battant des mains. Je vois que je n’aurai pas grand’chose à vous apprendre,

Brusquement, Hélène se retourna, et d’un ton bref : 1

– Répondez maintenant : pourquoi me poursuivez-vous ?

– Vous croyez que je vous poursuis ? répliqua Saincaize avec calme.

– Il y a quinze jours, j’étais à Trouville : vous y étiez.

– C’est exact.

– Huit jours après, j’étais au Havre.

– Moi aussi.

– Que me voulez-vous ?

– Rien : pure coïncidence.

– Cependant, cette obstination à vous trouver partout où je vais.

– Je pourrais vous opposer votre obstination à me fuir, car il suffit que vous m’aperceviez quelque part pour que vous disparaissiez aussitôt : je vous ferai remarquer, de plus, ma parfaite discrétion, mon soin à m’être tenu constamment éloigné ; de vous, à ce point que, si vous m’avez vu, la personne qui n’a cessé de vous accompagner ne s’est à pas doutée de ma présence.

Hélène eut un frémissement de colère.

– Ah ! fit-elle d’une voix un peu tremblante. Vous connaissez cette personne ?

– Henri Chênefer ? Parbleu ! Son père est mon meilleur ami, presque mon père.

Elle réfléchit quelques secondes ; puis, comme se parlant à elle même, avec un redoublement d’impatience :

– Sotte que je suis ! je comprends maintenant. Cet ami, arrivé d’hier soir chez les Chênefer, c’était vous.

– Ah ? vous savez cela ? répliqua Saincaize en regardant fixement Hélène, et feignant plutôt qu’exprimant réellement la surprise.

Mademoiselle Briffaut s’aperçut trop tard de son imprudence. Mais c’était une femme de tête, qui savait aborder les difficultés en face.

– Vous voyez bien que je le sais, dit-elle avec aplomb.

Et nettement elle ajouta :

– Ainsi vous êtes un ennemi ?

Saincaize sourit.

– Il y a vraiment plaisir à causer avec vous, répondit-il. Pas de mensonges, pas de réticences : droit au but. Je vous répondrai avec la même franchise, ma chère Hélène. Non, je ne suis pas un ennemi.

Elle le regarda avec une expression de doute. Il alla s’asseoir sur le tabouret du piano et poursuivit :

– Soyez assez bonne pour chanter au moins quelques phrases : on pourrait trouver que nous avons une singulière manière de répéter.

Hélène obéit, accompagnée par le compositeur. Après la phrase si dramatique :

Je périrai sous les ruines,
Mais mon honneur sera vengé !

Elle s’arrêta, et reprit, en proie à une irritation sourde :

– Si vous n’êtes pas mon ennemi, qu’êtes-vous venu faire dans ce pays. chez M. Chênefer ?

– J’y suis venu par curiosité, pas pour autre chose.

Elle le regarda de nouveau, avec méfiance. Il éclata de rire.

– Ah ça ! ma chère Hélène, s’écria-t-il, me croiriez-vous jaloux, par hasard ? Rassurez-vous. C’est bien fini.

– C’est comme le duc, alors ? fit-elle avec une ironie cruelle. Il me disait la même chose hier soir.

– En effet, lui aussi vous a aimée. Seulement chacun se guérit comme il peut. M. de Nohan a fait des folies. Moi j’ai travaillé, énormément travaillé depuis cinq ans. Cela m’a sauvé. Aujourd’hui j’ai un commencement de nom ; on joue mes œuvres. En vérité, Hélène, il n’y aurait même plus de place dans ma vie pour un amour. Vous voyez donc bien que je ne suis pas votre ennemi.

Elle haussa les épaules.

– Si je l’étais, reprit Saincaize sans s’émouvoir davantage, j’aurais parlé depuis longtemps. Or je m’en rapporte à vous : jouons cartes sur table ; tout à l’heure vous avez vu Henri Chênefer.

Si forte que fût mademoiselle Briffaut, elle chancela sous le choc inattendu de cette parole franche. Mais, se remettant aussitôt :

– Eh bien !... oui.

– Ne tremblez pas. Un seul mot de lui vous a-t-il mis en défiance contre moi ?

– Il ne m’a pas même dit votre nom.

– Vous voyez bien. Encore une fois vous n’avez rien à craindre de moi. D’ailleurs n’ayant jamais eu sur vous le moindre droit, je n’ai à me venger de rien. Nous pouvons tout nous dire. Votre vie est devenue pour moi un spectacle que je suis en simple curieux, parfaitement désintéressé, comme je suivrais les péripéties d’une gageure. Vous ne vous figurez pas combien je suis pressé, à présent que je vous ai dit mon histoire, de connaître la vôtre.

Hélène demeura un instant pensive : lentement elle se dirigea de nouveau vers le piano, y plaqua quelques accords, puis relevant la tête, et comme défiant du regard Saincaize toujours calme :

– Elle est courte répliqua-t-elle, je vais me marier.

Pas plus devant ce mot que devant les précédentes apostrophes le compositeur ne broncha. Il dit simplement :

– En vérité ? Comme cela ? Tout de suite ? Et avec qui ?

– Ne faites donc pas l’innocent, après avoir fait l’homme bien informé ! murmura mademoiselle Briffaut d’un ton de pitié.

– Henri Chênefer, alors ?

– Parfaitement.

– Diable ! ma chère, c'est à faire à vous. Henri Chênefer, le fils de Nicolas Chênefer, le peintre illustre, membre de l'Institut, grand-officier de la Légion d'honneur, deux millions de fortune. C'est prodigieux.

Saincaize avait parlé avec une sorte d'étonnement respectueux. Mademoiselle Briffaut réprima une crispation d'impatience.

– Savez-vous, répliqua-t-elle, que votre stupeur n'est pas polie ?

– Vous vous méprenez. elle signifie seulement.

– Que ?...

– Que vous êtes longue à placer votre affection, mais que, le jour où vous vous décidez, vous la placez bien.

– Ce qui veut dire ?

Sa physionomie était devenue dure, presque menaçante. Robert Saincaize supporta hardiment le regard noir dont elle semblait vouloir le fasciner et, , poursuivit :

– Ce qui veut dire, ma chère Hélène, que le fils d'un homme arrivé à la fortune a été plus heureux que le pauvre diable de compositeur qui vous aimait, et qui vous offrait de devenir sa femme.

Mademoiselle Briffant eut encore un haussement d'épaules, cette fois nettement accentué. En dépit de son sang-froid et de sa volonté de demeurer impassible, il y avait eu, dans les derniers mots prononcés par Robert, une visible émotion. Peut-être la jeune femme fut-elle soudainement radoucie, ou bien la réflexion lui conseilla-t-elle de le paraître, car elle répliqua avec un accent de regret mélancolique :

– Oui, unir deux misères, n'est-ce pas ?

– Vous voyez bien que non, fit Saincaize, puisque, en cinq ans, je suis arrivé quand même.

– Remerciez-moi donc, dit Hélène, de ce ton lent et indifférent que prennent les femmes lorsqu'elles ont tort et lorsqu'elles veulent persuader qu'elles ont raison. Vous êtes arrivé ; vous venez d'avoir à l'Opéra un succès qui vous assure l'avenir : vous n'auriez peut-être rien fait si j'étais devenue votre femme.

Robert Saincaize laissa échapper un éclat de rire amer.

– Merci ! C'est dans mon intérêt, c'est pour mon bien que vous m'avez repoussé.

– Peut-être. D’ailleurs, je ne vous aimais pas.

– Tandis que vous aimez Henri Chênefer ? riposta Robert avec une ironie qu’il ne put cacher.

Les sourcils de mademoiselle Briffaut se rapprochèrent dans une contraction violente. Elle répondit insolemment :

– Oui, je l’aime.

– Et vous espérez qu’il vous épousera ?

– J’en suis sûre, car c’est un homme d’honneur.

Robert Saincaize se leva brusquement. Cette fois il était surpris.

– Oh ! oh ! dit-il, voilà un mot qui change la question, et nous rentrons en plein dans le *Roi Rodrigue*.

Il alla au piano, exécuta quelques phrases, en proie à une émotion involontaire, puis revenant :

– Une réparation, alors ?

– Non, fit-elle avec assurance : un devoir.

XII

Il y eut un silence, pendant lequel le bruit assourdissant du piano voisin arriva jusqu’aux deux acteurs de cette scène. Puis l’instrument se tut, et on entendit des applaudissements, des cris. Dans la grande salle, on s’amusait beaucoup, et les familles faisaient fête aux exécutantes de bonne volonté. La voix de M. Alfred intervint, demandant *bis ! bis !* La sonate recommença aussitôt.

Saincaize avait longuement considéré Hélène. Il y avait autant de tristesse que de curiosité dans le regard du compositeur. Cette nature droite et loyale semblait vouloir douter encore de ce qu’elle soupçonnait : Robert sentait une énigme dans cette femme jeune et belle, et il tâchait de se

tromper lui-même en essayant de deviner le mot favorable. Debout, audacieuse jusqu'à l'effronterie, mademoiselle Briffaut supporta cet examen sans étonnement et sans émotion.

Saincaize reprit enfin, d'une voix lente :

– Je comprends : Henri Chênefer vous a promis le mariage. avant.

Elle eut un sourire de pitié :

– Je pourrais ne plus vous répondre, mais je suis patiente. Non : après.

– C'est très fort, répliqua simplement Robert. Hélène reprit dédaigneuse :

– Il n'y a aucune force là-dedans. Quand on aime, on ne calcule pas. J'ai aimé Henri Chênefer : je me suis donnée à lui. Henri Chênefer m'aime ; il sait que je n'ai jamais eu d'amant, que je n'ai jamais aimé que lui ; il est loyal, il croit en moi et je crois en lui, voilà tout.

De nouveau, Robert Snincaize regarda Hélène : mais cette fois avec une expression d'ironie qui prouvait le peu de foi accordé par lui à la déclaration de la jeune femme.

Puis, d'un ton de pitié douloureuse à laquelle se mêlait une raillerie mordante :

– Ainsi, à vingt-quatre ans, après avoir résisté à moi qui vous aimais, à moi qui vous respectais, à moi qui vous offrais mon nom, ma vie, après avoir froidement, résolument, évité tous les écueils auxquels vous exposait votre situation de femme seule, de fille libre, et d'artiste ; après avoir repoussé même le duc de Nohan et ses millions, vous avez cédé à un homme de vingt ans, presque un enfant, sans savoir quel, lendemain aurait votre faute ? Allons donc ! Hélène, vous êtes plus intelligente que cela.

Elle pâlit.

– Savez-vous, Robert, que vous m'insultez ?

– Non, je vous plains.

– Tant que ça ? fit-elle avec cette insolence de fille qui par instants contrastait d'une façon si étrange avec ses manières posées et régulières.

– Du fond du cœur, poursuivit Saincaize, car la vraie coupable ce n'est pas vous : c'est celle qui, restée veuve d'un paysan criblé de dettes, envieuse jusqu'à la folie...

Et comme Hélène faisait un mouvement de colère :

– Oh ! ne vous défendez pas, dit Saincaize, qui d'un geste impérieux lui imposa silence. Nous sommes tous deux du même pays, nous sommes nés dans le même village, je vous ai vue naître et grandir, je vous connais. Ce nom de Driffaut, c'est à notre lieu de naissance que vous l'avez pris, votre nom véritable vous ayant paru trop peu harmonieux. A propos, ajouta Robert en s'interrompant, comment se porte votre mère, cette excellente madame Trouillet ?

Hélène était en proie à un tremblement nerveux : ses lèvres qu'elle mordait avec rage n'étaient plus qu'une ligne droite et unie. La parole brève et ferme de Saincaize l'avait domptée. Comme obéissant malgré elle à un commandement, elle répondit d'une voix mal assurée :

– Ma mère va bien. Elle m'a fait écrire de Briffaut, il y a six mois, qu'elle ne manquait de rien. Une personne charitable lui a fait tenir, me disait-elle, de quoi vivre au moins pendant deux ans.

Saincaize n'avait pas bronché ; néanmoins Hélène s'arrêta, et comme si une idée lui venait :

– Serait-ce vous ?

– Non, fit laconiquement Robert.

– Ah ! c'est que si c'était vous, il faudrait le dire, reprit mademoiselle Briffaut avec hauteur. Ma mère n'a pas besoin de vos aumônes. Je suis en mesure de vous rembourser, mon cher !

– Encore une fois, vous vous trompez, répliqua Saincaize. Mais, ajouta-t-il d'un ton un peu agacé, si vous aviez pensé à secourir votre mère plus tôt, une autre personne n'aurait pas eu besoin de réparer votre oubli,

Elle éclata de rire.

– Tiens ! Vous l'aimez donc, à présent, que vous vous intéressez tant à elle ? Tout à l'heure vous la traitiez de haut en bas.

– La justice n'empêche pas la pitié, reprit Robert avec force. Oui, c'est votre mère que j'accuse, la malheureuse femme, c'est elle, ce sont ses faiblesses stupides, ses ambitions absurdes, qui vous ont conduite là où vous êtes arrivée. Je la vois encore, levée à trois heures du matin, l'été ; à cinq heures, l'hiver ; travaillant durement la terre, courbée en deux, avant l'âge, seule pour gagner le pain de la maison, tandis que vous passiez vos journées à essayer des rubans, devant un miroir. Je la vois amaigrie, les

paupières creusées, se privant de toute joie, de toute douceur, ne mangeant pas même à sa faim, s'endettant chaque jour, bravant les sarcasmes des voisins, l'insulte des créanciers, afin de pouvoir vous donner un bijou, un col de dentelles, des bottines, comme en ont les dames ! Ah ! je la connais cette histoire. C'est toujours la même. On se contente de marmottes et de bonnets de toile pour soi : on veut des chapeaux de satin pour sa fille. On commence par porter du beurre au château, et on finit par habiller sa fille comme la châtelaine ! « Tiens, donc ! Est-ce qu'on n'est pas autant qu'elle ? » Misère ! Et pour compléter l'œuvre, on lui donne une éducation vide, stérile ; on lui crie : Tu es belle, plus belle que l'actrice qui est venue chanter les *Huguenots* à Nevers ; tu chanteras mieux qu'elle, tu seras plus fêtée, plus riche qu'elle ; va à Paris, et un jour tu reviendras, en calèche, et nous éclabousserons le château. Ambitions dangereuses, ambitions folles, entendez-vous, et du haut desquelles, croyez-moi, Hélène, vous vous briserez le crâne sur le pavé. – A moins...

Il s'arrêta ; elle répéta sourdement :

– A moins ?

– A moins que la boue n'amortisse la chute, acheva Saincaize en regardant la jeune femme en face.

Mademoiselle Briffaut poussa un soupir qui ressemblait à un rugissement de fauve. Mais Robert poursuivit, dédaigneux, terrible ;

– Oh ! je sais bien ce que vous allez me répondre. Vous avez travaillé. Votre voix est faible, rebelle et dure. Mais vous êtes jolie. Vous avez quitté le Conservatoire avec un dernier accessit. Vous avez chanté dans de rares concerts. L'an dernier vous sollicitiez un engagement au théâtre : vous avez échoué. Comment avez-vous vécu depuis cinq ans ? Le savez-vous vous-même. Oui. les amis... à commencer par moi...

Elle se tordit les mains avec fureur :

– Je vous rendrai. je vous paierai. balbutia-t-elle.

– Vous savez bien qu'il n'est pas question de cela, reprit Saincaize en haussant les épaules. Le due aussi vous a aidée : tout malheureux qu'il a été. après moi. il ne regrette pas plus que moi, , j'en suis sûr, de vous avoir fait vivre. Mais aujourd'hui, mais après ? Un jour, entendez-vous, un jour, lassée, à bout d'efforts, succombant sous la dette et la saisie, vous maudirez

votre état, votre galère, ; et vous irez sombrer dans le gouffre qui a déjà englouti tant de désespoirs, tant de hontes.

Des larmes de rage brillèrent dans les yeux de mademoiselle Briffaut.

– Assez ! murmura-t-elle, assez !. vous êtes infâme !

– Oh ! ne vous fâchez pas, dit tranquillement Saincaize. Encore une fois, ce n'est pas vous que j'accuse.

Elle s'essuya les yeux.

– Ma mère ? Toujours ma mère, n'est-ce pas ? Ma mère m'a appris à demeurer une honnête fille, comme elle a été une honnête femme, vous le savez bien !

– Alors, pourquoi vous retrouvé-je où vous êtes ?

A cette riposte droite, en pleine poitrine, Hélène Briffaut se tut un instant. Mais elle reprit bientôt, essayant de donner à sa voix toute l'ironie dont elle était capable :

– Je comprends : ma mère aurait dû m'habituer aux robes d'indienne et aux bonnets ruchés, aux jupons de toile écrue, aux sabots ! à faire la cuisine, à tirer des seaux d'eau au puits, à être couturière, à aller en journée peut-être !

– Pourquoi pas ! répliqua froidement Saincaize ; d'autres qui vous valent acceptent bien cette vie.

– La pauvreté m'empêche-t-elle d'être l'égale de l'homme que j'aime, et ces ambitions dont vous me faites un crime ne m'ont-elles pas rapprochée de lui ?

– C'est au père que vous avez dit cela ? fit Saincaize.

– Quel père ?

– M. Chênefer, lorsqu'il est venu vous demander en mariage pour son fils.

Elle eut un éclair de haine.

– Vous vous moquez de moi ?

– Non, reprit Saincaize : je constate. Ainsi, vous espérez vous marier, au besoin, malgré la famille. C'est ce que vous appelez un consentement, une certitude ?

Mademoiselle Briffaut était redevenue soudain grave et froide. Elle répondit sans le moindre accent de doute :

– Le consentement, j’en suis sûr.

– Vraiment ? fit Saincaize, frappé malgré lui de ce ton d’assurance. Eh bien ! souffrez que je vous le dise, ma chère Hélène, vous m’étonnez beaucoup.

– Un jour viendra où vous vous étonnerez bien davantage, riposta mademoiselle Briffaut avec flegme.

– J’en doute. Je connais assez bien M. Chênefer. C’est un homme bon jusqu’à l’abnégation, jusqu’au sacrifice. Mais sur certaines questions c’est une barre d’acier.

– D’où est-il donc parti, pour être si fier ? fit Hélène d’un ton de mépris.

– Mon Dieu ! je ne sais pas d’où il est parti, mais je sais où il est arrivé, et c’est très haut.

– Nous verrons bien ! reprit-elle comme se parlant à elle-même.

– Tenez ! fit Saincaize, très peu ému de cet *aparte*, voulez-vous que je vous dise une chose ? Eh bien ! pour en venir là, pour tomber, vous auriez aussi bien fait.

– De ?...

– D’écouter le duc.

Elle inclina la tête, dans un remerciement railleur,

– Merci, vous êtes bien bon.

– Le duc vous a adorée : il s’est affiché publiquement pour vous.

L’impatience fit perdre à mademoiselle Briffaut le sang-froid qu’elle était parvenue à reconquérir.

– Vous êtes fou, mon cher ! s’écria imprudemment la jeune femme. Est-ce qu’un grand seigneur comme le duc fait la cour pour épouser ?

Robert Saincaize demeura un instant stupéfait, la bouche béante. Le sphinx s’était enfin trahi.

– Ah ! murmura le compositeur en baissant la voix, vous ne tenez qu’à épouser : c’est une affaire, alors ?

Mademoiselle Briffaut allait sans doute répondre. Elle n’en eut pas le temps : on frappa doucement à la porte, qui, presque aussitôt s’ouvrit, donnant passage à Henri Chênefer.

La jeune femme, si forte qu’elle fût, ressentit une commotion brusque de cette visite, cependant convenue avec Henri. Mais Saincaize sauva tout par

son sang-froid. Il alla au-devant d'Henri et joyeusement s'écria :

– Vous arrivez bien. Nous causons théorie et méthode : mademoiselle a un défaut dont vous devriez bien m'aider à la débarrasser : elle va toujours trop vite.

Et se tournant vers Hélène :

– Voulez-vous être assez bonne pour recommencer le morceau devant M. Henri Chênefer.

Henri qui d'abord avait salué mademoiselle Briffaut avec la plus stricte politesse, avait tressailli au ton de familiarité du compositeur. Il balbutia avec une gêne visible :

– Ah ! madame vous a dit...

– Que vous aviez eu plusieurs fois l'honneur de l'entendre à Paris, et même de la rencontrer dans le monde : parfaitement.

Hélène, tout à fait remise, sourit et tendit la main à Henri.

– Oui, appuya-t-elle, M. Chênefer est mon ami, mon meilleur, peut-être.

Tous deux échangèrent un regard, que Saincaize n'eut pas l'air de remarquer.

Au même instant le bruit d'un coup de feu, à une certaine distance, mais très nettement perceptible, retentit. Henri prêta l'oreille, assez surpris. Un second coup de feu, puis un troisième suivit le premier.

– Ne faites pas attention, dit Hélène en haussant les épaules. C'est un monsieur de Paris, une sorte de poseur, qui s'exerce au tir.

Saincaize s'était déjà assis au piano.

– Allons ! s'écria-t-il, une, deux !

L'air fut répété avec assez de vigueur par mademoiselle Briffaut, qui semblait n'avoir jamais été plus en voix, ni surtout plus tragique. Henri Chênefer était transporté.

– Ah ! s'écria-t-il, c'est divin !

Par la porte demeurée entr'ouverte, les personnes voisines avaient entendu : quelques-unes même s'étaient approchées et joignirent leurs compliments à ceux d'Henri.

Saincaize se leva.

– Ça ira tout seul, dit-il. Maintenant, mon cher Henri, lorsqu'il vous plaira retourner à la villa, je suis à vos ordres.

Et tous trois sortirent, Hélène passant la première, Saincaize le dernier. Elle eut le temps de dire rapidement au compositeur :

- Vous m’avez juré que vous n’étiez pas un ennemi.
- Ce serait inutile, répliqua-t-il simplement.

Comme Henri offrait son bras à mademoiselle Briffaut, un grand bruit de grelots de poste, de claquements de fouet, se fit entendre, et l’ébranlement sonore de la voûte de l’hôtel, répercuté par toute la maison annonça l’arrivée de nouveaux voyageurs, évidemment de première marque.

XIII

Cette fois, en effet, il ne s’agissait plus ni d’un classique omnibus d’hôtel, ni d’une vulgaire voiture de louage, pareils à ceux qui d’ordinaire amenaient les touristes. L’équipage qui venait d’entrer dans la cour était un coupé de couleur sombre, rechampi de rouge vif, et unissant à l’élégance et à la légèreté de la forme, la solidité indispensable aux voitures destinées aux excursions rapides. Une imperceptible couronne comtale brillait sur les panneaux des portières. Presque debout, appuyé plutôt qu’assis sur son siège, un postillon, en veste verte, gilet rouge et chapeau verni, la plaque d’argent au bras, maintenait avec effort deux percherons gris pommelés, attelés de cordes, et tout blancs d’écume, qui, sous la main habile de leur conducteur, firent décrire au coupé une courbe large et gracieuse, en l’amenant juste à quelques pas du perron, ou pour mieux dire de l’escalier principal.

Derrière le coupé, le serrant de près, venait un petit omnibus de même couleur, frappé du même signe héraldique, conduit également par un postillon et surchargé de caisses.

M. Brazier, toujours à son poste, s'élança pour ouvrir la portière du coupé, mais déjà un valet de pied, assis à côté du postillon avait bondi à terre et présentait l'appui de son bras à une femme dont l'apparition produisit une impression d'admiration sur la plupart des assistants, et une impression de surprise triomphante sur mademoiselle Briffaut. Hélène, par un mouvement lent, se dégagea du bras d'Henri Chènefer, et immobile se mit à dévorer des yeux la voyageuse, tout en jetant de temps en temps, à droite et à gauche, un regard curieux et furtif, comme si quelqu'un qu'elle s'attendait à voir paraître manquait à ses prévisions.

Brune, d'une blancheur de teint mate et dorée, d'une délicatesse de formes idéale, le nez aquilin, aristocratique et hardi, la bouche petite et dessinée en arc parfait, les yeux noirs, pleins d'assurance et de feu, le menton fin, mais indiquant par son arrêt brusque et légèrement proéminent la volonté et l'audace, la voyageuse paraissait avoir de vingt à vingt-deux ans tout au plus. Sa chevelure sombre jetait sur son front clair et pur des reflets bleuâtres. Tout dans la forme du visage, dans le profil nettement accusé, dans le regard et dans l'attitude, annonçait le nom et la race. La voyageuse ayant mis pied à terre, jeta autour d'elle un coup d'œil dédaigneux, sans paraître voir personne, mais assez long néanmoins pour qu'on eût pu croire qu'elle voulait se rendre compte tout de suite du personnel présent. Elle était vêtue d'une robe plissée, gris de fer, ornée de dentelles de fil, élégante et gracieuse. Un toquet était négligemment posé sur sa tête, ajoutant encore à l'expression de hardiesse tranquille de la physionomie. Derrière sa maîtresse, une femme de chambre descendit, pendant que les autres gens, deux valets et une seconde femme de chambre amenés par l'omnibus, mettaient pied à terre à leur tour, aidés par un garçon de l'hôtel.

Une femme qui voyage en pareil équipage, avec quatre domestiques, dont deux mâles, représentait à n'en pas douter une cliente d'importance : aussi M. Brazier, après s'être confondu en hommages empressés, mettait-il avec volubilité sa maison tout entière au service de la nouvelle venue. Le premier valet de pied, qui semblait exercer la fonction d'intendant, l'interrompt :

– Madame la comtesse d’Armentray désire, dit-il, un appartement donnant sur la mer.

L’hôtelier se précipita, invitant la voyageuse à vouloir bien le suivre. Mais elle ne le vit pas, occupée qu’elle était à considérer une scène imprévue, qui dura d’ailleurs l’espace de quelques secondes à peine. M. de Nohan venait d’apparaître à quelques pas, tête nue, et comme se disposant à joindre madame d’Armentray afin de la saluer : mais vivement, souriante, mademoiselle Briffaut était allée au-devant du duc, et, passant son bras sous celui de M. de Nohan, elle dit d’une voix haute, aisément perceptible pour tous :

– Vous voilà enfin. Qu’êtes-vous donc devenu depuis deux heures ? J’aurais tant souhaité être entendue par vous, mon cher duc !

M. de Nohan pâlit légèrement. Sans répondre, il jeta à Hélène un regard chargé de reproches ; puis, se dégageant sans effort, il poursuivit son chemin : mais déjà madame d’Armentray avait disparu.

Le duc alors s’arrêta, laissant échapper un geste de colère contenue. Sa première idée fut de revenir à Hélène. Mais mademoiselle Briffaut avait repris le bras d’Henri Chênefer et s’éloignait avec lui, du côté de la plage. Le fils du peintre ne semblait guère, pour le moment, plus satisfait que le duc. Hélène, sans s’émouvoir, abandonnée et câline. l’entraîna. Lorsque tous deux eurent atteint l’extrémité de la plage, d’où la mer s’était retirée, Henri, certain de la solitude, fit d’une voix tremblante :

– Pourquoi êtes-vous allée à M. de Nohan ? Que lui avez-vous dit ?

– Vous pouvez le lui demander vous-même, répliqua-t-elle froidement.

– Hélène !

Elle éclata de rire.

– Mon cher enfant, reprit mademoiselle Briffaut, vous êtes fou avec votre jalousie. Que suis-je ? Une artiste, n’est-ce pas ? Qu’ai-je fait aujourd’hui ? J’ai répété. Que dois-je faire demain ? Chanter eu public.

– Je ne comprends pas quel rapport. balbutia le jeune homme.

– C’est pourtant clair : tant que je serai artiste, tant que je me nommerai Hélène Briffaut, j’appartiens au public, et je n’ai pas le droit de négliger mes intérêts. J’ai des obligations au duc : vous le savez, je ne vous l’ai jamais caché. Le duc s’est mis en quatre pour cette représentation : elle

m'ennuie fort, mais enfin il a cru me faire plaisir : cela suffit pour que je lui témoigne au moins quelques regrets de ne l'avoir pas eu pour témoin de notre répétition.

Pendant qu'elle parlait, Henri avait peine à retenir un frémissement ; comme un jeune cheval dompté par une amazone, il semblait ronger son mors.

Lorsqu'elle eut fini :

– C'est tout ce que vous lui avez dit ? insista-t-il.

– Enfant que tu es ! murmura-t-elle en donnant à sa voix une inflexion de tendresse ardente, tu ne me crois donc pas ? Tu ne sais donc pas que je t'adore ?

Il serra avec passion le bras de la jeune femme et reprit, tout tremblant de joie, mais aussi de sourde impatience :

– Tu as raison : il faut que cette vie finisse. Je suis trop malheureux. Ce soir, je parlerai.

Hélène ne répondit rien : elle attira à ses lèvres la main d'Henri posée sur la sienne, et furtivement la baisa. Si, en ce moment, le jeune homme eût songé à regarder mademoiselle Briffaut, il eût été effrayé de l'expression victorieuse et presque farouche qui brilla dans ses yeux.

Il était temps que cette scène prit- fin : un personnage auquel ni l'un ni l'autre ne paraissait plus songer, commençait à s'ennuyer fort, et à désirer non moins vivement s'en retourner. Robert Saincaize, un instant séparé d'Hélène et d'Henri, s'était vu, au moment de quitter la salle du Casino, en proie aux sollicitations des familles des jeunes exécutantes de bonne volonté, lesquelles exécutantes, informées de l'identité du jeune maestro, brûlaient de l'ambition de recevoir ses conseils. Saincaize n'avait pu refuser ; puis il avait pris congé et s'était mis à la recherche d'Henri Chênefer.

Il ne tarda pas à l'apercevoir de loin, tenant le bras d'Hélène. Ce spectacle ne provoqua de la part de Saincaize qu'un haussement d'épaules extrêmement dédaigneux, et une réflexion prononcée entre les dents.

– Le pauvre garçon !

Puis, sans façon, en homme qui s'inquiète peu d'être importun ou qui ne croit déranger aucune scène d'épanchement :

– Hé ! là-bas, cria-t-il.

Henri Chênefer se retourna.

– Ah ! c’est vous, Saincaize, fit-il a embarras.

– Oui, c’est moi, reprit le compositeur. Vous – avez tous les plaisirs, vous : la répétition, la promenade au bord de la mer, en compagnie d’une femme charmante : moi, ma partie est moins drôle. Je viens d’être réquisitionné par des personnes fort bien d’ailleurs, mais un peu exigeantes ; tel que vous me voyez, j’ai donné deux leçons d’expression, pour bien rendre la *Sonate pathétique* et... les *Cloches du monastère*... Ça vous fait rire ? ajouta Robert, en regardant Hélène.

– Je l’avoue, dit-elle, riant toujours. Je croyais qu’on ne jouait plus les *Cloches du monastère* que dans les pensionnats.,

– C’est une erreur, répliqua gravement Saincaize. Ce morceau, banal d’ailleurs, est le brevet de la vertu. Tant qu’une jeune fille joue encore les *Cloches du monastère*, on peut l’épouser de confiance.!

Le rire d’Hélène devint un peu forcé. Henri Chênefer regarda Saincaize comme pour essayer de deviner si quelque pensée secrète ne se cachait pas sous ses paroles ; mais le visage de Saincaize exprimait une telle bonhomie comique, que le jeune homme regretta son soupçon d’un instant. Mademoiselle Briffaut ne parut pas, de son côté, s’en inquiéter davantage.

Au bout d’un quart d’heure de promenade en commun, pendant laquelle le dialogue roula exclusivement sur le concert du lendemain et sur le prochain opéra, *Falstaff*, auquel songeait Saincaize, on regagna l’hôtel, et les deux hommes s’apprêtèrent à retourner à la villa.

C’était l’heure de la table d’hôte. Les baigneurs rentraient. Assis sur une chaise de fer, dans un coin dé la cour, un journal déplié à la main, le duc de Noban songeait, plutôt qu’il ne lisait. Plusieurs fois déjà, il avait tourné la tête du côté de l’entrée ouvrant sur le grand escalier de l’hôtel, puis avait ramené son regard sur le journal. Au moment où mademoiselle Briffaut, Henri Chênefer et Saincaize apparurent, Louis, le valet de confiance du duc, sortait précisément de l’endroit si souvent surveillé par M. de Nohan.

| Hélène, qui voyait tout, surprit tout de suite le mouvement de curiosité par lequel le duc accueillit ce retour. Saincaize, lui, n’y prit pas garde. Il ne songea qu’à aller présenter ses adieux au duc. Henri et Hélène le suivirent,

presque machinalement, et arrivèrent près de lui, comme Louis disait à M. de Nohan :

– Madame la comtesse m’a chargé de dire à monsieur le duc qu’elle était prête à le recevoir.

Louis s’éloigna. Saincaize salua le duc et échangea avec lui quelques mots, puis il prit congé.

– A demain, fit M. de Nohan en serrant la main du compositeur.

Et après une légère inclination de tête à l’adresse d’Hélène et d’Henri, il se dirigea rapidement vers l’escalier.

– Peste ! murmura mademoiselle Briffaut quand il eut disparu, les grandes dames ne font pas mystère de leurs rendez-vous, dans ce pays.

Saincaize la regarda fixement.

– Vous êtes bonne, vous ! répliqua-t-il, moitié riant, moitié ironique.

Henri Chênefer baisa la main d’Hélène, et dit :

– A demain.

Sur un coup d’œil de mademoiselle Briffaut, il ajouta tout bas :

– Oui, ce soir.

Les deux hommes partirent. Hélène demeura seule, pensive, sans s’apercevoir que depuis quelque temps déjà le diner était servi et la cour était vide.

– Madame me fera-t-elle l’honneur d’accepter mon bras et de me permettre de la conduire à table ? dit une voix froide et polie.

C’était M. de Morère. Depuis combien de temps se trouvait-il là ? Avait-il assisté au court dialogue du duc et de son valet ? Avait-il entendu la réflexion de mademoiselle Briffaut sur madame d’Armentray ? Instantanément ces trois questions se présentèrent à l’esprit d’Hélène, qui remarqua, en outre, avec un trouble singulier, que, pour la première fois, ce personnage glacial et énigmatique faisait vraiment acte de politesse envers elle.

– Volontiers, monsieur, répondit-elle du même ton froid et calme.

Elle prit le bras de M. de Morère. Ce dernier continua :

à – Vous connaissez la comtesse d’Armentray, madame ?

Hélène demeura un instant interdite.

– Moi ? fit-elle enfin. De nom et de vue seulement. N'est-ce pas cette dame qui est arrivée tout à l'heure en poste ?

– C'est elle-même, en effet.

– Une fort jolie femme, mais une beauté un peu gâtée par l'air excessif de hauteur et d'orgueil, à ce qu'il m'a paru, poursuivit Hélène, s'abandonnant comme malgré elle à cet inconnu.

Presque aussitôt elle regretta d'avoir parlé. Cet homme, qui était-il ? Un ami de madame d'Armentray, peut-être ? Mais M. de Morère souriant, pour la première fois depuis son arrivée, d'un sourire mauvais, répliqua avec une visible satisfaction :

– Vous connaissez madame d'Armentray à merveille, madame.

– Je vous jure. hasarda Hélène étonnée.

On était arrivé à l'entrée de la salle à manger.

M. de Morère ouvrit la porte, et, sans répondre, il entra.

Un coup d'œil suffit à mademoiselle Briffant pour constater l'absence du duc.

– Par ici, mademoiselle, par ici ! cria une voix suppliante. Je vous ai gardé une place.

C'était la voix de M. Alfred.

– Merci, fit Hélène. En voici une.

Et elle s'assit à côté de M. de Morère.

Cependant, M. de Nohan avait gravi rapidement l'étage conduisant à l'appartement de madame d'Armentray. Il entra sans dire son nom, car il était facile de voir au salut respectueux et à l'empressement des gens que le duc était depuis longtemps connu d'eux. Au bout de quelques secondes, le valet de pied qui l'avait introduit dans un petit salon, assez médiocrement luxueux d'ailleurs, reparut, et, ouvrant toute grande la porte par laquelle il venait de passer, il annonça, exactement comme si la scène se fût passée en plein faubourg Saint-Germain :

– Monsieur le duc de Nohan.

Madame d'Armentray était nonchalamment assise, ou pour mieux dire presque à demi couchée sur un canapé de damas rouge, étoffe peu élégante, mais dont la couleur éclatante faisait ressortir la blancheur mate du teint de la jeune femme, et les reflets sombres de son admirable chevelure brune. ;

Elle avait revêtu une robe de chambre, moitié – satin noir, moitié dentelles, qui, à elle seule, devait. représenter une petite fortune, et qui, par le contraste intermittent de ce blanc et de ce noir, prodigué l’un en dessins capricieux, l’autre en flots de rubans, ajoutait un caractère presque fantastique à la beauté déjà étrange de la voyageuse.

M. de Nohan fit trois pas en avant, et gravement inclina la tête, sans prononcer un mot.

La comtesse le considéra un instant, sans qu’il fût possible de définir le sentiment qui brillait dans ses yeux : il y avait à la fois de la colère et de l’abandon, la joie la plus triomphante et la douleur la plus aiguë.

Une femme de chambre achevait de ranger divers objets. Madame d’Armentray tourna la tête vers elle et dit doucement :

– Laissez-nous.

Lorsque la porte se fut refermée, la comtesse se redressa, les yeux ardents de bonheur et en même temps de défi, et d’une voix vibrante d’émotion longtemps contenue :

– Ah ! vous n’avez pas fui, cette fois, Raymond. Vous êtes même venu à moi le premier : merci !

XIV

M. de Nohan avait relevé la tête. D’un ton de politesse respectueuse, il répliqua :

– Me permettrez-vous, madame, de vous demander des nouvelles de la santé de M. d’Armentray ?

– Ah ! fit la comtesse avec un imperceptible agacement dans la voix, la santé de mon. mari vous intéresse.

Elle mit dans ce mot « mon mari » tout ce qu'une femme peut trouver de dédain et de colère contenus.

— Tout ce qui touche à votre vie m'intéresse, reprit le duc avec calme. En outre, le général d'Armentray est un homme excellent, qui vous adore. Il est donc tout naturel que ceux qui vous aiment l'aiment aussi un peu et s'inquiètent de voir son existence se prolonger le plus longtemps possible.

La jeune femme eut un frémissement d'impalience : de ses yeux noirs jaillit une flamme.

— Ceux qui m'aiment ? répéta-t-elle. Et qui donc ?

— Moi, d'abord, fit nettement le duc.

— Vous m'aimez, vous ?

— Vous m'aimez, vous ?

— Plus que la vie.

— Ah ! bien ! Une phrase de roman. Allons donc, Raymond, si vous m'aimiez vous ne me fuiriez pas obstinément, ridiculement même depuis plus d'un an.

Le duc sourit tristement.

— Je vous ferai remarquer, madame, que sur cette année il y a près de huit mois pendant lesquels j'ai constamment voyagé, et fort loin. Je reviens à peine.

— A votre retour, vous avez passé par Paris. Pourquoi ne vous a-t-on pas vu ?

— Mon premier soin, le lendemain de mon arrivée, a été de déposer ma carte chez le général d'Armentray et chez vous.

— Votre carte !

La comtesse haussa les épaules d'un air de pitié. Le duc, sans paraître le remarquer, poursuivit :

— J'étais attendu le jour même à Tour-du-Roi, chez ma mère. M'y rendre était un devoir.

— Raymond...

— Madame ?

Elle crispa avec colère sa main charmante, sa main d'enfant de race, blanche et effilée.

— Madame ! répéta-t-elle, toujours madama !...

– Comment vous plaî-t-il que je vous nomme ?

– Je veux que vous me nommiez Viviane, comme au temps où vous m’aimiez et où nous jouions tous deux à Pont-Aven, en Bretagne, votre pays et le mien.

Le duc secoua la tête et répondit avec émotion :

– Ce temps-là est bien loin de nous, Viviane. Vous n’êtes plus une enfant et je suis un homme ; vous êtes mariée, et moi.

Il s’arrêta, et changeant de ton :

– Mais vous ne m’avez pas fait l’honneur de répondre à ma question sur la santé du général.

– Vous n’avez pas non plus répondu à la mienne.

– Laquelle, je vous prie ?

– Je vous ai demandé, reprit madame d’Armentray d’un ton ferme, pourquoi vous me fuyez, puisque vous dites que vous m’aimez.

– Je ne vous fuis pas, répliqua gravement le duc.

– Allons donc ! je vous ai surpris. Soutenez un peu que si vous aviez prévu mon arrivée, vous ne seriez pas depuis longtemps en route, loin d’ici.,

– Vous vous trompez. J’étais prévenu.

Madame d’Armentray fit un mouvement de surprise.

– Ah ? Depuis quand ?

– Depuis ce matin.

Il y eut un silence. Elle reprit :

– Je vois que votre police est bien faite. Mais lors pourquoi êtes-vous encore ici ? Ma vue ne produit donc plus sur vous un effet de terreur ?

— Madame... commença le duc.

Mais sans doute hésita-t-il à donner la véritable raison de la durée de son séjour, car il changea de ton encore une fois ; et se décidant enfin à prendre un siège que madame d’Armentray lui avait désigné plusieurs fois, il continua, avec une affectueuse douceur :

– Voyons, Viviane, causons en bons amis, comme au temps que vous évoquiez tout à l’heure, quand nous courions tous deux à travers les bruyères de notre vieille Bretagne. Vraiment, sincèrement, de bonne foi, vous croyez donc que je ne vous aime plus ?

Madame d'Armentray se leva, droite, les lèvres tremblantes, et, regardant fixement le jeune homme :

— Vous m'aimez ? Vous m'avez laissé marier.

Il y avait dans l'accent dont elle prononça ces mots une telle expression de poignante douleur et de reproche que le duc ne put réprimer un tressaillement de tout son corps.

Mais presque aussitôt, domptant cette émotion involontaire :

— Il me semble, dit-il, que Viviane de Guranneu était libre, et que personne au monde n'a pesé sur sa volonté.

Elle éclata d'un rire nerveux, saccadé, tragique.

— Libre ?... Moi ? Ah ! ah ! Libre ! J'avais dix-neuf ans : j'en ai vingt et un aujourd'hui. J'étais orpheline de père et de mère, vous le savez bien, vous qui parlez de liberté, puisque c'est votre mère, à vous, qui m'a fait comprendre, la première, ce qu'était ce mot, et les tendresses qu'il voulait dire. Dès l'âge de quatre ans, je me trouvais seule dans la vie, abandonnée à l'indifférence de parents éloignés, qui furent encore bien bons de consentir à me laisser dans ma Bretagne, pendant quelques années de plus, jusqu'au jour où on m'en arracha pour me conduire à Paris, pour m'enfermer dans un couvent, pour mon intérêt, à ce qu'on me dit alors, pour faire de moi une femme, pour m'instruire. Jusque-là, j'étais une sauvage, je courais dans les bois et dans les genêts, je grimpais aux menhirs aussi vite que vous, Raymond, vous le rappelez-vous ? Quand les paysans nous rencontraient, il fallait vraiment qu'ils nous connussent bien, pour voir en vous le petit-fils du roi Grallou, du roi de la ville d'Is, et en moi la petite-fille des Guianneu, plus nobles que le roi, plus anciens que la Gaule. Et un soir, où nous nous perdîmes, et où, debout sur le rocher qui domine la clairière aux Korrigans, nous vîmes enfin passer un gars de Pont-Aven, vous souvenez-vous de sa frayeur lorsqu'il s'écria ; Jésus ! qui êtes-vous ? et lorsque je répondis : Je suis Viviane !

— Oui, murmura le duc tout ému, car la voix vibrante de la jeune femme le remuait profondément. Oui, il crut que vous étiez l'autre Viviane, la compagne de l'enchanteur, qui doit ressusciter un jour. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que ce nom vous rendait un objet de respect et

presque de crainte superstitieuse aux yeux de ces braves gens. Allez ! moi aussi je me souviens, Viviane !

Les yeux en feu, belle, comme inspirée de cette beauté fantastique qui la faisait, en effet, ressembler aux figures délicieuses et redoutables des vieilles légendes celtiques, elle poursuivit, la tête un peu inclinée, comme abîmée dans une contemplation intérieure :

– Oui, Viviane est le nom que portent les femmes de ma maison, depuis deux mille ans : nous sommes parents des fées. Il ne se trompait pas, le gars de Pont-Aven. Oh ! qu’il eut peur ! Sans vous il s’enfuyait et nous laissait perdus. Mais vous courûtes après lui : vous étiez déjà brave, Raymond ; c’est pour cela que je vous aimais. Oh ! la bonne vie, libre dans les forêts, sous le ciel ! comme nous nous aimions ! car vous aussi, alors, vous m’aimiez. Un jour on nous sépara. Il paraît que vous n’étiez plus un enfant, et que, lorsqu’on n’est plus enfant, on n’a plus le droit d’être sincère. Vous partîtes. Je demeurai seule, pleurant, vous appelant. Quand vous revîntes, je crus mourir de joie. Le lendemain on m’arracha de ma maison, des bras de la vieille bretonne qui m’avait vue naître, qui avait vu mourir ma mère et mon père. Vous étiez là, Raymond, vous vous rappelez mes cris, mon désespoir, lorsqu’on m’emporta, car on m’em porta, épuisée, à moitié morte. Et ce fut fini, et au lieu de nos landes, de nos bruyères, de nos forêts, de nos pierres géantes, je n’eus plus à considérer pendant quatre années que les murs d’un couvent, d’une école, et son jardin nu et désert où rien ne me parlait de ce que j’aimais. Quandje sortis enfin.

Madame d’Armentray s’arrêta, un sanglot douloureux jaillit de ses lèvres. ;

– Viviane ! s’écria le duc qui lui prit les deux mains, oh ! taisez-vous, taisez-vous, je vous en conjure !

Elle l’écarta, lentement, avec une autorité étrange : il recula. Elle poursuivit..

– Je me nommais Viviane de Guianneu : c’était beau. Mais j’étais pauvre. Aujourd’hui il paraît que ce qui est beau ne compte plus. Ces parents que je connaissais à peine, qui m’avaient meurtri ma vie, en m’imposant des lois de contrainte et de mensonge, exigées dans le monde où je devais vivre, me dirent : Vous n’avez rien, mais un homme vous aime. Cet homme est un

vieillard, il vous aime comme un père, il vous aimera toujours ainsi. Il est riche et son nom, sans valoir le vôtre, est digne de s'y associer. Il ne tient qu'à vous d'être heureuse, honorée, riche et grande. Le voulez-vous ?

Elle s'arrêta de nouveau et regarda le duc : M. de Nohan, sous ce regard, baissa la tête.

– Je dis que je vous aimais. On merépondit en éclatant de rire. Vous aimiez une fille qui se moquait de vous, et vous vous ruiniez pour elle, qui ne vous donnait rien. Je répondis que c'était un mensonge, que vous m'aimiez moi seule, que vous me l'aviez juré cent fois, là-bas, devant les roches de nos pères, ces autels aussi sacrés pour moi que ceux de notre religion. Alors on me conduisit à votre mère, qui se jeta dans mes bras en pleurant. Je vous appelai. Vous ne vîntes pas. Où étiez-vous alors ? Je vous attendis six mois. Vous ne vîntes pas. Le septième mois, M. d'Armentray vint, lui : c'était un honnête homme ; je croyais vous haïr : je mis ma main dans la sienne et il n'y eut plus de Viviane de Guianneu. Eh bien ! Raymond, je me trompais, je ne vous haïssais pas. Je me suis menti, j'ai menti à mon cœur, menti à l'homme dont je porte le nom.

Madame d'Armentray s'approcha tout près de M. de Nohan, et, frémissante, elle acheva à voix basse :

– Je vous aime.

Le duc demeura quelques secondes sans pouvoir parler. L'émotion le suffoquait. Mais il fit un effort, et avec un emportement sublime de foi et de sincérité, tombant à genoux devant madame d'Armentray.

– Et moi aussi, Viviane, je t'aime.! s'écria-t-il.

Elle trembla de tout son corps, puis contemplant longuement cette tête jeune, éclatante de générosité et d'amour :

– Tu m'aimes ! Et depuis trois ans je t'ai vu peine trois fois, à la dérobée, par hasard. Tu m'aimes, et, lorsque je veux te le dire, tu me fuis

Il se releva, comme brusquement réveillé d'un rêve, passa la main sur son front, par un geste énergique et brusque, puis, d'une voix qui tremblait encore, mais dans laquelle une résolution inébranlable se faisait jour.

– Viviane, dit-il, c'est parce que je vous aime que je vous fuis, c'est parce que je sais que vous m'aimez : c'est parce que votre honneur est le mien entendez-vous ? C'est parce que je sais que votre mari n'est pour vous qu'un

père, c'est parce qu dans votre famille ainsi que dans la mienne les femmes ont toujours été pures comme la Dian antique, et les hommes droits comme l'épée honnêtes comme mon père et braves comme lui. Ce n'est pas seulement le mensonge, la trahison, l'hypocrisie, qui me répugnent. Il ne me plaît pas, il ne vous plaît pas non plus, Viviane car je vous connais mieux que vous ne vous connaissez vous-même, il ne nous plaît pas de déshonorer notre amour. Voilà pourquoi je vous ai fui. Comprenez-vous maintenant ?

A mesure que le duc parlait d'une voix qui peu à peu s'affermissait devenait presque solennelle, le visage de madame d'Armentray exprimait successivement les phases diverses et rapides d'une transformation étrange. Ses yeux, sombres et secs jusque-là, se remplissaient de larmes leur donnant un éclat de diamant. Quand M. de Nohan se fut tu, elle lui tendit la main silencieusement. Il baisa cette main avec passion. Viviane la retira vivement. Il sourit :

– Vous voyez bien ! dit-il simplement.

– Oui, vous avez raison, répliqua-elle tout émue.

Et après une pause, et comme se parlant à elle-même, elle ajouta :

– Maintenant je suis forte.

M. de Nohan la regardait. Elle sourit à travers ses larmes.

– Vous n'aimez plus cette femme ; c'est bien fini, n'est-ce pas ?

Il eut un geste furieux, indigné.

– Ah ! reprit-elle, que vous me rendez heureuse, Raymond. Si vous saviez combien je suis seule, isolée, abandonnée à moi-même !

– Le comte ne vous adore-t-il pas ? N'est-il pas sans cesse à la recherche de tout ce qui peut vous plaire, à l'affût de vos désirs, de vos moindres fantaisies ?

Elle répliqua gravement :

– Son amour pour moi, Raymond, est trop noble, trop confiant : M. d'Armentray a soixante-quinze ans, vous le savez. Son âge, ses infirmités ne lui permettent plus guère d'aller dans le monde, En ce moment même, il est à Étampes, dans sa terre, un peu souffrant. Mais il exige que j'aille dans ce monde qui lui est interdit : il le veut, il l'ordonne. Si même je suis ici, c'est parce qu'il m'a suppliée de voyager, de me distraire. J'ai fini par

découvrir votre retraite, par une indiscretion d'un ami de votre mère. Alors, libre, je suis venue. Mais ce ne sont pas les voyages que je crains : ce dont j'ai horreur, ce que j'exècre, c'est ce monde où je suis obligée d'aller, et où je rencontre quelquefois.

Madame d'Armentray hésita. Mais le duc, les yeux sombres de colère, continua :

– Qui donc ? interrogea-t-il.

– Oh ! des personnages parfaitement ridicules, mais dont les obsessions finissent par me fatiguer, par exiger même quelquefois une leçon.

M. de Nohan frémissait d'impatience.

– Un surtout, poursuivit avec dédain Viviane.

– Vous le nommez ?

– M. de Morère.

XV

Ce nom de « M. de Morère », tombant à l'improviste, produisit sur M. de Nohan l'effet d'un coup violent et inattendu. Le duc, qui s'était rassis, se releva, ou plutôt bondit.

– Vous dites : M. de Morère ? répéta-t-il.

– Oui ; vous le connaissez donc ?

– Quarante ans environ, noir, les cheveux plaqués, grosse moustache, œil mort, une assurance allant jusqu'à la morgue, une froideur affectée qui me paraît cacher un excessif contentement de soi-même et le désir de se faire remarquer.

Madame d'Armentray frappa des mains :

– Mais c'est le signalement complet. Où donc avez-vous si bien étudié le personnage ?

– Ici.

Ce fut au tour de la comtesse de ressentir un choc brusque. Malgré elle, elle recula, et stupéfaite :

– Ici ? M. de Morère est ici ?

– Depuis ce matin. Mais je vous jure une chose, ajouta M. de Nohan entre ses dents, c'est qu'il ne s'y trouvera plus demain.

Madame d'Armentray regarda le duc avec inquiétude.

– Que ferez-vous donc ?

– Vous le demandez ? s'écria M. de Nohan, d'une voix que le calme rendait plus terrible. Cet homme vous a manqué de respect, et vous me demandez ce que je compte faire ?

Il se dirigeait déjà vers la porte.

– Raymond, dit lentement la comtesse, venez ici.

Le duc s'arrêta, mais ne bougea pas.

– Tout à l'heure, poursuivit-elle, vous me faisiez comprendre à quelle hauteur devait se maintenir un amour comme le nôtre. Est-ce donc moi qui vais maintenant être forcée de vous rappeler vos paroles, de vous empêcher de commettre une folie funeste ?

M. de Nohan essuya son front où perlait la sueur, mais il ne répondit pas.

– Vous voulez provoquer M. de Morère ? De quel droit, à quel titre ? S'il refuse de répondre, que lui direz-vous ?

– Rien, pas un mot, fit le duc, dont un geste violent compléta la pensée.

Elle poussa un soupir douloureux.

– Oui, c'est bien cela. Et alors cet homme dira partout que le duc de Nohan, qu'il a à peine vu, qui n'a rien à lui reprocher, qu'il connaît à peine, lui a cherché querelle et l'a frappé, parce que.

Elle hésita, et baissant la tête, elle acheva sourlement :

– Parce que le duc de Nohan est mon amant.

Un cri s'échappa de la poitrine du duc. Le jeune homme fit quelques pas, en proie à une lutte intérieure. Puis, revenant à madame d'Armentray.

– Vous avez raison, Viviane, je suis fou. D'ailleurs, je retrouverai toujours cet homme... plus tard. Mais un mot encore : d'où le connaissez-vous ?

— Tout simplement par M. d'Armentray. Peu de temps après notre mariage, le général me le présenta, comme une personne qu'il estimait fort, et qui avait même souffert pour la bonne cause. Vous connaissez les principes de M. d'Armentray : ce sont les vôtres et les miens. Bien que, depuis 1830, il ait continué à verser son sang pour la France, il est demeuré, de cœur, fidèle à la dynastie royale et aux souverains déchus. Or, il paraît que M. de Morère s'est signalé, dans les événements de Naples (ça n'est pas d'hier, vous le voyez) par son dévouement au roi François II et à la reine. Il était au siège de Gaëte, dans la ville, cela va sans dire. Quand tout fut perdu, il fut poursuivi, persécuté, traqué même. Enfin, il était en assez mauvaise position, lorsqu'il rencontra M. d'Armentray, qui contribua à le tirer d'affaire, l'aida même de sa bourse, je crois. Mais, au fait, vous avez dû le voir, au moins une fois.

— Où cela ?

— Chez le général, le soir de cette réception, où vous ne fîtes qu'apparaître, il y a un an passé, et où je ne pus même vous adresser une parole.

— C'est possible : je ne me souviens pas, fit le duc après avoir consulté un instant sa mémoire. Ainsi M. d'Armentray croit au roman de cet homme ?

— Pourquoi supposez-vous qu'il s'agit d'un roman ?

Le duc haussa les épaules avec une pitié hautaine.

— Parce qu'un homme qui aurait fait preuve d'une telle abnégation, d'une telle fidélité aux principes et d'un tel dévouement à des vaincus, serait incapable de commettre cette action basse : tenter, bêtement d'ailleurs, de trahir la confiance d'un autre homme, dont il serait l'obligé.

Madame d'Armentray fut ébranlée. M. de Nohan parlait avec une force de conviction pénétrante. Il poursuivit d'un ton ironique :

— Je les connais, ces comédiens de l'honneur, j'en ai rencontré, j'en ai été dupe, comme bien d'autres. On est toujours sûr de nous tromper, quand on fait appel à certains sentiments, quand on se vante de les partager et de les défendre. Voulez-vous que je vous dise, Viviane ? Eh bien ! votre M. de Morère n'est pas plus allé à Gaëte que je ne suis allé dans l'intérieur de l'Afrique : il n'a pas plus défendu les Bourbons de Naples que je ne songe à défendre le Grand Turc.

Elle se mit à rire.

– C'est possible, fit-elle, car il ne m'est jamais revenu. Seulement vous êtes bien bon de l'appeler « mon monsieur de Morère ». Dites « le monsieur de Morère du général », s'il vous plaît.

– En tous cas, c'est un drôle. Il en a tout l'air. Ainsi, reprit le duc, après une pause, il vous a parlé. il a osé vous dire.

– Qu'il m'aimait ?... Oh ! bien discrètement, je vous le jure : par des regards langoureux, par des scupirs, une seule fois par une pression de main et par un mot étouffé.

Et, comme égayée par ce souvenir, elle ajouta :

– Tenez ! justement, la veille, à un mardi du Théâtre-Français j'avais vu jouer *Tartufe* par un débutant de beaucoup de talent. Eh bien ! c'était M. de Morère.

– Le misérable ! rugit le duc. J'espère que vous avez fait justice de son effronterie ?

Elle regarda longuement le jeune homme, avec des yeux où se peignait une sorte d'extase heureuse, et, tout bas :

– Oh ! Raymond, comme tu m'aimes, je le vois bien maintenant, et comme je t'aime !

Puis, rougissant légèrement et revenant à la question du duc :

– Vous pouvez vous en rapporter à moi. Un seul regard a tout terminé. M. de Morère a quitté le salon, et depuis lors il n'y a jamais reparu.

– Le comte sait-il ?...

– Êtes-vous enfant ! dit-elle avec un sourire. Attrister un homme aussi bon, un vieillard ! Pourquoi ? Je suis assez forte pour porter à moi seule la devise de ma maison. Vous la connaissez.

– Oui : *Je suffis*. Mais le général, ne voyant plus revenir son protégé, qu'a-t-il dit ?

– M. de Morère lui a écrit que des affaires graves l'obligeaient à voyager. Et puis, en somme, M. d'Armentray n'en était pas coiffé à ce point de ne pouvoir se passer de lui. Il n'y pense plus. Vous voyez que tout est pour le mieux, et que vous auriez bien tort de vous occuper un seul instant de ce personnage.

– Vous oubliez qu'il est ici, répliqua gravement le duc.

– Eh bien ! dit-elle en feignant l’assurance, que m’importe ?

– Qui vous dit, reprit M. de Nohan, qu’il n’est pas venu ici dans l’espoir de vous y retrouver ?

– Vous êtes fou, murmura madame d’Armentray, d’un ton qui trahissait néanmoins une vague inquiétude.

– Quand avez-vous quitté Paris ?

– Ce matin.

Le duc parut réfléchir.

– Lui est arrivé bien avant vous. Attendez : quand sont parties vos voitures ?

– La veille, naturellement.

– Nous y voilà : il l’a su, il a suivi. C’est tout simple,

– Allons donc ! c’est impossible. Il se serait au moins montré. Je l’aurais vu : il y avait assez de monde dans la cour de l’hôtel.

Elle s’arrêta : son front s’assombrit. Brusquement, sans transition, elle reprit :

– Quelle était cette femme qui vous a pris familièrement le bras, au moment où je suis descendue de voiture, et qui vous parlait en riant ?

M. de Nohan ne put dissimuler une certaine émotion. Il sentait que l’heure du danger était venue.

– Viviane, dit-il, vous croyez bien que je vous aime, n’est-ce pas ?

– J’y crois comme je crois en Dieu.

– En ce cas, nous n’avons rien à nous cacher, et mentir serait non seulement une lâcheté, mais une bêtise. Cette femme est mademoiselle Hélène Briffaut.

Le duc avait prononcé ces paroles avec une telle loyauté, une telle franchise de regard, que madame d’Armentray, d’abord atteinte en plein cœur par cette révélation imprévue, reprit confiance.

Néanmoins, le coup était rude. Ce nom d’Hélène Briffaut rappelait à Viviane de Guanneu des souvenirs trop poignants, pour qu’un instant suffît à rendre à la comtesse le calme de l’esprit. Partagée entre un dernier doute, et la foi qu’elle avait en Raymond, elle regarda fixement le duc, comme pour lire jusqu’au fond de son âme. et répliqua seulement

– Comment cette femme se trouve-t-elle ici ?

Le duc fit un geste de parfaite indifférence.

– Ma foi, pour cela, je serais fort en peine de vous le dire. Moi, je suis aux Petites-Dalles depuis plusieurs jours : elle n’y est arrivée qu’hier soir, venant de Fécamp, dans un cabriolet quelconque. Je suppose qu’elle a des affaires, mais je ne lui ai pas demandé de quelle sorte, vous le comprenez.

– Ainsi, vous lui avez parlé ?

M. de Nohan supporta stoïquement le nouveau regard, tout chargé de doute et de reproche, que lui adressa madame d’Armentray. Il répondit avec calme :

– Il le fallait bien, j’avais besoin d’elle !

– Vous ?

Elle mit dans ce « vous » tout ce qu’une femme peut trouver de haine, d’orgueil et de mépris pour une autre.

M. de Nohan prit les mains de la comtesse.

– Voici la chose en deux mots, dit-il.

Il raconta le projet de concert, et comment une cantatrice parisienne, même de troisième ordre, pouvait seule en assurer l’exécution. Quand il eut fini :

– Ainsi, fit madame d’Armentray, ce concert a lieu ?

– Demain. On a même répété aujourd’hui.

– A merveille, reprit-elle : voilà au moins une aventure. J’en suis.

Le duc crut avoir mal entendu.

– Vous dites ? demanda-t-il.

– Je dis : j’en suis, je suis du concert. J’y ferai ma partie. J’y chanterai, est-ce clair ?

Le visage de M. de Nohan exprimait presque la stupeur. La comtesse reprit avec un rire dédaigneux :

– Quelle figure vous faites ! ah ! ah ! est-ce que vous douteriez de mes petits talents vocaux, par hasard ?

– Non, certes, répliqua le duc. Je sais que vous possédez une voix admirable, dont madame la vicomtesse Vigier, Sophie Cruvelli, vous a un soir félicitée avec une sincérité émue. Mais la comtesse d’Armentray ne peut ainsi se produire en public, sur une estrade.

– Allons donc ! Ne m’avez-vous pas dit qu’il s’agit d’une fête de bienfaisance ?

– Sans doute...

– Eh ! bien, alors ! Est-ce que la vicomtesse Vigier, dont vous venez de parler, hésite, toute femme du monde qu’elle est, à concourir à des concerts de bienfaisance ? Cet hiver, justement, je l’ai entendue à Nice, au profit des pauvres. Pourquoi donc hésiterais-je ?

– Mais si le général ?...

– Le général ? dit madame d’Armentray, avec une gaieté un peu fébrile qui ne faisait qu’augmenter. Ah ! vous le connaissez bien ! Mais s’il était là, il serait le premier à m’engager à chanter. Il est si heureux de m’entendre, de me savoir applaudie !

Un coup d’œil sur la jeune femme avait suffi au duc pour reconnaître que sa résolution était inébranlable. Néanmoins, il tenta un dernier effort, et dit gravement :

– Viviane, prenez garde.

– A quoi, s’il vous plaît ?

Il eut une suprême hésitation, puis, résolument, mais en baissant la voix :

– Eh bien, puisqu’il faut tout vous dire, sachez donc que sans la présence de cette femme, je vous aurais fuie encore. Sachez donc qu’elle me hait de ne pas avoir poussé la folie jusqu’à l’épouser : sachez donc qu’elle vous hait, parce qu’elle sait que je vous aime. Vous et moi nous n’avons pas de plus mortel ennemi.

Hautaine et calme, madame d’Armentray eut un éclair dans le regard et répondit froidement :

– C’est à merveille alors. Ce sera toujours une première victoire.

Et comme le duc voulait insister :

– Chut ! taisez-vous. Qu’est-ce qu’elle chante ?

– Probablement quelque chose du *Roi Rodrigue*, fit le duc avec découragement.

– L’opéra de Saincaize ? dit madame d’Armentray en battant des mains. Oh ! quel bonheur !

Puis, subitement inquiète :

– Quelle est la voix de cette... fille ?

– Un soprano.

– Bon ! s’écria-t-elle joyeusement ; elle chantera Florinde. Je chanterai l’air d’Aïssa- Vous connaissez la pièce : Florinde, qui est Espagnole, perd Rodrigue et le livre aux Maures ; Aïssa, qui est Mauresque, aime Rodrigue et veut le sauver, car pour une femme il n’y a d’autre patrie que celle de l’homme qu’elle aime. Avez-vous la partition ici ?

– Ma foi, répondit le duc vaincu malgré lui, si vous m’aviez témoigné votre désir plus tôt, l’auteur lui-même se serait fait un plaisir de le satisfaire.

Madame d’Armentray était toute ravie.

– M. Saincaize est ici ? Ah ça ! c’est, donc le rendez-vous universel, ces Petites-Dalles ?

– C’est-à-dire qu’il y était. Il habite à trois ou quatre kilomètres, chez un peintre connu, nommé Chênefer.

– Eh bien ! mon cher duc, vous allez me faire un plaisir : vous allez me le chercher.

– A cette heure-ci ?

– Il n’est que huit heures. Vous souperez au lieu de dîner, voilà tout. A neuf heures et demie vous pouvez être de retour avec lui. Allez vite.

Le duc s’était levé, impatient.

– Mais, comtesse, vous n’y songez pas : c’est d’une indiscretion. Si encore M. Saincaize était chez lui !... Mais je ne connais pas ce Chênefer.

– Voilà ce que c’est que de voyager : sans votre absence vous sauriez que votre mère lui a acheté, il y a six mois, un étang superbe, en toile bien entendu. Quant à M. Saincaize, je le connais : il accourra. Vous avez votre entrée toute trouvée, partez !

Elle alla à la porte, l’ouvrit : au même moment le valet de pied annonça :

– Madame la comtesse est servie.

Le duc jeta un regard machinal sur la table toute dressée. Madame d’Armentray se mit à rire.

– Oui, dit-elle, vous avez faim : eh bien ! ce sera pour plus tard. J’attends bien, moi !

M. de Nohan baisa la main qu’on lui tendait et sortit.

– Et maintenant, murmura Viviane toute frémissante, en ajustant ses cheveux devant une glace, à nous deux, drôlesse !

XVI

A la campagne, l'été, on ne veille guère. Néanmoins, Chênefer avait conservé de sa longue vie de travail et d'efforts l'habitude de ne se résoudre au repos qu'assez tard. Quand les femmes s'étaient retirées, il passait, vers dix heures, dans son atelier, vaste pièce ouverte au rez-de-chaussée, et là, au milieu de livres, de tableaux, de statuettes, de bustes, d'armes, de bibelots de toute espèce, il lisait ou écrivait, car le peintre partageait avec Delacroix et avec Halévy, ses anciens collègues à l'Institut, la faculté rare du style et de la haute critique. Quand il avait fini, il allait à l'immense fenêtre ouverte sur la vallée et par laquelle pénétraient les frais parfums de la nuit, et là, accoudé sur la barre d'appui il savourait ce silence, s'y baignant pour ainsi dire avec cette volupté que connaît seul le génie heureux.

L'arrivée de Saincaize avait réjoui le vieux maître, car le compositeur, lui non plus, n'était pas de ceux qui se couchent de bonne heure. Chênefer avait vu dans Saincaize, pour quelques jours du moins, un partenaire, un compagnon à qui parler, lorsque la soirée de famille, assez courte, aurait pris fin.

Ce soir-là, tous les hôtes de la villa étaient réunis dans le salon donnant sur la terrasse et sur le parc. Il était un peu plus de huit heures. Par les fenêtres grandes ouvertes on apercevait le ciel dont la voûte claire dominait les masses noires, capricieusement dentelées des arbres à peine agités par la brise. Assis à une table de jeu, vis-à-vis de madame Chênefer, Robert Saincaize faisait avec la femme du peintre une partie de dames, jeu silencieux, auquel on peut donner tous ses soins, tout en écoutant de la musique sans en rien perdre. Assise devant le piano, Paule Abeille

achevait d'exécuter, avec une sûreté de doigté et une science merveilleuse de sentiment et de nuances l'exquise sonate en *ut majeur*, de Beethoven, l'*Aurore*, dans laquelle le maître incomparable semble avoir réuni et concentré les qualités multiples de son génie : la rêverie, la passion et la force. Debout à côté de Paule, Henri Chênefer tournait de temps en temps les pages, non sans de fréquentes distractions, car plus d'une fois la jeune fille avait dû, rapidement, se servir elle-même, en lui lançant pour tout reproche un sourire doucement moqueur. Quant au peintre, assis dans un fauteuil, le coude sur l'appui, le menton dans la main, la tête penchée en avant, muet et immobile, il suivait avec délices cette mélodie sans fin, ces variations toujours nouvelles, qui font penser autant qu'aimer, et qui sont d'un philosophe autant que d'un poète.

Madame Chênefer, elle non plus, malgré son apparence de bonne femme toute simple, ne devait pas être inaccessible à cette musique pénétrante, car elle levait par ci par là les yeux, au-dessus de ses lunettes (elle avait la vue fort basse) comme attirée malgré elle du côté d'où partaient les sons. Une dame, soufflée froidement par Saincaize, ou trois dames prises d'un coup, étaient ordinairement le résultat de cette absence, et bien vite l'excellente femme se remettait à son jeu, tâchant de réparer le désastre. Saincaize, grave, la physionomie impassible, ne prononçant pas un mot, semblait ne pas accorder la moindre attention à la sonate, ni à mademoiselle Abeille. Dans l'état d'extase où était arrivé Chênefer, et de visible admiration de la femme du peintre, cette indifférence apparente devait finir par les frapper tous deux. Aussi le vieux peintre avait-il déjà jeté du côté de Saincaize plus d'un regard inquiet. A certain moment, un de ces regards se rencontra avec un regard de madame Chênefer, tout attristée. La sonate s'achevait justement au milieu de son rutillement de notes, égrenées comme des perles sous les doigts charmants de Paule.

– Madame, fit Saincaize en se levant, j'en suis désolé, mais vous avez perdu.

Et, s'approchant de Paule, il poursuivit avec une émotion qui contrastait avec sa précédente attitude :

– Mademoiselle, souffrez que je vous félicite : vous avez joué cela comme je le jouerais à peine moi-même, qui passe pour un assez bon

exécutant. C'est compris, senti, complet.

Un gros soupir de soulagement s'exhala des lèvres du peintre, en même temps qu'une expression de bonheur se dessinait sur la physionomie de madame Chênefer.

– Enfin ! s'écria-t-il, vous parlez, vous êtes content ! Je puis bien vous l'avouer maintenant, Robert, n'étais-je pas assez idiot, tout en me sentant envahi de ce chef-d'œuvre, tout en me disant qu'on ne pouvait mieux le jouer, pour interpréter votre silence dans le sens de la désapprobation, pour croire que cette chère enfant ne le rendait pas à votre gré ? Vous pouvez dire que vous m'avez fait une fière peur.

Paule eut un sourire de modestie, et, baissant les yeux :

– Monsieur Saincaize est trop indulgent, dit-elle. Je ne suis qu'une toute petite commençante.

– Mademoiselle, reprit vivement Robert, dont l'émotion semblait croître, vous me connaissez mal. J'ai toujours été franc ; si vous aviez mal joué, je vous l'aurais dit avec la même sincérité. Et voulez-vous tout savoir ? Eh bien ! lorsque je vous ai vue déployer ce morceau redoutable, je l'avoue, j'ai eu comme un frisson, j'ai craint... Dès les premières notes d'attaque, j'ai été assuré, et ensuite j'ai écouté religieusement. Voilà tout le secret de mon attitude. Me la pardonnez-vous ? ajouta Saincaize en tendant la main à Paule.

Elle y mit la sienne, il la prit, et s'inclinant avec respect, il la baisa.

– Voilà, j'espère, dit Chênefer tout joyeux, un brevet qui en vaut bien un autre. Regardez donc, Robert : elle est toute rouge, acheva-t-il en riant.

En effet Paule, rougissante, s'éloignait ; elle alla s'asseoir auprès de madame Chênefer qui attira à elle le front pur de la jeune fille et l'embrassa longuement.

Saincaize, lui aussi, éprouvait un embarras impossible à définir. Afin d'en sortir il se tourna vers Henri Chênefer et dit :

– J'en appelle à vous, mon cher Henri : vous êtes connaisseur. Comment trouvez-vous que mademoiselle ait joué ?

– Divinement, répliqua Henri qui se borna à la banalité de cet adverbe.

– Oh ! fit le peintre, connaisseur ! connaisseur ! En musique est-il vraiment aussi connaisseur que ça ? En chevaux, en gymnastique, je ne dis

pas. Vous le flattez, Saincaize.

A son tour, Henri eut une légère rougeur.

– Non ! non, reprit Robert. Je sais en effet qu’Henri est. fort adroit à tous les exercices du corps, et qu’il a pour eux une prédilection particulière. Mais cela n’empêche rien. Tenez, tantôt, au soi-disant Casino de M. Brazier, il a pris grand plaisir à la répétition de l’air de Dona Florinde et a parfaitement jugé de quelle manière il devait être chanté.

Henri Chênefer regarda Saincaize avec une expression de vague méfiance. Quant au peintre, il était subitement devenu grave, et il dit :

– Vous nous avez conté ça au dîner. Ainsi, décidément, cette demoiselle possède un certain talent.

– Mon Dieu ! fit Saincaize qui vivement devança Henri prêt à répondre, ce n’est pas précisément ce qu’on appelle un talent : mais la voix n’est pas mauvaise, il y a de la méthode enfin c’est surtout une bonne volonté...

Henri s’avança, et brusquement :

– Vous êtes sévère, dit-il. Moi qui ai plusieurs fois entendu mademoiselle Briffaut à Paris, je lui ai toujours reconnu un véritable tempéramen musical. On la recherche beaucoup. Ce serait un artiste appelée aux plus grands succès si elle vou lait poursuivre cette carrière.

– Eh ! quoi, songerait-elle donc à y renoncer ? s’écria Saincaize avec un étonnement admirable ment joué.

– On le dit, répliqua le jeune homme en se mordant les lèvres. Au surplus vous pouvez le lui demander à elle-même, ajouta-t-il en affectant l’in différence.

Le peintre réfléchissait : il intervint d’une voix presque dure :

– Je n’aime pas ces demi-artistes. L’art n’admet pas les médiocrités. C’est comme les gens qui font de la peinture plutôt que de la cordonnerie ; uniquement parce que ça les met plus en vue. Autant j’admire une actrice de race, une cantatrice de génie, autant ces coureuses de bains de mer m’agacent et me font de la peine.

– Mademoiselle Briffaut n’est pas une coureuse de bains de mer, mon père ! fit Henri d’une voix troublée, et en jetant sur Saincaize un regard de reproche, car il en voulait au compositeur d’avoir soulevé le premier ce sujet de conversation. C’est une très honnête fille, sans un sou de fortune,

qui a vécu jusqu'aujourd'hui en donnant des leçons ou en organisant des concerts très estimés. Elle est jolie, ce qui rend, ce me semble, sa conduite assez exemplaire. Enfin, je le répète, c'est une honnête fille, que personne. (Ici, Henri regarda de nouveau Saincaize) n'attaquera impunément devant moi.

Chênefer fut étonné.

– Comme tu la défends ! Quelle ardeur !

– Je vous ferai remarquer, mon cher Henri, dit Robert, que personne ici n'attaque mademoiselle Briffaut, et que vous prenez feu un peu comme Don Quichotte.

Madame Chênefer s'approcha de son mari :

– Mon ami, fit-elle doucement, voulez-vous que nous nous retirions ? Il va être neuf heures, et.

– C'est vrai, murmura le peintre, nous parlons là de choses. Tiens, Paule, continua-t-il, joue-nous encore un morceau, cela vaudra mieux. Choisissez vous-même, Robert.

Paule s'était déjà assise au piano.

– Si j'osais, fit Saincaize après avoir réfléchi, je demanderais à mademoiselle la sonate en *ut dièse mineur*. Elle la sait sans doute.

La jeune fille, de mémoire, fit courir ses doigts sur le piano. Robert fut enthousiasmé.

– C'est admirable ! s'écria-t-il familièrement Elle sait tout. Ah ! mais un instant, reprit-il, au moment où Paule ouvrait le volume devant elle : un instant. Cela ne se joue pas comme n'importe quoi. C'est un morceau d'ombre et de nuit. Quand Liszt s'y attaque, il fait éteindre d'abord toutes les bougies. L'effet est doublé. Voulez-vous en juger, mon cher maître ? ajouta-t-il en s'adressant à Chênefer.

– Tout de suite ! répondit le peintre. En effet ce doit être curieux. Souffle les bougies du piano, Henri, nous les rallumerons ensuite.

Le jeune homme obéit, Paule se mit à rire.

– Heureusement, dit-elle, je sais le morceau par cœur. Sans cela votre idée, monsieur Saincaize, m'embarrasserait fort.

– C'est vrai, répliqua le compositeur. Je suis un sot. Mais votre mémoire est là pour réparer mes sottises.

La jeune fille commença. On connaît cette sonate unique, où semble avoir passé l'âme des souvenirs plaintive et douloureuse. Dans cette demi-obscurité, éclairée seulement par le jour tombant, au milieu de ce silence religieux, il était impossible de se soustraire à une émotion profonde et poignante. Aussi les auditeurs, et jusqu'à Henri lui-même, dominés et conquis demeurèrent-ils immobiles, comme sous une influence magnétique. Seul, Saincaize, qui debout à gauche du piano, faisait face à la porte-fenêtre, grande ouverte, distingua tout à coup un pas léger, au dehors, et presque aussitôt, vit apparaître la silhouette d'un homme dans l'encadrement de la porte. Il allait parler, interrompre le morceau, lorsque cet homme, le doigt sur les lèvres, lui commanda ou plutôt implora de lui le silence. Saincaize ne bougea plus. Il venait de reconnaître le duc de Nohan.

Lorsque la dernière note, triste, lente, infinie, se fut comme perdue dans la nuit, Saincaize alla droit au duc, demeuré toujours immobile, et le prit par la main, puis, l'amenant devant Chênefer :

– Mon cher maître, dit-il, permettez-moi de vous présenter M. le duc de Nohan. Henri, ajouta-t-il, . voulez-vous être assez bon pour rallumer, je vous prie ?

Et, les présentations faites et les compliments échangés, Saincaize expliqua au duc, qui d'ailleurs l'avait déjà devinée la raison de cette petite mise en scène. Chênefer, que ses relations récentes avec la duchesse douairière de Nohan mettaient à l'aise demanda alors au jeune duc en quoi il pouvait lui être agréable. Le duc, nettement, sans embarras, après s'être excusé de l'heure un peu indue, et de l'indiscrétion de sa visite, répondit en souriant que le talent et la notoriété de l'auteur du *Roi Rodrigue* étaient la cause de ce grave manquement aux usages de la société polie.

Saincaize fit un mouvement de surprise.

– En ce cas, le séjour de mon ami Saincaize est une double bonne fortune pour moi, répliqua Chênefer, puisqu'il me vaut le grand honneur de vous recevoir, monsieur le duc.

– J'attends mon arrêt, ajouta Robert avec une gravité comique.

– Vous connaissez madame d'Armentray ? demanda M. de Nohan.

Le compositeur fit un pas en avant.

– Je comptais aller bientôt lui porter mes hommages. Elle m’a fait l’honneur de m’inviter chez elle le lendemain de ma première représentation. C’est une adorable femme, pour qui mon dévouement égale mon respect. Je n’oublierai jamais les bontés dont elle m’a comblé, ainsi que son excellent et vénérable mari.

Le duc eut un sourire de satisfaction. Il reprit :

– En ce cas, puisque vous connaissez madame d’Armentray, vous n’ignorez pas que, comme beaucoup de femmes, elle a des caprices : or, c’est la réalisation d’un de ces caprices qui m’amène ici.

– M. de Nohan raconta comment la jeune femme avait appris la nouvelle du concert du lendemain, et comment, impatiente de concourir à cette fête de charité, elle voulait absolument y faire sa partie. Le duc ajouta que la comtesse se proposait de chanter un morceau du *Roi Rodrigue* et qu’elle attendait « tout de suite, tout de suite ! » dit-il en riant, M. Robert Saincaize pour la faire répéter.

Henri Chênefer s’avança vivement.

– Quel morceau doit chanter madame la comtesse ? demanda-t-il avec une vivacité indiscrete.

– Henri !... fit le peintre d’une voix de reproche.

– Oh ! monsieur, intervint le duc poliment, cette curiosité est toute naturelle : madame d’Armentray chantera l’air d’Aïssa.

Henri s’inclina, un peu honteux, mais rassuré. Saincaize le regarda du coin de l’œil et eut un imperceptible haussement d’épaules, Chênefer se leva.

– Je ne vous retiens pas, Robert, dit-il. Il est neuf heures et demie. Il ne faut pas faire attendre madame d’Armentray... Vous avez une voiture, monsieur le duc.

– Oui, monsieur.

– A merveille alors.

M. de Nohan prit congé, exprimant à Chêne, fer et à ces dames l’espérance de les revoir bientôt, et cinq minutes après la voiture reprenait au grand trot, emmenant Saincaize, la route des Petites-Dalles.

Le compositeur une fois parti, madame Chênefer et Paule quittèrent le salon, après avoir souhaité une bonne nuit au peintre.

– Et, toi Henri ? demanda Chênefer, tu ne vas pas dormir ?

Le jeune homme se promenait depuis quelques minutes à travers la chambre avec une agitation inquiète. A la question du peintre, il s'arrêta.

– Non, dit-il brièvement, j'ai à vous parler, mon père.

Chênefer se redressa, un peu surpris du ton ferme de son fils.

– Tu as à me parler ? répéta-t-il.

– Oui.

– Eh bien, parle !

– Mon père, reprit Henri, en baissant malgré lui la tête, je vous demande l'autorisation d'épouser mademoiselle Hélène Briffaut.

XVII

Chênefer n'avait pas attaché grande importance au premier mot de son fils : « J'ai à vous parler. » Il avait cru qu'il s'agissait d'une demande quelconque ou d'une confidence juvénile plus ou moins insignifiante. Il fut stupéfait.,

– J'ai mal entendu. Tu dis ?

Henri répéta :

– Je vous demande, je vous supplie, mon père, de m'accorder l'autorisation d'épouser mademoiselle Hélène Briffaut.

Chênefer ressentit comme une secousse de tremblement de terre. Mais c'était un homme de granit, que le vieux maître, et on ne l'eût pas aisément terrassé. Il passa sur son front sa large main toute frémissante, puis il reprit :

– Attends un peu...

Il fit quelques pas, revint à la fenêtre, aspira longuement, bruyamment, à pleins poumons, l'air frais de la nuit. On eût dit un vieux taureau, qui,

menacé d'étouffement, puisait des forces nouvelles dans la nature, et revenait peu à peu à la vie normale et robuste.

– Là ! dit-il enfin, c'est passé.

Et regardant fixement, mais calme, sans colère, l'enfant demeuré debout, résolu et un peu pâle :

– C'est bien de cette fille dont vous parliez tout à l'heure qu'il s'agit ?

Henri Chênefer répliqua d'un accent de reproche :

– De cette. jeune fille, oui, mon père.

Le peintre réfléchit pendant quelques secondes.

– Je pourrais t'interroger, te demander où tu l'as rencontrée pour la première fois, par quelles circonstances tu as été amené à la connaître. Mais à ta façon d'ouvrir l'entretien, je juge que c'est inutile. Ta demande a été nette et brève, ma réponse ne le sera pas moins : je refuse.

Le jeune homme parut ému, mais sans marquer néanmoins que cette dure riposte l'eût beaucoup surpris. Bien plutôt s'en montrait-il attristé, et peut-être même s'y attendait-il. Il reprit, d'une voix respectueuse et pleine de prière :

– Mon père, je vous le demande à genoux.

Et, lentement, la tête toujours baissée, il mit un genou à terre et attendit.

Le visage mâle et fier de Charles-Nicolas Chênefer exprima en cet instant une douleur poignante, aiguë. Le peintre contempla son fils. Mais encore une fois il réussit à se dompter, et dit presque avec bonhomie :

– Tu es fou. Donner mon fils à une femme dont j'ignore la vie, le passé, la famille, les origines, jusqu'au nom ! A une fille qui vient je ne sais d'où, qui, à vingt-quatre ans, court toute seule les casinos, et rencontre des ducs pour lui organiser des concerts ! Brisons là. Tu es fou, te dis-je.

Henri s'était relevé.

– Si je suis fou, c'est d'amour pour elle. Oui, de cette façon, en effet, je suis fou. Je l'aime.

Chênefer se croisa les bras, et terrible d'ironie sanglante :

– Tu l'aimes ? répéta-t-il. Tu as vingt ans à peine, et tu aimes une femme plus âgée que toi de quatre à cinq ans, au point de vouloir l'épouser ?... Ah ça ! mon pauvre garçon, je ne voudrais rien te dire de pénible, mais sais-tu bien que ceci ressemble fort à une spéculation ?. Dame ! Le fils du père

Chênefer, c'est un parti assez brillant. Je comprends qu'une femme d'esprit s'y intéresse, ça en vaut la peine.

Le jeune homme eut une sorte de crispation nerveuse. Ses lèvres blêmirent. Il serra les poings, à les faire éclater, balbutia d'abord quelques mots sourds et inintelligibles. Enfin, il répliqua, avec une émotion qui continuait à étrangler la voix dans sa gorge :

– Vous êtes injuste pour Hélène, mon père. Elle est digne de porter mon nom, c'est une honnête fille. Quant à mon âge, je n'ai que vingt ans, c'est vrai. Mais si à vingt ans un homme a le pouvoir de prendre l'honneur d'une femme, il me semble qu'il a également le devoir de le lui rendre.

Chênefer eut un soupir de soulagement. Il commençait à comprendre.

– Alors, c'est une réparation ?

– Oui.

– Il fallait donc commencer par là, fit le vieux maître d'un ton dédaigneux. Tu disais tout à l'heure que c'était une honnête fille ?

– Et je le dis encore ! s'écria Henri avec feu. Depuis quand cesse-t-on d'être une honnête fille, parce qu'on s'est donnée à l'homme qu'on aime, et qui est tout prêt à accorder le titre d'épouse à celle qui s'est donnée ?

– Depuis qu'il existe une morale, une société et des lois, répliqua rudement le peintre.

Henri fit un geste d'impatience :

– Des lois ? La loi a prévu le cas dont je vous parle. Elle rend l'honneur en consacrant le mariage.

– Elle rend l'honneur ? Il était donc perdu ? riposta Chênefer.

Le jeune homme recula, comme s'il avait été frappé en pleine poitrine.

Il reprit au bout d'une pause silencieuse :

– C'est cruel à vous, mon père, de juger ainsi la femme que j'aime.

– Tu l'aimes ?... Lorsque tu lui as parlé pour la première fois, lorsque tu as commencé à l'aimer, à lui dire que tu l'aimais, étais-tu déjà résolu à l'épouser ?.

Un rapide combat intérieur se livra dans la conscience d'Henri. Cette logique froide, implacable, du père, le bouleversait.

Il hésita d'abord, puis, résolûment, désespérément, il répondit :

– Eh bien !... ou !

– Alors, repartit froidement Chênefer, pourquoi l’as-tu séduite ?

Henri Chênefer bondit, plutôt qu’il ne recula, devant ce nouveau coup. Irrité, fou, hors de lui, il s’écria :

– Et, si je ne l’avais pas séduite, puisqu’il te plaît d’employer ce mot ?

– Quel autre mot emploierais-j e ?.. à moins d’en revenir à ma première idée, que c’est elle qui t’a séduit ?

– Eh bien ! poursuivit le jeune homme, si rien ne s’était passé entre elle et moi, si j’étais venu à vous, si je vous avais dit : Mon père, j’aime mademoiselle Hélène Briffaut, elle est honnête, elle est pauvre, me permettez-vous de l’épouser ?

– Tu oublies, fit le peintre en secouant la tête, que j’ai commencé par répondre à cette question. C’est par elle que tu as abordé ta demande. Ce n’est que plus tard que tu m’as avoué qu’il s’agissait, non d’une fiancée, mais d’une maîtresse.

– Ainsi, qu’elle ait été ma maîtresse ou non, votre réponse serait la même ?

– Oui.

– Pourquoi ?

Chênefer se dressa, sublime de volonté indignée. Ses yeux étincelèrent. En ce moment, malgré sa taille épaisse et un peu courte, il paraissait avoir six pieds de haut :

– Parce que, répliqua-t-il d’une voix ferme, parce que mon devoir est de garder intacte la dignité de mon nom, comme ton devoir à toi est d’élever ce nom au lieu de l’abaisser ; parce que tu te nommes Henri Chênefer, parce que tu es mon fils ; parce que, depuis ta naissance, j’ai consacré ma vie à faire de toi un homme digne du rang que j’ai atteint, digne du milieu dans lequel tu étais destiné à vivre ; parce que tu appartiens. je dis : appartiens, entends-tu ? car tu es sa chose comme je suis la sienne, – parce que tu es lié, attaché, par un contrat sacré, par la solidarité des honnêtes gens, à un monde que cette femme ignore, qu’elle ignorera toujours, dont les portes ne s’ouvriront jamais devant elle ; parce que, enfin, ce n’est pas la peine que je t’aie fait monter où tu es, moi ton père, pour que tu retombes plus bas que d’où je suis parti.

Chaque mot de Chênefer frappait droit comme une balle, l'enfant terrifié malgré lui. Chaque argument arrachait à Henri un rugissement sourd. Il cria, exalté :

– C'est toi qui parles ainsi, toi qui m'as élevé dans le respect des principes de l'égalité ?

– L'égalité ne consiste pas à s'abaisser.

– Alors, l'aristocratie n'a fait que changer de nom ?

– C'est justement parce qu'il n'y a plus d'autre aristocratie que celle qu'on acquiert par le travail, le talent et la bravoure, que c'est à nous, ses fondateurs, à la maintenir intacte. Qui donc donnerait l'exemple ?

– Voilà votre morale ! exclama le jeune homme d'une voix rauque. Jadis on ne pardonnait pas à la roture : aujourd'hui vous ne pardonnez pas à la pauvreté.

Les yeux du peintre lancèrent un éclair terrible. Une expression de hauteur, de mépris et de pitié, se peignit sur sa physionomie. Sa voix prit une intonation ardente, presque tragique.

– La pauvreté ? répéta-t-il. Écoute. Il y a quelque part en ce moment, dans quelque coin de Paris, au fond d'un galetas, je ne sais où, il y a une pauvre fille qui use ses yeux à veiller, ses doigts à coudre, pour gagner vingt-cinq sous par jour. Cette fille, cette enfant, elle a été, elle est encore de ton rang, du mien, du nôtre. Elle est tombée à ce degré de misère, par un revers de fortune, par la mort d'un père, d'une mère. que sais-je ! Elle est jeune, jolie, plus jolie que mademoiselle Hélène Briffaut, peut-être. Pour cette enfant, pas d'autre choix que la misère ou la honte. Elle n'hésitera pas : elle mourra de fatigue, l'hôpital prendra son corps ; mais elle mourra pure, car les êtres qui l'ont aimée et qui ne sont plus, lui ont appris ce qu'est le devoir, et, d'en bas, où elle pleure et désespère, elle les voit là-haut, elle les entend qui lui crient : courage ! et qui l'appellent à eux. Tu parles de devoir, et tu m'accuses de vanité ? L'idée t'est-elle jamais venue de chercher une de ces enfants, d'y songer seulement, et encore moins de l'aimer, de la relever, de lui rendre le rang qu'elle a perdu ?... Tu crois deviner à qui je fais allusion ? A Paule, n'est-ce pas ?... Oui, le jour où je l'ai sauvée, elle en était là, en effet, la malheureuse fille. Mais que d'autres comme elle ! Tu aurais rencontré une de ces enfants abandonnées, qui

tiennent plus à leur honneur qu'à leur vie, tu l'aurais aimée, tu serais venu me le dire, je t'aurais répondu : – amène-la ! – Et, joyeusement, je l'aurais accueillie. Mais celle-ci ?... mais l'autre ?

Ici Chênefer eut un haussement d'épaules formidable de dédain. Un titan agacé par un pygmée, peut seul exprimer un tel sentiment de pitié écrasante.

– Qui est-elle ? D'où vient-elle ? Qu'a-t-elle appris ? Qu'a-t-elle fait ? A-t-elle jamais souffert, je ne dis pas même de la misère, mais de la solitude ? Elle a trouvé le moyen, en somme, de vivre aisément, largement, moins de son talent que de sa beauté. à crédit, soit, je veux bien le croire. Un jour, elle avise M. Henri Chênefer, un garçon honoré parce que son père a reçu dans le cerveau une étincelle qui manque au cerveau des autres ; riche, parce que son père et sa mère ont vieilli à la peine. Elle se dit : voilà mon affaire, il est jeune, il est loyal, il croit, donc il m'épousera. Lions-le, en devenant sa maîtresse. Et, poursuivit Chênefer d'une voix tonnante, tandis que son poing herculéen s'abattait comme une massue sur un meuble qui résonna sous ce poids redoutable, et tandis que ces autres femmes préfèrent mourir plutôt que tomber, celle-ci aurait tout : considération, amour et fortune, en échange de sa chute ? Allons donc ! Ce serait trop commode. Elle pourrait leur dire : Vous avez cru à la vertu ? Mais regardez-moi donc ! Vous avez cru à l'honneur ? L'honneur, c'est moi, imbéciles ; il ne s'agit que de savoir escompter cet honneur, en tombant à propos.

Henri avait écouté frémissant, la tête basse, en proie à une inexprimable émotion, à un désespoir accablant ; il se taisait encore que le peintre avait depuis longtemps fini de parler. Marchant d'un pas lourd et saccadé, comme si la recrudescence de l'indignation et le sentiment de la justice outragée le menaçaient d'une suffocation nouvelle, le père Chênefer, comme un vieux lion qui étouffe, se dirigea vers la fenêtre et aspira encore, bruyamment, une gorgée d'air. Enfin, Henri releva le front, et dit d'une voix triste :

– Je ne vous convaincras pas, mon père. Vous ne connaissez pas Hélène, et jamais, je le sais maintenant, vous ne consentirez à la voir.

– Jamais ! riposta le peintre.

Et, comme ramené à un détail oublié, il continua, d'un ton plus calme :

– Après ce qui vient de se passer entre nous, ma présence, celle de ta mère, et jusqu'à celle de Paule, au concert de demain, sont impossibles. Je

te dirais de t'en abstenir également, que tu me désobéirais. Vas-y donc. C'est sur le temps que je compte pour ta guérison, c'est sur ton cœur, sur ta raison. sur ton honneur.

Il prononça ce dernier mot avec force. Henri répliqua :

– L'honneur ? je croyais l'entendre comme vous l'avez toujours entendu vous-même, mon père !

Chênefer ressentit une émotion étrange : il recula de deux pas ; et, pâlisant légèrement, il fixa sur son fils un regard profond, mais dans lequel manquait cette rectitude de franchise ordinaire au vieux peintre. On eût dit que les paroles d'Henri lui paraissaient contenir un sens caché, ou qu'il cherchait à deviner si le jeune homme avait eu ou non l'intention d'y mettre une pensée mystérieuse.

Mais quelques secondes d'examen suffirent à Chênefer pour se convaincre qu'il s'était trompé. Le visage d'Henri indiquait toujours le même sentiment de résignation douloureuse : sous le regard du peintre, l'enfant baissa de nouveau les yeux et un sanglot rauque s'échappa de sa poitrine.

– Pleure, murmura Chênefer comme en lui-même, c'est le seul remède à ton mal.

Et ému de pitié, d'une voix si basse qu'Henri ne put l'entendre, il ajouta :

– Misérable ! Oh ! la misérable !

L'orgueil d'Henri parvint à l'emporter sur son abattement.

– Un jour peut-être vous reviendrez sur votre détermination, dit-il. J'attendrai.

Pour la seconde fois, Chênefer avait froncé les sourcils en entendant les premiers mots : au dernier, il se rasséréna, fit un geste de dénégation inébranlable, et, sans répondre, dit :

– Finissons. N'oublions pas qu'il y a ici des femmes, et que de plus nous avons un hôte. Pas un mot de ceci, n'est-ce pas ? Pas un mot à ta mère ?

Il ne perdait pas un seul instant des yeux son fils.

– Vous pouvez y compter, répondit simplement Henri, qui, saluant Chênefer, se dirigea vers la porte.

– Tu ne m'embrasses pas ? fit le peintre avec tristesse.

Le jeune homme revint et tendit son front ; puis, sans ajouter une parole, il sortit.

Charles-Nicolas Chênefer demeura seul. Debout, immobile, il considéra machinalement, longuement, la porte par laquelle son fils venait de disparaître. Il alla ensuite, lentement, s'asseoir dans un fauteuil, au fond de la chambre, dans l'ombre ; et, la tête entre ses mains, il songea. Enfin il se releva de nouveau, et, prenant un des flambeaux dont il se servait d'ordinaire chaque soir pour regagner son cabinet de travail, il murmura d'une voix sourde et douloureuse :

– Il ne sait pas. mais il saura !. Et alors...

XVIII

Une aurore chaude et brumeuse s'était levée sur les Petites-Dalles, promettant une de ces lourdes journées d'été que termine parfois un orage subit. A peine à l'horizon quelques nuages grisâtres moutonnaient légèrement. A peine un souffle de brise venait-il çà et là rafraîchir l'atmosphère. La mer s'était enfin calmée, et de bonne heure la petite plage offrait le spectacle animé des baigneurs et surtout des baigneuses, pressés de rattraper le temps perdu pendant les deux derniers jours. L'heure du reflux devait coïncider à peu près avec l'heure probable de la fin du concert, en sorte que tout conspirait pour le succès de cette fête, à laquelle M. Brazier avait donné tout son zèle. Il est vrai qu'une considération exceptionnelle n'était pas complètement étrangère au zèle de M. Brazier. Le duc, on s'en souvient, avait déclaré prendre à sa charge les frais d'organisation et d'aménagement, en sorte que la part de l'hôtelier se bornait au prêt de sa grande salle. Mais Brazier était un homme consciencieux, tenant à ce que le public en eût pour l'argent de M. de

Nohan. Jusqu'à une heure très avancée de la nuit, il avait dirigé la pose des draperies, des fleurs et des trophées, troublé uniquement dans cette occupation par les sons vagues, d'un piano lointain et d'une voix de contralto, partant d'un appartement situé au premier étage de l'hôtel. La matinée vit reparaître l'infatigable hôtelier, l'œil à tout, donnant les derniers ordres, se multipliant comme un capitaine sur le pont d'un vaisseau au moment du branle-bas de combat, et convaincu, dans son for intérieur, que c'était à lui, Brazier, uniquement, que le baigneur Tranquille devrait les bienfaits de la représentation.

Par une contradiction singulière et qui étonnait fort l'hôtelier, le duc n'avait pas encore paru. Il n'en était pas de même de mademoiselle Briffaut, qui, de bonne heure, était descendue examiner les préparatifs. M. Brazier la salua de loin, en homme affairé, qui n'a pas une minute à perdre, mais déjà Hélène était tombée en arrêt devant une affiche toute fraîche, attachée à la muraille au moyen de quatre épingles, et qui sortait à n'en pas douter des presses de la ville voisine. L'hôtelier éprouva une émotion orgueilleuse : cette affiche, c'était sa surprise à lui ; cette affiche, il en avait rédigé le texte lui-même, sans rien dire à personne, pas même au duc, et la veille un exprès était allé en commander à Fécamp deux cents toutes semblables. Le brave homme attendait donc un compliment de mademoiselle Briffaut. Aussi fut-il déconfit lorsqu'il vit Hélène se diriger vers lui les yeux irrités et lui lancer cette apostrophe peu flatteuse :

– Ah ça ! vous êtes fou ?

Incapable de répondre, Brazier exprima par des gestes, à la fois navrés et dignes, combien il trouvait l'hypothèse injuste et inexplicable.

– Venez donc un peu ici, qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ?

Elle désignait du doigt son propre nom, imprimé en vedette presque en tête de l'affiche, en caractères énormes : mais il va sans dire que ce n'est pas cette exagération qui soulevait la colère de la jeune femme : c'était la ligne suivante, imprimée presque aussi gros, et conçue en ces termes :

« *Artiste des principaux théâtres lyriques de Paris.* »

L'infortuné Brazier, en inventant cette formule, ne s'était pas rendu compte du grotesque qu'elle impliquait. Hélène était furieuse.

– On est capable de croire que c’est moi qui ai rédigé cette absurdité ! répétait-elle. Vous la ferez disparaître, ou je ne chanterai pas.

Brazier éperdu se confondait en excuses et en supplications. Tout de suite il allait faire apposer une bande sur la malencontreuse ligne. Seulement, ajoutait-il, ce sera bien nu, on aura l’air d’avoir reculé ; après tout, il y a plusieurs théâtres lyriques à Paris, en dehors même du Grand Opéra. La modestie de mademoiselle Briffaut était excessive. Qu’est-ce que ça lui faisait, voyons ? Mais Brazier ne voulait pas la contrarier. Il ferait plutôt arracher toutes les affiches, car, à cette heure même on était occupé à les coller sur tous les murs du village. Il y en avait jusqu’à Sassetot. On allait courir partout, réparer le désastre. Tant pis pour les autres exécutantes, pour M. Alfred.

– Encore, fit Hélène, qui réfléchissait, encore si vous n’aviez pas accolé exactement la même formule au nom de ce pître !

– Pardon ! Madame a mal lu ! protesta naïvement Brazier : ce n’est pas la même ; voyez plutôt, il y a :

« *Artiste des principaux théâtres comiques de Paris.* »

Hélène haussa les épaules, impatientée.

– Allons ! poursuivit Brazier avec un soupir en s’adressant à un garçon, vite, qu’on prenne du papier, qu’on taille des bandes, qu’on efface la ligne au-dessous du nom de mademoiselle Briffaut.

– Laissez, fit-elle brusquement. C’est idiot, mais il n’y a aucune raison pour que je tienne moins de place sur l’affiche que M. Alfred.

M. Brazier était incapable de comprendre la profondeur de ce trait de caractère, il ne vit qu’une chose : c’est qu’on lui laissait ses affiches.

– Vous consentez, vous me pardonnez ? s’écria-t-il.

! – Il le faut bien puisque je ne peux pas faire autrement.

Sa voix irritée n’en continuait pas moins à démentir ses paroles. Mais l’hôtelier, ravi, n’y prit pas garde.

– Ah ! exclama-t-il, merci, merci. Vous êtes une grande artiste. Voyez-vous, la destruction des affiches, ça aurait fait tant de peine à ces deux dames, qui ont bien voulu concourir à la représentation, vous savez bien, madame Heurteloup et mademoiselle Amoudru.

Hélène, distraitement, regarda de nouveau l’affiche ; elle lut, à la suite de la mention la concernant :

MADAME HEURTELOUP

Elève de Liszt et de Planté.

Mademoiselle LUCIE AMOUDRU

Elève de madame Rossignol

– Qu’est-ce que c’est que ça, madame Rossignol ? demanda mademoiselle Briffaut.

– La maîtresse de piano de cette jeune personne, répliqua Brazier. Mademoiselle Amoudru, qui exécute, comme vous le savez, les *Cloches du monastère...* a tenu à associer à son succès la personne respectable à laquelle elle doit les premières notions de l’art. C’est même pour relever un peu ce nom, peu connu, que je me suis permis d’ajouter celui de Liszt à la mention relative à madame Heurteloup.

Hélène aurait volontiers égratigné M. Brazier. Heureusement pour l’hôtelier, une préoccupation plus grave finit par prendre le pas sur son mécontentement.

– Personne n’est venu me demander ? interrogea-t-elle, en changeant de conversation.

– Personne...

– Il n’y a pas de lettres pour moi ?

– Je ne crois pas. mais on va vérifier à l’instant.

Vérification faite, il n’y avait ni visiteur, ni estafette, ni lettre. Au même instant M. de Morère parut.

Il était en grande toilette de jour, redingote, pantalon bleu foncé, les cheveux pommadés, et nu-tête. Hélène lui tendit la main en souriant, puis comme si l’entrée de M. de Morère réveillait en elle une pensée oubliée :

– A propos ! dit-elle en se tournant vers Brazier, qu’est-ce que c’est donc que cette musique insupportable qu’on a entendue cette nuit jusqu’à onze heures et demie passées ?

L'hôtelier n'avait aucune raison de dissimuler : d'ailleurs il n'y pensa même pas.

– C'est madame la comtesse d'Armentray, répondit-il, qui s'amusait à chanter, en compagnie de M. Saincaize et de M. le duc de Nohan.

Mademoiselle Briffaut demeura stupéfaite :

– M. Saincaize ? Il est donc revenu hier soir ?

– Un peu avant dix heures, oui. Il paraît que c'est un ami de madame la comtesse.

– Elle a beaucoup d'amis, fit M. de Morère avec un sourire froid.

Hélène jeta sur le personnage un regard plein de reconnaissance, puis, d'un accent de vague inquiétude, elle reprit, s'adressant toujours à Brazier :

– Enfin, M. Saincaize est reparti dans la nuit, vous l'avez vu ?

– Sans doute, je lui ai souhaité le bonsoir.

– Il ne vous a rien dit. à propos de la représentation ?

– Rien.

Elle allait poursuivre ce singulier interrogatoire, mais elle changea d'avis et dit, après un dernier coup d'œil sur l'aménagement de la salle :

– En somme, ce n'est pas mal. Comment va la recette ?

M. Brazier joignit les mains avec admiration :

– Merveilleuse ! superbe ! Déjà près de mille francs... Tiens ! au fait, non ! quinze cents, avec les cinq cents francs de M. Chênefer que j'oublie... et qui sont à toucher aujourd'hui.

Au nom de Chênefer, Hélène avait fait un mouvement involontaire.

– Ah ! M. Chênefer a pris des billets... le peintre, n'est-ce pas ? ajouta-t-elle avec une feinte ignorance.

– Cinq à cent francs chaque, dont un à M. Saintcaize. On doit payer en venant.

– Quand avez-vous vu M. Chênefer ?

– Hier à midi... je me suis permis...

Mademoiselle Briffaut parut un peu désappointée.

A cette heure-là, en effet, l'empressement du peintre ne pouvait avoir la signification que, dans son orgueil, elle lui avait un instant prêtée. Elle continua :

– C'est bien... Allons faire un tour sur la plage.

Elle prit le bras que M. de Morère lui offrait, aussi naturellement que si ces deux êtres se connaissaient depuis dix ans. Ils allaient sortir, lorsque M. Alfred apparut, en noir, cravaté de blanc, tiré, comme on dit, à quatre épingles.

– Madame, dit le pauvre comique, qui mit dans sa voix toute l’humilité dont elle était capable, et c’était beaucoup ; mademoiselle, un mot, rien qu’un mot... et vous monsieur, ajouta-t-il, en saluant non moins respectueusement M. de Morère, je vous demande bien pardon... C’est l’affaire de deux minutes.

– Parlez, monsieur, fit Hélène d’un ton ennuyé.

– Je sais, poursuivit le comique, combien votre répertoire est élevé : c’est la grande école. Mais une personne de votre talent, de votre valeur (il salua pour la troisième fois) est certainement au courant de tout, ne dédaigne pas les genres plus légers... Le comique lui aussi a ses classiques.

– Voyons, monsieur, interrompit insolemment M. de Morère, expliquez-vous plus clairement. Madame n’a pas le temps de vous écouter pendant une heure.

– Je le sais, je vous demande pardon, reprit le pauvre homme tout ému ; voici : Quand il s’agit d’une œuvre de bienfaisance on fait des concessions. Madame connaît certainement ce petit chef-d’œuvre qui a pour titre : *Lischen et Fritshen*, et le petit duo, une perle !

M. Alfred fredonna :

Che suis Alsacienne,
Il est Alsacien.

– C’est un de mes triomphes ! poursuivit-il, et si madame voulait me faire l’honneur de me donner la réplique, j’ai la conviction que cette surprise inattendue électriserait toute la salle.

Hélène rougit d’indignation contenue.

– Monsieur, répliqua-t-elle sèchement, je ne connais pas ce morceau. Ce que vous me proposez est donc impossible.

– C’est même indiscret, enchérit durement M. de Morère qui, laissant le malheureux M. Alfred penaud et désespéré, entraîna Hélène.

Au moment de sortir elle se retourna et cria à Brazier :

– Si on me demande, ou s’il y a une lettre, faites-moi prévenir immédiatement, je suis sur la plage.

L’hôtelier acquiesça d’un signe. Quand elle eut disparu :

– Là ! dit-il au comique tout ahuri, vous êtes bien avancé, avec votre proposition ridicule : vous l’avez blessée, et par-dessus le marché vous vous êtes fait moucher par un homme du monde, par un gentilhomme qui tire le pistolet comme un membre du Jockey-Club.

M. Alfred, malgré sa douceur habituelle, se révolta.

– Lui, du Jockey-Club ? fit-il d’un ton dédaigneux. Allons donc ! Avec ça que je ne le connais pas ! C’est un mauvais boursier qui court les filles... Si je voulais, je vous raconterais ce qu’il a fait à la grande Anna des Bouffes : elle lui avait confié son argent, car, hélas ! l’amour est aveugle, vous ne l’ignorez pas ; eh bien ! figurez-vous...

– Monsieur, interrompit Brazier sévèrement, je vous ferai remarquer que vous vous oubliez. M. de Morère est mon client, et je ne souffrirai pas que vous déversiez sur lui l’injure et la calomnie.

Probablement le pauvre comique reconnaissait en lui-même qu’il n’était pas un ’aussi bon client que M. de Morère : peut-être même, depuis son arrivée imprudente sur cette plage peu favorable aux artistes, n’avait-il pas encore versé entre les mains de M. Brazier le moindre acompte sur sa pension à l’hôtel. Toujours est-il qu’il baissa la tête, comme effrayé de l’audace de ses précédentes paroles et qu’il reprit d’une voix timide :

– Vous avez raison... je vous demande pardon... Mais c’est égal. de la part de mademoiselle Briffaut, ce n’est pas bien. Elle y met de la mauvaise volonté. Elle sait le duo. Elle l’a chanté il y a trois mois, dans une petite soirée d’artistes. Je n’y étais pas. Mais Brasseur y était, il m’a même dit le lendemain : cette petite-là, elle irait très bien dans l’opérette un peu voyou. Je vous demande pardon ! répéta M. Alfred, foudroyé d’un regard terrible par M. Brazier. Ce n’est pas moi qui parle, c’est une autorité : M. Brasseur, l’excellent comique du Palais-Boyal, mon ami, j’ose le dire !

– Allez ! fit l’hôtelier en haussant les épaules, vous feriez mieux de répéter vos chansonnettes que de raconter des cancons pareils.

– Mes chansonnettes ? Oh ! j’ai mon idée ! murmura M. Alfred, qui s’éloigna tout pensif.

Pendant ce temps, Hélène et M. de Morère étaient arrivés sur la plage. La mer se retirait. Les baigneurs regagnaient l'hôtel. Tous deux se dirigèrent du côté des falaises. M. de Morère, après quelques phrases banales, dit tout à coup :

– Vous attendez quelqu'un, madame ?

– Oui, répondit Hélène sans le moindre embarras, une réponse du plus haut intérêt et je ne m'explique pas ce retard.

Pourrais-je vous être bon à quelque chose ? Voulez-vous que j'aille au-devant...

Elle tressaillit et répliqua d'un ton singulier :

– Non, c'est impossible. Mais peut-être aurai-je plus tard, à profiter de vos offres de service. –

– Vous savez, madame, fit M. de Morère d'une voix à la fois respectueuse et tendre, que désormais je suis tout à vous. Nous ne nous étions pas, je crois, compris tout d'abord : mais l'heureux hasard de l'arrivée de cette... dame nous a tout de suite rapprochés. Pour mon compte, j'en suis heureux ; et, si jamais vous avez besoin d'un dévouement, d'un bras, d'un cœur.

– Nous reparlerons de cela, répondit-elle en souriant. Combien de temps comptez-vous demeurer ici ?

– Mais. le temps qu'il vous plaira : je suis libre ; je puis partir aussi bien ce soir que dans huit jours, dans une heure que demain.

– Bon. Je vous remercie ! fit Hélène, qui serra, sans ajouter un mot, le bras de M. de Morère.

La cloche du déjeuner se faisait entendre. Tous deux rentrèrent. Du premier regard mademoiselle Briffaut constata l'absence de M. de Nohan à la table d'hôte : elle échangea un coup d'œil avec son compagnon. Au moment où le déjeuner touchait à sa fin, M. Brazier s'approcha d'elle et lui dit quelques mots à voix basse. Elle se leva vivement, souriant une dernière fois à M. de Morère, et sortit.

Dans le petit salon où avait eu lieu l'étrange répétition de la veille, Henri Chènefer attendait.

Avant même de lui tendre la main, avant même que le jeune homme eût eu le temps de prononcer une parole, elle dit, d'une voix pressée, et comme

haletante :

– Eh bien ?

XIX

– Mon père refuse, répondit nettement Henri.

La brusquerie même de la question, l'absence de tout témoignage affectueux de la part d'Hélène l'avaient mis plus à l'aise : de cette façon, les préambules devenaient inutiles. Seulement, un soupir étouffé du jeune homme montra ce qu'Henri devait souffrir depuis la veille. Son visage pâli, ses traits tirés, ses yeux fiévreux achevaient de témoigner de sa douleur et de son insomnie.

Hélène, à cette réponse qui semblait briser en trois mots toutes ses espérances, se tut d'abord. Elle demeura un instant immobile, regardant distraitemment devant elle ; puis elle reprit, sans que sa voix parût sensiblement émue :

– Ah !... Cependant, vous lui avez tout dit ?

– Tout.

– Vous avez fait appel à son honneur ?

– Oui.

— Et il a refusé ? Il a dû vous donner des raisons : quelles sont-elles ?

– Hélène, fit Henri avec prière, dispensez-moi de vous répéter les termes d'un entretien dont vous auriez droit de vous offenser. J'ai dit, croyez-le bien, ce que je devais dire, mais mon père ne vous connaît pas ; pardonnez-lui. De plus, il y a dans son refus une considération de fierté de nom, d'orgueil de famille, que, dans ce premier entretien, je n'ai pu vaincre. Mais je ne me lasse pas, et, plus tard.

Elle interrompit avec colère.

– Plus tard ? Vous avez le temps, vous ! Mais moi ? Plus tard ? Dans trois mois, dans six mois, dans un an, n'est-ce pas ?... Oh ! tenez, c'est infâme !

Si au lieu d'être un enfant naïf, Henri Chènefer avait eu quelque expérience de la vie en général et des femmes en particulier, il se serait étonné de cette colère, subite, succédant avec si peu de logique au sang-froid avec lequel mademoiselle Briffaut avait accueilli d'abord la réponse essentielle. Mais Henri Chènefer avait vingt ans.

Il fut pris à cette récrimination violente ; il courut à Hélène, il lui prit les mains, il répliqua ardemment :

– Tais-toi ! Tu sais bien que je t'adore ! que tu seras ma femme, que personne au monde n'est de force à m'empêcher de te donner mon nom.

– Oui, murmura-t-elle. dans cinq ans, avec sommations respectueuses, malédiction et le reste !...

– Non, fit Henri, non, je ferai tant, je dirai tant, qu'à la fin mon père comprendra. Je parlerai s'il le faut à ma mère...

Mademoiselle Briffaut eut un mouvement brusque.

– Votre mère ? Elle ne sait, donc pas ? A h ! c'est différent, ajouta-t-elle avec un tremblement de colère qui cette fois était sincère : je ne m'étonne plus !

– Que veux-tu dire ? demanda le jeune homme, un peu surpris.

Elle se mordit les lèvres, comme regrettant de s'être laissée emporter.

– Rien... c'est-à-dire, si : je pensais qu'une femme devait mieux comprendre ces choses-là, et que tu aurais du peut-être commencer par te confier à ta mère. Mais il est encore temps.

– Sans doute, répliqua Henri, qui jugea inutile d'avouer la promesse faite par lui à son père de ne pas dire un mot à madame Chènefer.

– C'est égal, reprit Hélène, en feignant un désappointement douloureux : c'est dur de se voir ainsi méconnue. J'aurais cru votre père plus juste. il ne descend pas des Montmorency, après tout ?

Le mot était de trop. Ici encore mademoiselle Briffaut avait dépassé sa pensée. Elle le comprit à la crispation des lèvres d'Henri, et au ton blessé avec lequel le jeune homme répondit :

– Oh ! Hélène ! Mon père est aussi grand que s'il en descendait. Son nom est illustre.

– Alors, c’est très bien, fit mademoiselle Briffant glaciale : votre père a eu raison, vous l’approuvez, n’en parlons plus.

La passion folle reprit le dessus :

– Je ne dis pas cela, gémit le pauvre garçon. Je dis seulement... je ne dis rien ! je t’aime, et je te veux.

Et il couvrit de baisers les mains d’Hélène.

Elle le contempla victorieuse.

– Quand on pense, murmura-t-elle d’une voix si basse qu’à peine Henri l’entendit, qu’il faut tant de façons pour une chose si simple !.

Henri Chênefer releva la tête : il allait demander l’explication de ces paroles singulières, quand la porte du petit salon s’ouvrit et la tête de M. de Morère apparut dans l’entrebâillement.

– Ah !... dit M. de Morère, je vous croyais seule, je vous demande pardon, madame.

Il disparut, refermant la porte.

Henri, naïvement, s’était empressé de lâcher les mains de mademoiselle Briffaut, mais pas assez vite pour que l’intrus n’eût surpris cette attitude aussi peu équivoque que possible.

– Encore cet homme ? dit-il avec irritation. On le rencontre donc partout ?

Hélène prit un air dédaigneux.

– Qu’est-ce qui vous prend ? M. de Morère ? C’est la première fois que vous le voyez.

– Je vous demande pardon. Hier, comme je partais, il vous regardait beaucoup trop, de loin, c’est vrai, mais enfin il n’avait d’yeux que pour vous. Il me déplaît, ce monsieur, avec ses inconvenances.

– Eh bien ! fit Hélène, qui semblait avoir pris son parti tout à coup, c’est fâcheux, mon cher enfant, car M. de Morère est un homme fort bien élevé, qui n’a eu que des politesses pour moi, et que je vous prie de tenir pour un de mes amis.

– Hélène !

– Du reste, ajouta-t-elle impassible, ceci dans votre intérêt : si vous l’insultiez il vous tuerait comme un rat... et je ne m’en consolerais jamais, acheva mademoiselle Briffaut d’un ton hypocrite.

Henri rougit de colère.

– Allons donc ! je ne crains personne.

Elle lui tendit la main, et souriant :

– Je le sais... je dis ça pour rire... Maintenant, va-t'en.

– Tu me renvoies ?

– Oui, il ne faut pas qu'on nous sache trop longtemps ensemble. Et puis voici bientôt l'heure du concert. J'ai à me préparer. à m'habiller. Va faire un tour sur la plage, sur les falaises. va ! à bientôt !

Elle avait ouvert la porte. Henri mécontent sortit, passant droit et d'un air de défi devant M. de Morère qui, au dehors, semblait attendre sa sortie. Lorsque le jeune homme eut disparu, le bizarre personnage alla au-devant de mademoiselle Briffaut qui, à son tour, quittait le petit salon :

– Me pardonnerez-vous mon indiscretion de tout à l'heure ? dit-il avec humilité.

– Je vous en remercie : elle m'a été utile, répondit-elle brièvement.

Quelques baigneurs commençaient à entrer : M. Brazier arriva, suivi de plusieurs garçons, donnant le dernier coup de main aux préparatifs. On n'avait plus qu'une heure devant soi.

– Qu'est-ce que c'est que ces papiers que vous tenez à la main ? demanda Hélène ?

M. Brazier cligna de l'œil et serra les papiers comme s'il craignait d'en laisser voir le contenu.

– C'est encore une surprise ! dit-il. Vous m'en direz des nouvelles.

Hélène haussa les épaules, et quittant M. de Morère, remonta chez elle, s'habiller.

Une demi-heure après, les derniers préparatifs étaient terminés : l'estrade couverte d'un fort beau tapis était décorée de fleurs de serre, apportées à grands frais. Saincaize arriva. Il paraissait plus guilleret que jamais. Il alla à Brazier.

– Eh bien ? dit-il.

– Voilà la chose, répondit l'hôtelier, en désignant une feuille blanche écrite à la main et collée à la suite de la grande affiche imprimée qui s'étalait, bien en vue à droite de l'estrade, en entrant. Il y en a comme cela sur tous les murs de l'hôtel.

Saincaize lut :

« Madame la comtesse d'Armentray veut bien prêter son concours à cette fête de bienfaisance. »

La salle se remplit peu à peu : chacun prenait place. A en juger par l'affluence, la recette, en effet, devait être des plus respectables. Bientôt il n'y eut plus une chaise libre ; seuls, au premier rang, quatre fauteuils vides formaient, au milieu de cet auditoire empressé, un trou disgracieux.

— A qui ces fauteuils ? interrogea un baigneur.

— A M. Chênefer et à sa famille, dit Brazier... Ah ! voici justement M. Chênefer fils.

Henri entra en effet : très sombré, il prit place dans un des fauteuils, attendant.

Au même instant, Saincaize parut sur l'estrade et salua. Son nom était fort connu : un tonnerre d'applaudissements salua le jeune compositeur.

— Mesdames, messieurs, dit-il avec une aisance gracieuse, je ne suis ici qu'un simple accompagnateur, et vous êtes trop bons. C'est uniquement pour donner le temps à ces dames de se préparer, que je vous demande la permission d'ouvrir la séance par une fantaisie sur le *Roi de Lahore*, de mon ami Massenet.

Le succès du *Roi de Lahore* avait précédé d'un an le succès du *Roi Rodrigue* : cette preuve de modestie délicate de Saincaize provoqua de nouveaux bravos. Puis le jeune maître exécuta la fantaisie annoncée, avec un brio merveilleux. Il se leva, salua de nouveau et se rassit en riant. M. Alfred venait de faire son apparition sur l'estrade, et gravement il dit :

— *La Forêt*, de M. Gustave Nadaud.

Il y eut un mouvement de stupéfaction. Mais, imperturbable, M. Alfred, accompagné par Saincaize, entama, avec un accent de tristesse pénétrante, et avec un sens dramatique qu'on n'eût pas soupçonné sous cette enveloppe grotesque, la mélodie connue.

Un soir j'errais solitaire
Dans ce bois plein de mystère
Qui nous fit des jours si doux !
Je laissais à la dérive
Aller ma pensée oisive :
Sans doute elle alla vers vous.

D'abord mécontent l'auditoire fut conquis par cette mélodie plaintive, et l'aspect comique du chanteur s'effaça absolument. M. Alfred fut applaudi et deux rappels attestèrent le succès du pauvre homme, qui s'en alla en balbutiant ce mot ridicule mais sincère : « Il y a des jours où je suis trop triste pour être ga ! »

Les deux exécutantes de bonne volonté, mademoiselle Amoudru et madame Heurteloup prirent ensuite place, successivement, au piano, et les *Cloches du monastère*, puis la *Sonate* furent saluées de bravos indulgents et approbateurs.

Puis Saincaize reparut et mademoiselle Briffaut fit son entrée au bras du compositeur.

Hélène était d'une pâleur livide ; elle paraissait trembler. Il était évident qu'elle venait d'apprendre une mauvaise nouvelle. Dans la salle il y eut un mouvement d'étonnement. Saincaize se pencha vers Hélène et vivement à voix basse il dit :

– On vous regarde : allons, bravement acceptez la bataille !

Elle jeta sur le jeune homme un regard farouche, et, bravement en effet, d'une voix d'abord émue, mais qui bientôt se raffermir, elle chanta l'air du *Roi Rodrigue*. Saincaize accompagnait répétant tout bas : « Bravo ! » Elle n'avait jamais été plus en voix. Par malheur elle voulut forcer et donna, au trait final, une note fausse. On n'applaudit pas moins, mais mademoiselle Briffaut se sentit compromise, et lorsqu'on la conduisit au fauteuil qui lui était réservé parmi les spectateurs, non loin de l'estrade, elle semblait défaillir. Henri, instinctivement, s'était levé : un regard terrible, presque cruel, de la jeune femme le cloua à sa place. Juste à cet instant il s'éleva de toute la salle un murmure d'admiration. Madame d'Armentray, en grande toilette de satin noir, relevée seulement d'une rose rouge au corsage, d'un gros diamant dans les cheveux, venait d'apparaître sur l'estrade, amenée par le duc de Nohan.

Elle s'avança, fit un signe à Saincaize, et aussitôt, d'une voix assurée, vibrante, d'une voix d'or, tour à tour tendre et ardente, douloureuse et terrible, elle attaqua cet air d'Aïssa, qui, de l'aveu unanime de la critique, est une des plus admirables pages de musique dramatique qui aient été

écrites depuis les plus belles de Verdi. Il régnait dans la salle un silence troublé à peine par la respiration haletante des spectatrices, dominées par l'enthousiasme. Quand madame d'Armentray fut arrivée à la *strette* finale, elle fit un pas en avant, et, sublime de passion et de défi, fixant son regard sur mademoiselle Briffaut qui frissonna presque de terreur, elle lança les dernières notes avec une énergie farouche, terminant par un point d'orgue où toute l'âme d'une femme résolue à sauver l'homme qu'elle aime semblait avoir passé. Elle s'était arrêtée depuis deux secondes déjà et Saincaize avait clos le morceau par un accord vigoureux, que la salle, comme étouffée d'admiration, ne bougeait pas encore. Mais ce fut un éclair : un orage d'applaudissements éclata, mêlé à des cris de : bravo, à des exclamations sans fin. Il y eut des demandes de *bis*, aussitôt éteintes par convenance, mais témoignant du succès inouï remporté par madame d'Armentray, qui, après avoir salué, souriante, mais pâle de l'émotion de son triomphe, quitta l'estrade au bras de M. de Nohan, comme elle était entrée, la tête haute.

Saincaize s'était levé. Le concert, de fait, était terminé, et on s'apprêtait à sortir, lorsque tout à coup M. Alfred s'élança sur l'estrade et, réclamant le silence, prononça ces paroles :

– Mesdames et messieurs, comme on ne saurait trop faire pour les pauvres, je viens vous demander une grâce : c'est de supplier mademoiselle Briffaut de clore la séance par le duo de *Lischen et Fritschen*, en ma compagnie.

Hélène était déjà debout, près de quitter la salle : à cette demande audacieuse, prodigieuse, invraisemblable du comique, elle retint un cri de rage. M. Alfred d'ailleurs se rendait compte de l'énormité commise par lui, car il était devenu blanc comme un linge et épongeait avec fureur son front ruisselant.

M. de Morère avait joint Hélène : il voulut parler. Il n'en eut pas le temps. Cent voix crièrent :

– Oui ! oui ! mademoiselle Briffaut ! Pour les pauvres ! Pour les pauvres !

Henri écumait. Emprisonné dans les fauteuils, devant lesquels on avait été forcé d'installer deux rangs de chaises pour des spectatrices

retardataires, il ne pouvait se retirer ; d'abord, il aurait volontiers étranglé M. Alfred, mais maintenant il ne voyait plus que M. de Morère, occupé à parler bas et vivement à Hélène.

– *Lischen et Fritshen !* Vive mademoiselle Briffaut ! rugit toute la salle.

– Allons ! cria Saincaize, qui bondit au piano, allons, madame, un nouveau succès !

Mademoiselle Briffaut ne pouvait plus lutter. Elle monta sur l'estrade et, comme prise d'un désespoir fou, elle chanta. Elle chanta comme elle n'avait jamais chanté, elle fut comique, railleuse, amoureuse : comique surtout. Il n'y avait plus de dona Florinde : il y avait une nouvelle étoile d'opérette à l'horizon. Et, souriante, au premier rang des fauteuils, dominant les rires de l'auditoire, une femme battait des mains, criant : Bravo ! C'était madame d'Armentray.

Cette fois, le concert était fini.

La foule s'écoula. Prudemment, M. Alfred avait filé.

Henri chercha M. de Morère et ne le retrouva plus. Éperdu, fou de colère et de chagrin, car il se rendait compte du ridicule infligé à une femme jusqu'ici considérée comme une cantatrice sérieuse, il se rendit sur la plage, tant dans l'espoir de retrouver M. de Morère que pour donner le temps à mademoiselle Briffaut de changer de toilette.

Une demi-heure après, il revint, et croisa un omnibus qui sortait de l'hôtel et auquel il ne jeta pas même un coup d'œil. L'omnibus au grand trot prit la route de Fécamp et disparut au loin.

Dans la cour de l'hôtel, M. Brazier courait, affairé, ravi, d'un groupe à l'autre.

Henri lui fit un signe : l'hôtelier s'approcha :

– Où est mademoiselle Briffaut ? demanda le jeune homme.

– Mademoiselle Briffaut vient de partir, répondit Brazier ; elle a réglé sa dépense, fait sa malle elle-même, et vous m'en voyez tout surpris après l'immense succès que tout à l'heure...

Henri retint un cri de fureur.

– Alors, cet omnibus que j'ai rencontré.

– L'emmenait... avec un client de passage, ajouta Brazier sans la moindre malice, un client que vous ne connaissez pas : M. de Morère.

XX

Hélène était partie en effet, se laissant, ou plutôt se faisant, à dessein, accompagner par M. de Morère. Immédiatement après le concert, elle avait échangé avec cet énigmatique personnage quelques mots rapides, elle était remontée chez elle, elle avait empilé à la hâte dans une valise quelques vêtements et objets divers, puis sans même changer de robe, jetant sur ses épaules son long manteau de voyage, elle était redescendue dans la cour, où un omnibus attelé attendait. M. de Morère, comme on voit, n'avait pas perdu de temps ; il avait même poussé le zèle jusqu'à avancer, pour aller plus vite, le montant de la note de mademoiselle Briffaut. Cinq minutes après, la voiture s'éloignait au milieu des commentaires inévitables de quelques spectateurs de cette scène, à laquelle n'assistaient d'ailleurs ni madame d'Armentray, déjà retirée dans son appartement, ni M. de Nohan, rentré dans le sien, ni Saincaize, qui avait suivi le duc.

Quant à Henri, il était revenu trop tard, et c'était bien là-dessus qu'avait compté mademoiselle Briffaut.

Tout cela, encore une fois, avait été voulu, préparé, combiné, exécuté froidement par Hélène. Un 1 emportement de fureur, un coup de tête irréfléchi n'en étaient point les vrais mobiles. Comme le disait si bien Saincaize, elle était trop intelligente pour cela.

Sans doute, elle venait d'être cruellement blessée dans son orgueil ; une femme qu'elle haïssait d'instinct, qui lui avait pris à jamais l'amour d'un homme sur lequel Hélène avait autrefois jeté le dévolu de ses ambitions insensées, cette femme venait de l'écraser publiquement, non pas seulement de sa beauté souveraine, mais d'un talent que mademoiselle Briffaut ne soupçonnait même pas. Ce danger, ce piège, Hélène n'en avait connu l'existence que juste au moment d'entrer en scène, preuve évidente d'une conspiration dont M. Brazier lui-même devait être complice. Ainsi, pendant toute la matinée, peut-être depuis la veille, elle si fière, si sûre de sa beauté impérieuse, elle avait été, sans le savoir, un objet de risées de la part de gens

qu'elle exérait, qu'elle croyait tenir à sa merci. Mademoiselle Briffaut était incapable de comprendre que, dans certains cas, provoquer le danger, constitue la seule manière de le vaincre, que madame d'Armentray, avertie par le duc, l'avait fait, en somme, que mettre en pratique cette règle, stratégique. Ce n'était pas tout encore : il avait fallu qu'un pâtre, comme elle l'appelait, qu'un comique grotesque l'obligeât à se produire dans un duo bouffe, elle soucieuse de sa réputation de chanteuse sévère. Rien ne démontrait que ce nouveau coup n'eût pas été également concerté entre les conspirateurs. En cela, du reste, mademoiselle Briffaut se trompait. M. Alfred avait agi de son seul chef, sans se douter de la coïncidence. Donc, Hélène avait tout sujet d'être irritée, exaspérée même. Cependant une pensée plus habile et plus saute que celle de se soustraire aux regards de spectateurs devant lesquels elle s'était montrée presque ridicule, venait de diriger sa conduite. Cette pensée, c'était de s'assurer d'Henri Chênefer en poussant la jalousie du jeune homme jusqu'au paroxysme.

C'était une femme très forte que mademoiselle Hélène Briffaut : elle savait la puissance de cette passion aveugle sur un homme de vingt ans qui nime pour la première fois, et elle en jouait avec génie.

Tout à point, comme si l'esprit du mal, trouvant la partie inégale pour elle, avait voulu lui fournir un allié digne de son plan laborieusement et savamment conçu, un homme s'était rencontré devant elle, s'imposant à première vue à son attention, résumant en lui les dons nécessaires au rôle qu'elle entendait bien lui faire jouer, suffisamment hardi pour ne reculer devant rien, suffisamment vil pour qu'elle se crût sûre de lui : cet homme était M. de Morère.

Il était entré dans sa vie, d'un seul coup, de plainpied, pour ainsi dire, par une de ces attractions fatales, de ces affinités mystérieuses, qui, tôt ou tard, font se rejoindre deux êtres destinés à une action commune. Qu'était M. de Morère ? Son « roman, » raconté succinctement au duc par madame d'Armentray, a déjà suffi à donner une idée du personnage. Il appartenait à cette classe vague et indécise qui vit largement sans avoir l'air de jamais rien faire, habitués des cercles, de la Bourse, des courses, familiers des stations thermales et des bains de mer, toujours rigoureusement bien mis, toujours froids et polis d'aspect, qui comptent cinq cents connaissances et

pas un ami, et dont nul au monde, hormis peut-être la préfecture de police, ne pourrait dire l'origine, les antécédents, ni même affirmer l'authenticité du nom.

Mademoiselle Briffaut appartenait, quoiqu'elle en eût, malgré ou plutôt par son âpre désir d'en sortir, à cette même classe indécise et vague., Comme M. de Morère, elle avait vécu d'expédients, d'emprunts et de dettes. Trop hautaine, marchant à un but trop nettement défini pour frayer en camarade avec le monde des artistes, elle méprisait ce monde et en était exécrée ; mais elle n'avait pu jamais se faire accepter franchement par l'autre monde, toujours en défiance et en défense contre une femme jeune et jolie, sans père ni tuteur, libre de sa vie, et sans moyens d'existence ouvertement reconnus ou avoués. Ces deux êtres, de toute éternité, se trouvaient donc désignés pour s'entendre, se comprendre, s'emboîter pour ainsi dire. Tous deux étaient des révoltés de la vie, tous deux haïssaient ce monde fermé dont les portes de fer, ils le savaient bien, ne s'ouvriraient jamais devant eux.

Mis en présence l'un de l'autre par le hasard, ils s'étaient d'abord observés curieusement, invinciblement attirés par cette voix du mal bien autrement vraie et puissante que la voix du sang, par cette solidarité des ambitions mauvaises, égale à l'instinct qui porte les fauves à réunir leurs forces contre un ennemi commun au lieu de se dévorer entre eux. Puis, tout à coup, une haine commune, personnelle, avait été comme l'étincelle électrique destinée à les révéler l'un à l'autre. Ils s'étaient parlé à peine, il ne lui avait pas dit sa vie, elle ne lui avait rien confié de la sienne : ils s'étaient compris.

Mais il est une chose plus forte que le mal : c'est le bien. Il est une chose plus habile que le mensonge : c'est la vérité. Il est une qualité plus profondément divinatrice que tous les calculs pervers : c'est le sentiment de la justice. Le père Chènefer, ce robuste paysan du Morvan, devenu une célébrité de l'art moderne, n'avait pas eu besoin de voir Hélène Briffant pour la connaître : ce qu'il en savait lui suffisait. Il avait lu dans cette âme comme dans un livre, en concluant de la passion fulgurante inspirée à un garçon de vingt ans par une fille de vingt-quatre, que cette passion était un moyen d'atteindre un but, et que ce but c'était non point la passion d'un être

aimé sincèrement, mais la fortune insolente, mais l'argent et le nom d'un honnête homme abusé.

Ce qu'ignorait Chênefer c'est que mademoiselle Briffaut, dès son entrée dans la vie, avait si opiniâtrement, si persévéramment marché à ce but, qu'elle y avait sacrifié d'abord la perspective d'une vie heureuse et honorée en compagnie d'un homme disposé à faire d'Hélène sa femme, et ensuite le miroitement des millions d'un autre homme, trop haut placé pour l'épouser, mais assez fou pour lui donner tout, hormis son nom.

Robert Saincaize était fils de paysans, comme elle. Ces paysans, il est vrai, différaient un peu de la famille Trouillet. Tandis que le père Trouillet, poussé par sa femme, achevait de perdre le peu de terres qu'il possédait, en se lançant dans des entreprises soi-disant industrielles sans avenir ; | tandis que, ruiné, il se jetait dans la politique des cabarets et des clubs, espérant profiter quelque jour de sa part de gâchis : au contraire le père Saincaize se contentait de faire fructifier son petit avoir, le mieux possible, payant régulièrement ses dettes, honoré de tous, ne demandant pas plus que ce à quoi son éducation lui donnait le droit de prétendre, reconnaissant des supériorités et ne les jalousant pas. Tandis que la mère Trouillet entretenait sa fille dans des idées haineuses d'ambition, et s'enorgueillissait stupidement de la voir, en chapeau à plumes, en rubans de soie, narguer, la tête haute, le dimanche, à l'église voisine, ou bien aux jours des fêtes, les « dames du château » et les bourgeoises des environs, la mère Saincaize au contraire habillait son fils comme était habillé le père, l'habituaît au travail dès l'enfance, lui parlait de devoir et d'honneur, et lui apprenait que la première condition de l'indépendance est de savoir se tenir à sa place, quitte à en occuper une plus haute, le jour où on y est appelé par son mérite. Robert Saincaize avait profité à cette école de simplicité et de bon sens. Ses commencements, sans être aussi durs que ceux de Chênefer père, leur ressemblaient. Comme Chênefer, il lui avait fallu une volonté, une énergie jamais lassées, pour convaincre ses parents de ses aptitudes. Le château s'était intéressé à cet enfant qui, à dix ans, laissé seul chez une vieille rentière du village, laquelle possédait un de ces vieux pianos justement qualifiés du nom de *chaudrons*, s'était rendu compte tout seul des gammes, et, peu à peu, grâce à l'affectueux intérêt de la rentière, en était venu à

apprendre et même à improviser. Il partit enfin pour Paris. Quand il revint, toujours bien pauvre, mais la tête déjà pleine de cette certitude dans l'avenir que Dieu accorde aux privilégiés de l'intelligence, il retrouva Hélène, avec qui s'était écoulée son enfance et qu'il aimait. Il lui offrit son nom. Elle refusa. Elle-même allait quitter Briffaut, gagner Paris, entrer au Conservatoire. Le père Trouillet était mort, le bruit courait même qu'il s'était noyé volontairement, désespéré de la vie. Mais la mère Trouillet vivait toujours et elle avait haussé les épaules à l'idée que ce petit Saincaize, fils de cultivateurs aux mains calleuses, ambitionnait la main d'une « demoiselle » comme Hélène. A Paris, Robert revit Hélène. Il l'aida de sa bourse et elle le laissa faire. Il travailla pour deux : elle ne s'en douta jamais ; ou peut-être trouva-t-elle, dans son orgueil et son égoïsme, que cela lui était dû. Mais quand suppliant, amoureux fou, il renouvela auprès d'elle sa demande, assurant qu'il était sûr de l'avenir, qu'il la ferait riche, heureuse, elle éclata de rire et le renvoya sans un mot d'espoir.

Ce fut alors que, un an plus tard environ, faisant sa partie dans un concert avec quelques autres élèves du Conservatoire, elle rencontra le duc. Il était jeune, il l'aima ; elle s'en aperçut et se dit que décidément elle avait bien fait de repousser Saincaize, et qu'en jouant serré elle ne pourrait manquer, avec sa beauté et sa coquetterie, d'atteindre le but secret de sa vie, froidement raisonné, arrêté d'avance avec une logique implacable. Etre fatal et hybride, glacé, jamais ému, rompu dès l'enfance à toutes les comédies, elle n'avait pas de sens, et n'avait à lutter par conséquent contre aucun entraînement, pas même celui du cœur. Elle se fit réservée, puis tendre, puis fière, puis révoltée et indignée, puis douloureusement surprise, et enfin accablée de honte et comme succombant au désespoir.

Raymond de Nohan connut toutes les tortures qu'une femme mauvaise, comédienne consommée, toujours maîtresse d'elle-même, pleurant à volonté de fausses larmes, peut faire subir à un homme amoureux, jeune et croyant. Mais quand elle parla enfin, quand il comprit, le sentiment de la race gronda sourdement en lui. Il ne vainquit pas cet amour qui le dominait au point de lui donner par instants des idées de suicide ; mais il fut assez fort pour le contre-balancer. Jusque-là, le duc avait été calme de mœurs ; il était question vaguement d'un mariage... Un jour tout changea : il reparut,

étonnant Paris de son luxe et de ses folies, jetant l'argent par les fenêtres, changeant d'équipages et de maîtresses tous les trois mois, jouant et perdant un soir dix mille louis d'un seul coup, terrifiant les mères de famille et les maris. Mademoiselle Hélène Briffaut avait perdu : c'était à recommencer.

Elle recommença.

Dans Robert Saincaize elle avait rencontré l'homme qui voulait l'épouser, mais dont elle ne voulait pas. Dans le duc elle avait rencontré l'homme qu'elle aurait voulu épouser, mais qui ne le pouvait pas. Elle réfléchit, et se dit qu'une dernière forme de la proposition était d'un résultat sur : trouver l'homme qu'elle voulait épouser, et qui l'épouserait non seulement par amour mais par devoir. Pour réunir cette double condition : passion et sentiment de l'honneur poussés aux dernières limites logiques, un cœur tout neuf était indispensable. Il fallait un homme de vingt ans. A vingt ans, en effet, on est ardent et plein de sève. Seulement le jeûne, à cet âge, finit par tuer l'amour, à moins qu'il ne tue l'homme. Mademoiselle Briffaut rencontra Henri Chênefer ; elle ne voulait pas tuer l'homme, puisqu'elle voulait l'épouser. Elle avait intérêt à ne pas tuer l'amour, puisque c'était de cet amour que devait résulter l'obligation d'honneur de transformer la maîtresse en épouse. Quand elle fut bien sûre d'Henri Chênefer, quand elle eut pendant un an aiguisé en lui tous les désirs, reçu de lui tous les serments d'éternité, épuisé ses yeux de larmes, quand elle le vit près de devenir fou de passion et de rage, elle jugea que l'heure d'escompter la fortune future était venue ; et, froidement, mais comme cédant malgré elle, désespérée, honteuse, à un amour partagé, elle se donna.

On a vu que la réponse de Charles-Nicolas Chênefer à la demande en mariage formulée par son fils n'avait pas surpris plus que de raison mademoiselle Briffaut. Il fallait donc, ou qu'elle fût bien forte de sa dangereuse beauté, ou que les diverses phases de son plan longuement combiné ne fussent pas encore épuisées. En tous cas, elle n'avait pas désespéré un seul instant. Seulement la première chose à faire, c'était d'infliger à Henri Chênefer ce supplice de l'absence, d'autant plus cruel pour l'enfant, que depuis un mois, on se le rappelle, tous deux ne s'étaient pas quittés, promenant ou cachant leur bonheur à travers les bourgs de Bretagne et de Normandie.

Il fallait de plus que la jalousie, fondée cette fois sur un personnage réel, vivant, capable de la provoquer, il fallait que la jalousie, motivée par des apparences sérieuses, vînt aider encore les calculs d'Hélène. C'est pour cela que mademoiselle Briffaut n'avait pas hésité et que, le matin même de ce jour, c'est-à-dire bien avant de connaître le projet blessant de madame d'Armentray à son égard, elle avait adressé, seule à seule, à M. de Morère, cette question étrange :

– Quand comptez-vous partir ?

A quoi M. de Morère, par un de ces sous-entendus nés de l'affinité morale de ces deux êtres, et sans savoir un seul mot des projets d'Hélène, avait répondu :

– Aussi bien demain que ce soir : aussi bien ce soir que demain. Je suis libre.

Trois hommes étaient déjà entrés dans la vie d'Hélène : elle avait fait souffrir le premier sans le vouloir. Bien qu'elle eût fait souffrir le second exprès, avec les raffinements de cruauté de la femme vaincue par une puissance plus forte qu'elle, elle entendait bien se venger encore de sa déception. Quant au troisième elle le tenait, elle en était sûre.

Avant de dire quelle place allait occuper le quatrième, dans la vie de mademoiselle Briffaut, il faut faire connaissance avec un personnage dont le nom seul a paru jusqu'ici, et qui a été présenté comme professant pour M. de Morère une véritable affection : le général comte d'Armentray.

XXI

Éloignée d'Etampes de trois ou quatre kilomètres, la résidence du général d'Armentray était située au fond de cette belle vallée que tout voyageur de la ligne d'Orléans admire en passant, et que le poète Clément Marot a

chantée, la confondant ingénieusement avec la vallée mythologique de Tempé :

Car pour Tempé veut qu'Etampes s'appelle.

Ce site était en effet charmant, le parc entourant l'habitation l'un des plus beaux et des plus vastes, mais la maison, toute moderne, ne pouvait, quoique élégante et confortablement aménagée, mériter le nom de château. Le général, dont la fortune s'élevait à près de cinq cent mille francs de revenus, possédait, dans le midi, d'autres propriétés plus seigneuriales. Mais dès le lendemain de son mariage il avait acheté celle-ci, à cause de sa proximité de Paris, comprenant, avec cette délicatesse des vieillards paternellement amoureux, qu'une femme, jeune, jolie comme Viviane, s'ennuierait fort à deux cents lieues de Paris, et avait besoin de la grande ville pour pardonner un peu à l'âge du mari. Tout le monde connaît, à Paris, l'hôtel d'Armentray, rue de Varennes, à deux pas de la rue de Bourgogne, avec son grand écusson sculpté dans la pierre, au-dessus d'une porte cochère dont l'encadrement à coquille et les deux bornes de pierre indiquent la date, contemporaine du commencement du dernier siècle. Il avait été, cet hôtel, le théâtre de bien des bals, de bien des fêtes, après le mariage de Viviane. Mais bientôt là jeune femme s'était montrée comme lassée du monde et du bruit. Le général qui, malgré son grand âge, chassait encore, avait profité de ce caprice pour proposer à Viviane un voyage dans le Midi, où il comptait demeurer le plus longtemps possible. Au bout de deux mois il s'était vite aperçu que ni la chasse, ni les dîners, ni les fêtes chez les châtelains voisins, ni les triomphes remportés aisément par Viviane, rayonnante de beauté, ne suffisaient à faire disparaître l'ennui étrange, et même la tristesse, inexplicable pour le général, de la jeune femme. Il s'était empressé alors de rentrer à Paris, bien que le grand air fut recommandé au vieillard, encore solide et bien portant, mais sujet à des attaques de goutte douloureuses et même dangereuses. Avec son cœur fait pour comprendre toutes les délicatesses et tous les sacrifices, Viviane avait tout de suite deviné et apprécié l'abnégation de cet homme, qui l'adorait comme on adore la madone, à qui il suffisait de baiser le bout des doigts de la petite fée, ainsi qu'il la nommait, pour être heureux comme à vingt ans. Viviane

avait insisté pour retourner bientôt à la campagne. C'est alors que M. d'Armentray s'était rendu acquéreur d'une propriété tout près d'Étampes, qui, si elle ne lui offrait guère de chasse digne de ce nom, conservait du moins l'avantage d'un site admirable, d'un air excellent, et surtout d'une constante et rapide facilité de communications avec Paris.

On a vu que, depuis les premiers beaux jours, le général avait insisté pour que Viviane allât un peu courir et se distraire. Ce que Viviane ignorait, c'est qu'au moment où M. d'Armentray la pressait le plus vivement de voyager, il commençait à éprouver les premiers symptômes d'une de ces terribles attaques de goutte auxquelles il était sujet, et que c'était précisément pour épargner à la jeune femme l'ennui de garder un malade qu'il avait tout mis en œuvre afin de l'éloigner. Il avait même fallu au vieillard une rare énergie pour dissimuler les douleurs aiguës qu'il ressentait déjà : mais l'amour profond, ou plutôt l'adoration respectueuse et passionnée vouée par lui à cette enfant, le rendait capable de tous les héroïsmes. Après avoir vu disparaître au loin la voiture qui emmenait Viviane, il était rentré dans son cabinet, et s'était laissé tomber sur sa chaise longue, en disant joyeusement à un ancien dragon presque aussi vieux que lui qui lui servait de valet de chambre :

– Présalé, mon ami, ça y est : mais j'ai eu bien peur de voir mon dernier carré enfoncé par l'ennemi..

Le valet de chambre du général se nommait Mouton : quand M. d'Armentray changeait ce nom contre celui de Présalé, c'était chez lui l'indice du plus parfait contentement.

Une semaine environ après les événements accomplis aux Petites-Dalles, le général, toujours couché sur sa chaise longue, regardait distraitemment par la fenêtre ouverte le panorama agreste, tandis que son valet de chambre, qui cumulait les fonctions de lecteur, lui lisait le dernier roman de la *Revue des Deux-Mondes*, et qu'une femme, très âgée, à en juger par ses cheveux blancs, mais encore droite et robuste, vêtue du costume des Bretonnes de Pont-Aven, jupe et corsage droits entièrement noirs, coiffe blanche à aile double, tricotait silencieusement à côté de M. d'Armentray.

Mouton en était arrivé à l'endroit le plus dramatique et semblait même s'intéresser prodigieusement au sort de l'héroïne, lorsque le général, qui

depuis quelques minutes déjà ne prêtait plus à la lecture aucune attention, s'écria :

– Au diable le roman ! je n'y suis plus du tout. Cette satanée affaire des Houillères ! je ne reverrai jamais mon argent.

Et il répéta avec un redoublement d'irritation :

– Cent mille francs fichus ! Cent mille francs jetés par la fenêtre ! Nom de.

Il proféra un juron. La Bretonne, silencieuse, se signa. M. d'Armentray se tourna vers elle, le visage tout déconfit :

– Pardon ! dit-il, pardon ! ma bonne Tiphaine. C'est plus fort que moi, voyez-vous, et puis j'oublie toujours que vous êtes là, quand je devrais y penser constamment au contraire. Mais aussi, c'est votre faute ; vous arrivez comme ça, de Pont-Aven, à l'improviste, voir votre Viviane, et vous ne voulez pas qu'on la prévienne, tout de suite, que vous êtes là. Elle serait si contente ! Et cette fois-là vous pouvez être sûre que je me retiendrais de jurer.

Ici, comme ramené à son point de départ, le général mâchonna entre ses dents, en songeant sans doute aux auteurs de son désastre financier :

– Filous ! Tas de Roberts-Macaires !

La Bretonne avait quitté son tricot ; elle leva sur le général son visage calme et presque ascétique, qui respirait la bonté et le dévouement, et elle répondit :

– Non, monsieur le général : il ne faut pas la déranger, voyez-vous, puisque vous dites qu'elle s'amuse. Est-ce que ce n'est pas exprès que vous l'avez engagée à prendre du plaisir ? M. Mouton me l'a dit.

– Bavard ! fit le général en lançant un regard féroce au dragon.

– Puisque je suis là, poursuivit Tiphaine, puisque Dieu justement permet que je vous sois un peu utile, laissons donc la chère enfant s'amuser, monsieur le général. Allez, je sais bien que si on lui écrivait que je suis ici, elle accourrait, quand même elle se trouverait au bout du monde. Elle m'aime tant ! Et moi aussi, je l'aime. Seulement elle est jeune, elle : quand on est jeune on a du temps devant soi. Moi, à l'âge que j'ai, je ne durerai plus guère. C'est pour ça que je me suis permis de venir, pour l'embrasser, une dernière fois.

– Laissez-moi donc tranquille, avec votre dernière fois ! s'écria M. d'Armentray ; vous vous portez comme un chêne.

– Un chêne de quatre-vingts ans !

– Ce sont les plus beaux. Ah ! ah ! vous avez quatre-vingts ans ? Je suis plus jeune que vous de cinq ans, fit le général en se frottant les mains.

Une voix se fit entendre, qui prononça ce seul monosyllabe.

– Quatre.

– Qu'est-ce que tu dis ? demanda M. d'Armentray, en regardant Mouton, car c'était Le dragon qui avait parlé.

– Je dis, mon général, que vous êtes plus jeune que madame, de quatre ans seulement, et non de cinq.

M. d'Armentray roula des yeux menaçants.

– Voilà un fier effronté. Tu le sais mieux que moi peut-être ?

– Non, mon général, mais aussi bien. J'ai soixante ans : nous sommes nés juste le même jour, à seize ans près : ça vous fait donc bien soixante-seize ans et pas soixante-quinze.

– Il n'y a rien à cacher à cet animal-là, murmura le général. Au moins, ne le dis pas à la comtesse, grand escogriffe.

– Pour ça, mon général, vous pouvez compter sur ma discrétion. Mais madame Tiphaine, c'est comme qui dirait un second moi-même.

Le général porta un doigt à ses yeux comme pour essuyer une larme.

– Brave Tiphaine ! Regarde-la, Présalé. Ça a quatre-vingts ans, c'est une femme, ça n'a jamais quitté le fond de la Bretagne, ça ne connaît personne à Paris, excepté Viviane, moi et les Nohan, qui du reste n'y sont pas non plus en ce moment ! Eh bien ! bravement, c'est venu, tout seul, sans avoir peur, uniquement pour embrasser sa fille qu'elle n'a pas vue depuis mon mariage. Car Viviane est sa fille, entends-tu ? Sa fille ! acheva M. d'Armentray avec force, comme si Mouton opposait la moindre objection.

– On sait ça, répliqua le dragon sans s'émouvoir, puisque les parents de madame sont morts quand elle était toute petite, et que c'est madame Tiphaine qui l'a quasiment élevée.

La Bretonne prit la main du général et la baisa :

– Oh ! monsieur le général, murmura-t-elle, pourquoi parlez-vous de moi ? C'est à vous qu'elle doit tout, à vous qui la rendez si heureuse

M. d'Armentray fit une grimace. En dépit de cet égoïsme, inconscient d'ailleurs, qui à soixante-quatorze ans l'avait décidé à épouser une jeune fille de dix-neuf, en dépit même de la passion réelle qu'il éprouvait pour Viviane, et des affectueuses preuves d'amitié que Viviane lui témoignait, il ne se dissimulait point que l'existence opulente qu'il lui avait procurée ne suffisait pas à constituer le bonheur. Un nuage passa sur le front du vieillard, qui reprit cependant avec une gaîté affectée :

– Ma foi, je fais du moins tout ce que je peux pour cela, et si j'en crois ses dernières lettres, j'y réussis peut-être à moitié. Il y en a une surtout datée des Petites-Dalles.

– Tiens, interrompit Mouton, les Petites-Dames ! quel drôle de nom pour un endroit.

– Petites-Dalles, dalles, dalles, imbécile !. Eh bien ! poursuivit le général, il paraît qu'elle s'y est amusée !... Tiens ! à propos ! j'oubliais : elle y a rencontré ce mauvais sujet de Nohan : vous le connaissez, Tiphaine.

La Bretonne fit un mouvement brusque :

– M. Raymond ? demanda-t-elle.

– C'est vrai, fit le général en riant, vous l'avez vu naître aussi celui-là. Le scélérat ! En a-t-il fait des folies, depuis trois ans ! A-t-il assez désolé cette pauvre duchesse ?. Mais que diable allait-il faire aux Petites-Dalles, un trou, un petit bain de mer dont je ne connaissais pas même le nom ; lui, un homme à la mode. Trouville, ça se comprendrait ! Mais les Petites-Dalles... Ah ça ! qu'est-ce que vous avez donc, Tiphaine ? interrompit M. d'Armentray.

En effet, depuis quelques instants, Tiphaine, toute pâle, avait baissé la tête comme pour dissimuler sa pâleur. Ses lèvres remuaient comme si elles balbutiaient tout bas une prière.

– Mais rien, monsieur le général, rien, je vous assure. lachaleur seulement, le changement d'air.

– Donne un verre d'eau sucrée, vite ! commanda le général à Mouton qui obéit aussitôt.

Au même moment un coup de timbre retentit au dehors, annonçant un visiteur.

– Mille sabretaches ! on ne peut donc pas demeurer un instant tranquille, s'écria le général. Le portier sait pourtant bien que dans ce moment-ci je n'y suis pour personne... Aïe ! fit-il en sentant une douleur aiguë résultant d'un mouvement d'impatience trop brusque. Va vite, Mouton, vois qui c'est, excuse-moi, dis que je souffre encore comme un damné et que je ne puis recevoir personne. Va vite.

Le dragon sortit. Quelques minutes s'écoulèrent.

– Il paraît que le pékin est dur à convaincre, grommela le général. Enfin Mouton reparut.

– C'est fait, mon général ; mais il voulait absolument vous parler.

– Qui ça ?

– Voici la carte.

M. d'Armentray prit le bristol et lut :

– M. de Morère... Vite ! ordonna-t-il, cours après lui et ramène-le. Il a su la baisse des houillères, et il vient.

Mouton prit ses jambes à son cou.

– Ah ! ma bonne Tiphaine, poursuivit le général, si je sauve seulement la moitié de ces cent mille francs-là, je vous la donne pour fonder une chapelle à Pont-Aven. Diable de Morère, s'est-il assez mis dedans cette fois-ci pour un homme habile !

Au même instant la porte s'ouvrit, et Mouton d'une voix de stentor annonça :

– M. de Morère.

Morère entra, salua profondément, et voyant M. d'Armentray lui tendre la main, s'approcha, dans une attitude respectueuse jusqu'à l'obséquiosité. Il était, cela va sans dire, en grande tenue de visite, un peu poudreuse seulement du voyage, car on devinait, à quelques grains de poussière noirs, qu'il descendait du chemin de fer.

– Bonjour, Morère, fit le général. Vous arrivez bien. Il y a un siècle qu'on ne vous a vu. J'en ai des injures à vous dire ! Vous êtes gentil, vous me faites prendre cent mille francs à vos Houillères du Brésil, vous me garantissez l'affaire comme excellente, et il y a une débâcle, une débâcle !.

M. de Morère sourit.

– Mon cher comte, dit-il avec sang-froid, donnant assez maladroitement au général un titre qu’il ne portait guère qu’officiellement, c’est une panique, voilà tout. Me permettez-vous de vous demander des nouvelles de madame la comtesse ?

– Vous me rassurez, fit le général, suivant d’abord son idée. La comtesse ? Mais je suppose qu’elle se porte à merveille. Voilà tantôt une semaine qu’elle est absente. – Elle a été d’abord aux Petites-Dalles.

– Oui, je sais, répliqua tranquillement M. de Morère. J’y ai passé moi-même justement à ce moment-là. Mais il y a déjà, comme vous le dites, plusieurs jours, et je croyais madame d’Armentray de retour depuis longtemps.

Discrètement, dès l’entrée du visiteur, Tiphaine et le valet s’étaient retirés.

XXII

Le général, toujours préoccupé de son affaire des houillères du Brésil, crut avoir mal entendu.

– Vous dites ?

M. de Morère répéta sa phrase.

– Vous étiez aux Petites-Dalles, vous, en même temps que la comtesse ?

– Je n’ai fait qu’y passer, mais j’y étais.

– Voilà qui est extraordinaire, par exemple, reprit le général tout surpris. Elle ne souffle pas un seul mot de vous dans ses lettres.

Le boursier ne put retenir un mouvement de dépit.

– Ah ! fit-il, madame d’Armentray vous a écrit ?

– Parbleu ! On dirait que ça vous étonne. Elle m’a écrit trois fois depuis son départ : sa dernière lettre est datée du Havre. Mais comment diable ne

m'a-t-elle jamais parlé de vous ?

M. de Morère prit un air attristé et confus.

– Mon Dieu, mon cher comte, rien que de naturel : je ne me suis pas montré à madame d'Armentray, j'ignore même si elle m'a aperçu. Depuis longtemps déjà j'ai cru voir qu'elle n'était pas bien disposée pour moi, qu'elle me regardait même d'un assez mauvais œil... De là ma réserve, que vous excuserez, je l'espère.

– Qu'est-ce que vous me chantez là ? répliqua le vieillard, de plus en plus surpris. Voilà une éternité qu'on ne vous a vu. Comment et pourquoi la comtesse serait-elle mal disposée pour vous ? Est-ce que vous lui auriez fait quelque chose ?

– Oh ! général !

– Sans le vouloir, j'entends. Les femmes sont quelquefois si étranges, celle-ci surtout !

– Je n'ai jamais cessé de rechercher toutes les occasions de témoigner mon respect et mon admiration à madame d'Armentray, dit effrontément M. de Morère.

– N'importe, j'en aurai le cœur net. Dès qu'elle reviendra...

– Mon cher comte, interrompit vivement M. de Morère, je vous demande une grâce : c'est de ne rien dire à la comtesse, pas même ma visite, pas même que vous avez appris ma présence aux Petites-Dalles.

M. d'Armentray regarda fixement le boursier, non qu'il se méfiât de lui, mais pour tâcher de comprendre cette singulière prière. Sa nature droite et franche de vieux soldat ne s'expliquait pas l'utilité • d'une pareille réticence.

– Qu'est-ce que ça peut vous faire ? demanda-t-il.

– Oh ! rien sans doute, répliqua M. de Morère, qui vit qu'il s'était peut-être trop avancé. Seulement, je vous le répète, je crois madame d'Armentray prévenue contre moi ; j'en souffre vivement. Mais puisqu'elle ne vous a point parlé de moi dans ses lettres, c'est qu'elle ne m'a pas vu. Il est donc inutile de rien lui dire. Qui sait, ajouta le boursier avec un sourire perfide, si elle n'interpréterait pas jusqu'à ma visite ici dans un mauvais sens ?

Cette fois le général essaya de se soulever brusquement. Il poussa un cri de douleur.

– Vous souffrez ? fit M. de Morère avec intérêt. Souhaitez-vous que je vous aide ?.. que j’appelle ?

– Non, répondit sèchement M. d’Armentray. C’est inutile. C’est passé. Mais vous allez m’expliquer vos paroles.

Le visage faux de M. de Morère exprima une surprise poussée jusqu’à la naïveté.

– Oui, reprit le général d’un ton plus doux. Pourquoi ma femme apprendrait-elle avec déplaisir votre visite aujourd’hui ?

– Oh ! général, vous exagérez le sens de quelques mots. sans importance, reprit hypocritement M. de Morère. Vous m’obligez à compléter ma pensée : je le ferai sans embarras et en toute franchise. Au moment où j’ai quitté les Petites-Dalles, madame d’Armentray s’amusait fort. Elle venait même de figurer dans un concert.

– Oui, au profit des pauvres, je sais cela. Après ?

M. de Morère, qui avait probablement beaucoup compté sur cette première révélation, se mordit les lèvres.

– Puisque vous le savez, poursuivit-il avec aplomb, vous savez également que le hasard avait fait précisément se rencontrer avec madame d’Armentray l’organisateur de ce concert ?

– Qui ça ? Quel organisateur ?

– M. le duc de Nohan.

Le boursier avait espéré obtenir cette fois un effet considérable : il fut de nouveau désappointé. Le général eut à peine un léger étonnement.

– Tiens ! fit-il, c’était Raymond qui avait arrangé ça ?

– Vous l’ignoriez ? demanda M. de Morère.

– Oui. Mais j’aurais dû m’en douter, car je savais que le duc se trouvait aux Petites-Dalles.

– Ah ! vous le saviez ?

– Viviane me l’a écrit, le soir même de cette fameuse fête. Il paraît qu’on l’a applaudie à tout rompre. Les pauvres ont dû être contents ! Chère petite !

– Le fait est, enchérit M. de Morère, que jamais cette chère comtesse n’a été plus en voix. Elle rayonnait, elle triomphait véritablement. On sentait

qu'elle était complètement heureuse.

– C'est toujours ainsi quand elle réussit à faire un peu de bien, répliqua le général avec émotion.

M. de Morère s'inclina ; il reprit avec un sourire :

– Il faut dire aussi que M. de Nohan avait admirablement fait les choses. Si ce n'eût été l'effet d'un pur hasard, on eût juré que tout cela était préparé, prémédité de longue main. Madame d'Armentray est arrivée, tout à point lorsque c'était fini, n'ayant plus qu'à monter sur l'estrade. Depuis plusieurs jours déjà M. de Nohan se trouvait aux Petites-Dalles, s'occupant de l'organisation, avec un entrain, un zèle., je dirai même avec une discrétion. exagérée.

Le misérable s'arrêta. A mesure qu'il avait parlé, le visage du général avait subi quelques contractions d'impatience. Toute profonde, tout entière qu'est la confiance d'un honnête homme, le venin de la calomnie, quand il est distillé par une dent habile et patiente, finit toujours par s'y infiltrer.

– Quelle discrétion ? Que voulez-vous dire ? interrogea M. d'Armentray avec une vivacité presque impérieuse.

– Comment ! s'écria M. de Morère, en relevant la tête, et avec un air d'étonnement, vous ne savez pas que le duc, arrivé aux Petites-Dalles, quelques jours avant madame d'Armentray, avait eu la singulière fantaisie...

Il s'arrêta encore, jouissant avec volupté du supplice du vieillard et feignant de ne lui apprendre qu'une chose que le général devait savoir depuis longtemps.

– Finirez-vous ? cria M. d'Armentray devenu pourpre.

– De se cacher sous un incognito hermétique, en se présentant sous le nom banal de. attendez donc (et il parut chercher dans sa mémoire). C'est cela, j'y suis, Raymond de Breuil.

De pourpre qu'il était, le général devint pâle.

Un tremblement nerveux l'agitait.

Sans avoir l'air d'y prendre garde, M. de Morère acheva en souriant :

– C'est fort drôle, n'est-ce pas, mon cher comte, cette fantaisie de viveur, qui organise un concert incognito, et à qui le hasard envoie une des plus grandes dames de Paris, qui est, en même temps, une cantatrice

merveilleuse, juste le jour où il n'y a plus qu'à entrer en scène... Ah ! mon Dieu ! s'écria tout à coup le boursier en regardant M. d'Armentray, qu'avez-vous donc ?

Le vieillard avait fermé les yeux : sa pâleur était devenue verdâtre ; ses lèvres se crispaient dans une contraction presque furieuse. Au cri de M. de Morère il fit un effort surhumain, et fixant sur le misérable un regard effrayant de hauteur et de mépris, il répliqua :

– Rien, c'est mon mal qui me reprend... Veuillez sonner, je vous prie. Je brûle, j'étouffe...

M. de Morère s'était élancé vers un guéridon sur lequel se trouvaient une carafe, un verre et un sucrier. :

– Je vais moi-même., commença-t-il.

– Non, sonnez ! commanda le général d'une voix tellement impérieuse cette fois que toute objection devenait inutile.

Le boursier obéit donc. Puis, avec un redoublement d'obséquiosité :

– Mon Dieu ! murmura-t-il, que je suis donc désolé ! Vous aviez l'air de vous porter si bien tout à l'heure... Et moi qui reste là à vous entretenir d'un tas d'enfantillages, quand j'avais tant de choses importantes à vous dire. sur cette affaire des Houillères, surtout, qui n'a l'air de tomber que pour mieux rebondir... Vous n'êtes plus inquiet de vos fonds, au moins ?

Le valet de chambre venait de rentrer. Sans répondre, impassible en apparence, par une force de volonté suprême le général lui désigna du regard M. de Morère et dit d'une voix ferme :

– Reconduisez monsieur.

Si fort que fût M. de Morère, il ne put s'empêcher de tressaillir de la tête aux pieds, en entendant cet ordre. Son visage parut pendant quelques secondes aussi pâle que celui de M. d'Armentray. Mais résolu à payer d'audace et pensant peut-être, avec cette sottise orgueilleuse des coquins, que l'état maladif du général était la seule cause de ce congé brusque et imprévu, il salua et dit :

– J'aurai l'honneur de reprendre cet entretien au premier jour. Croyez, général, à mes regrets vraiment désespérés.

Et il sortit, la tête haute, suivi de Mouton qui, sans bien se rendre compte de la situation, le regardait de travers, avec une attitude de bouledogue

inquiet, prêt à mordre. Presque au même instant, comme si elle n'avait attendu que le départ de M. de Morère, Tiphaine reparut, sans bruit, par une autre porte. Doucement, elle s'approcha de la chaise longue du malade et prit la main de M. d'Armentray. A ce contact, le général qui avait refermé les yeux les rouvrit : il reconnut Tiphaine. Alors, sans plus songer à son mal, par un élan nerveux, il se souleva sur son séant, et tendant à la vieille Bretonne deux mains tremblantes, il cria, avec un accent de douleur déchirante :

– Tiphaine ! Tiphaine ! Ta fille m'a tué.

Et il s'affaissa, inerte, tandis que deux grosses larmes roulaient sur ses joues sèches et livides.

Au cri de M. d'Armentray, un cri de la Bretonne avait répondu, rauque et tragique. Elle se précipita sur le vieillard, lui frappant dans les mains, l'appelant, épongeant son front mouillé de sueur. Mouton rentrait au même instant. Il comprit tout.

– Ah ! rugit-il, c'est ce sale lascar qui l'a mis dans cet état-là. J'aurais dû m'en douter. Madame ne peut pas le souffrir. Et dire que je ne l'ai pas étranglé, mille millions de trompettes !

Tiphaine, au milieu de son désespoir, se signa, car pour elle cette exclamation grotesque était quand même un blasphème. Le valet plus habitué qu'elle au traitement nécessaire à son maître, avait déjà versé quelques gouttes d'un flacon dans un demi-verre d'eau sucrée, puis revenant :

– Faites-lui prendre ça, pendant que je le soulève.

M. d'Armentray parvint à boire la moitié du breuvage. Il rouvrit les yeux, et, comme sortant d'un rêve, jeta autour de lui un regard circulaire.

– Il est parti, dit l'ancien dragon, répondant, avec son instinct de chien dévoué, à la pensée intime du vieillard. Mais il ne doit pas être loin. Voulez-vous que je le rattrape et que je lui casse les os ?

M. d'Armentray, malgré ses souffrances, laissa échapper un sourire, tant la fureur du brave garçon était comique. La moustache hérissée comme le poil d'un sanglier qu'on accule, les yeux en boule de loto, il offrait un spectacle qui, en toute autre circonstance, eût été des plus divertissants.

Tiphaine, à genoux près de la chaise longue, tenant une des mains de M. d'Armentray entre les siennes, pleurait silencieusement ; tout à coup, il lui sembla que cette main frémissait. Tiphaine releva la tête. Le général, le cou tendu avec effort, ; paraissait écouter. Il voulut parler, mais la parole ne vint pas. Ses yeux se tournèrent éloquemment vers son valet.

– Oui, fit Mouton, qui avait compris, et qui, de son côté, tendait l'oreille, on dirait une voiture qui vient d'entrer dans le parc, n'est-ce pas, mon général ?

Le regard de M. d'Armentray répondit affirmativement.

Bientôt le doute ne fut plus possible. Le roulement se rapprochait en même temps qu'on entendait craquer sous les roues le sable des allées.

Les yeux du général demeuraient démesurément ouverts. Ses lèvres continuaient à s'agiter, impatientes. Mouton concentra vers lui les mêmes efforts d'attention que doit porter un égyptologue sur un hiéroglyphe dont il veut à toute force deviner le sens.

– Ah ! s'écria-t-il tout à coup, frappé d'une idée subite, si c'était elle ?

Tiphaine aussi avait compris. Elle se releva, et répéta, anxieuse :

– Elle ?

– Madame, parbleu ! reprit le dragon.

Au dehors tout bruit avait cessé, pendant un instant, mais déjà un pas léger et précipité devenait perceptible. Tiphaine jeta un cri et s'élança vers la porte. Mais avant qu'elle l'eût atteinte, la porte s'ouvrit et une femme, en costume de voyage, agitée, le regard ardent, fit irruption dans la chambre plutôt qu'elle n'y entra.

C'était Viviane.

– Toi s'écria Tiphaine, les yeux pleins de larmes, en la serrant contre son cœur. Toi, ma fille !... Ah ! malheureuse ! malheureuse !

Viviane se dégagea violemment :

– Ah ! répondit-elle avec hauteur, j'avais raison de me douter de quelque infamie. Tout à l'heure j'ai rencontré cet homme sur la route. M. Nohan n'est donc pas venu ici ?

– Non, madame, répliqua Mouton, car Tiphaine n'avait plus la force de parler.

Au nom de M. de Nohan, le général s'était de nouveau soulevé, effrayant de menace. Viviane poussa un cri désespéré ; elle courut à M. d'Armentray, et, la tête haute, superbe de fierté révoltée, elle dit, d'une voix éclatante, qui alla jusqu'au fond du cœur du vieillard :

– Il a menti ! Sur mon honneur, sur mon nom, sur la mémoire de ma mère, je vous jure qu'il a menti !

XXII

XXIII

Il y avait dans l'attitude et dans le geste de madame d'Armentray une telle hauteur, il y avait dans l'accent de sa voix une telle expression de sincérité, à la fois indignée et déchirante, que le doute était impossible. Une rougeur fugitive apparut sur les pommettes blêmies du vieillard. Il contempla Viviane, longuement : elle, debout, frémissante soutint ce regard, avec moins d'audace que de tristesse, avec plus de douleur que d'irritation réelle. C'était comme la statue de l'honneur offensé et reprochant silencieusement à l'honnêteté d'avoir été dupe de la calomnie.

Un instant immobiles, cloués à leur place par la véhémence apostrophe de la jeune femme, Tiphaine et le valet du général échangèrent un coup d'œil et firent mine de se retirer.

Viviane étendit la main.

– Restez, commanda-t-elle. Puisque l'infamie d'un misérable m'oblige à me défendre, à me justifier, je voudrais qu'il y eût ici mille témoins.

Et de nouveau elle fixa sur M. d'Armentray son regard noir, limpide et loyal, comme si elle attendait.

Mouton s'avança.

– C’est, dit-il respectueusement, que le général est très indisposé, voyez-vous, madame. Il était déjà souffrant quand vous êtes partie, il a fait exprès de vous le cacher pour ne pas vous inquiéter. Depuis hier il allait un peu mieux : la visite de ce monsieur... de Morère... lui a donné un coup. Je ne sais pas ce qu’il lui a dit, mais il faut que ce soit bien exaspérant, car le général a comme perdu la voix, et nous avons cru un instant à une attaque d’apoplexie.

Viviane avait écouté avec une émotion croissante ; son orgueil de femme outragée par un soupçon injuste luttait encore pendant quelques secondes, mais elle fut vaincue. Un sanglot s’échappa de ses lèvres, et fondant en larmes elle tomba à genoux auprès du vieillard.

Il se souleva lentement et dit d’une voix encore faible et un peu haletante, mais cependant nettement perceptible :

– Je vous crois, Viviane. Relevez-vous.

– Non, fit-elle, en serrant avec force la main pendante de M. d’Armentray. J’ai eu tort, j’ai été, imprudente, j’ai risqué de compromettre mon nom et le vôtre pour la satisfaction d’un caprice. Je veux que vous le sachiez et je vous en demande pardon. Mais si celui qui m’avait juré de devancer ce misérable était ici, comme je le croyais, comme j’en étais sûre, vous ne seriez pas dans un tel état, et je n’aurais pas eu cette douleur et cette honte, d’être réduite à me défendre publiquement.

Le général acquiesça des yeux, comme s’il comprenait le sens de ces paroles, prononcées avec un accent de colère contenue. Tiphaine s’avança :

– De qui parles-tu, ma fille ?

– Vous le savez bien, répliqua Viviane presque durement ; c’a été ma première question à mon arrivée : je parle de M. le duc de Nohan.

Les yeux de M. d’Armentray jetèrent un éclair. Ce nom parut lui rendre subitement des forces.

– Quand M. de Nohan vous a-t-il quittée ? demanda-t-il avec effort.

– Il y a près d’une semaine : le soir même de ce concert dont je vous ai écrit le succès.

– Vous ne l’avez... pas... revu ?

– Non.

– Vous espériez le rencontrer ici.

– Il devrait y être venu depuis longtemps, car deux ou trois jours, assurait-il, lui suffiraient à confondre d’imposture et à vous faire apprécier par conséquent M. de Morère, en qui il devinait une vipère.

Une expression de colère reparut sur les traits contractés du général. Il murmura sourdement :

– Oui, une vipère... je l’écraserai...

Et après une pause il répéta, cette fois avec emportement, car les forces lui revenaient peu à peu :

– Oui, je l’écraserai, le voleur d’argent, le voleur d’honneur !

– Non, dit une voix ferme et vibrante qui retentit tout à coup, ce sera moi, général, car la partie ne serait pas égale, et cet homme m’appartient.

Viviane retint un cri ; c’était M. de Nohan. Il venait d’entrer sans que personne l’entendît, tant l’attention des témoins de cette scène était absorbée par l’intérêt solennel qui s’y trouvait en jeu.

A la vue de M. de Nohan, un nouveau nuage passa sur le front de M. d’Armentray. Tiphaine aussi devint pâle : elle connaissait de longue date cette affection d’enfance qui, depuis tant d’années déjà, unissait Viviane à Raymond, et, dans sa conscience si droite et si haute, même après les serments et les explications de la jeune femme, elle avait peur.

Mais Viviane ne laissa pas le temps à M. d’Armentray d’adresser un seul mot au duc. Avant que ce dernier eût franchi la distance qui le séparait de la chaise longue du malade, Viviane s’était dressée devant lui, et, le regard irrité, la voix pleine de reproches, elle dit :

– Ah ! vous voilà ? C’est ainsi que vous avez tenu parole ?. M. de Morère sort d’ici, et voilà votre œuvre ! ajouta-t-elle en désignant le général. Qu’avez-vous fait depuis cinq jours ? Vingt-quatre * heures plus tôt vous le sauviez, vous m’épargniez la honte de me justifier, et vous démasquiez un misérable : vous me l’aviez promis, vous me l’aviez juré, vous vous en portiez fort. Dites, qu’avez-vous fait ?

– Deux choses, répliqua froidement le duc. D’abord j’ai reconstitué le dossier complet de M. de Morère, ce qui m’a pris plus de temps que je ne l’aurais cru. Ensuite, poursuivit-il en tirant de la poche de son vêtement un portefeuille, j’ai dû faire un voyage à Calais, ce qui représente un minimum de vingt-quatre heures. Je suis arrivé de Calais ce matin. J’ai perdu la

matinée à tâcher de joindre M. de Morère, que je retrouverai toujours, et me voici.

Le sang-froid de M. de Nohan avait frappé Viviane. Quant au général il avait écouté curieusement le duc, dont l'attitude fière, la voix tranquille et assurée achevaient de détruire dans l'esprit de M. d'Armentray les derniers doutes qui pouvaient y survivre encore.

– A Calais ? balbutia la comtesse, qu'êtes-vous allé faire à Calais ?

Sans répondre, le duc s'approcha de M. d'Armentray et déposant à côté du malade le portefeuille dont il a été question, il dit :

– Excusez-moi, général, de n'avoir pas cru à la puissance si rapide des calomnies d'un drôle. Vingt-quatre heures plus tôt, en effet, je vous épargnais sa visite et je vous évitais une crise qui, je le devine, a été terrible. Mais du moins je n'aurai pas tout perdu : vous trouverez dans ce portefeuille certains papiers qui vous éclaireront sur les *Houillères du Brésil* et sur M. de Morère.

Le général fit un mouvement :

– Des papiers.? répéta-t-il.

Viviane était devenue muette de stupeur. Le duc toujours calme :

– Au cours de mon enquête sur ce misérable, j'ai appris l'existence de cette prétendue Société financière, dont M. de Morère est un des principaux organisateurs, quoiqu'il ait été assez habile pour n'y avoir jamais figuré nominalement, et pour s'être constamment masqué derrière des hommes de paille. J'ai su ainsi que vous étiez engagé dans cette affaire pour cent mille francs. Alors, une idée m'a pris : au courant de la débâcle subie par cette valeur ridicule, je me suis mis en tête de vous faire rendre la somme, ou, du moins, de ne pas permettre qu'elle fût tout entière perdue. Vous le savez, je suis un fou, général ! Depuis quatre ans j'effraie le monde par la hardiesse de mes sottises et de mes paris. Eh bien ! j'ai pensé qu'il était temps de clore la série par une dernière folie, qui eût du moins une chance sur cent de venger la confiance indignement trompée d'un honnête homme.

Le général, stupéfait, hors de lui, avait saisi le portefeuille entre ses doigts tremblants. Il le palpa et le retournait, comme hébété.

– Oh ! fit le duc en souriant, ouvrez ! c'est curieux.

M. d'Armentray obéit, mais il avait la vue encore un peu troublée.

– Je vais vous aider, fit le duc, au surplus une seule pièce suffira à vous mettre au courant.

Il prit un des papiers et lut à haute voix :

« Reçu de M. le duc de Nohan, la valise de l'agent principal des *Houillères du Brésil*, contenant les titres, valeurs et pièces de comptabilité de ladite Société financière, que ledit agent se disposait à transférer en Angleterre, par voie Calais et Douvres, au moment de son arrestation. »

– Daté de Calais, d'hier, continua le duc. Signé : le commissaire central de police.

Le général avait enfin rassemblé ses idées.

– Je comprends, dit-il, le misérable était en fuite. On l'a arrêté au moment où il allait placer en lieu sûr non seulement l'argent volé, mais les livres, les registres.

– C'est cela même, répondit M. de Nohan.

– Mais, intervint Viviane, demeurée longtemps muette d'étonnement, quel rôle avez-vous donc joué dans cette arrestation ?

M. de Nohan regarda la jeune femme d'un air de reproche. Il n'oubliait pas si vite l'accueil de la comtesse.

– Vous tenez à le savoir, dit-il ? Eh bien ! j'ai joué pour la seule fois de ma vie le rôle que la police devrait jouer plus souvent si elle avait de l'esprit. Une fois la débâcle constatée, il ne fallait pas être grand prophète pour deviner que le premier soin de l'homme de paille qui dirigeait soi-disant la Société des *Houillères du Brésil*, serait de gagner au pied et de quitter le plus tôt possible le sol inhospitalier de la France. Je le surveillai donc et le fis surveiller par des gens à moi : je tenais absolument à garder le mérite de l'aventure. Il ne bougeait pas. Je ne m'expliquais pas cette tranquillité, car je savais que la justice commençait à s'émouvoir. Tout à coup, au beau milieu d'un va-et-vient des plus suspects, on vint m'apprendre que, non pas mon homme, mais un commis principal venait de sortir avec une valise à la main, et qu'il avait dit au cocher : gare du Nord. J'avais une heure d'avance sur celle du train de marée. J'arrivai à la gare, je reconnus l'homme dont on m'avait donné le signalement. Je prends après lui un ticket pour Calais, je monte dans le même compartiment que lui. Deux heures après, nous étions les meilleurs amis du monde : il savait mon

nom et se montrait enchanté d'une relation qui, en effet, pouvait lui être utile. Nous arrivons à Calais. J'avais remarqué le soin jaloux avec lequel tout le long du voyage il veillait sur sa valise, aussi je ne doutais plus. Il descend le premier et me demande poliment de la lui passer.

« – Pardon, lui dis-je tranquillement, vous passer quoi ?

» – Ma valise, répond-il.

» – Quelle valise ? Il n'y en a qu'une et c'est la mienne. »

Mon homme pâlit. Je suis immédiatement fixé. Il essaie de plaisanter. Je ne bronche pas. Il veut se fâcher. On commence à s'attrouper. Il crie. Un inspecteur s'approche.

– « Monsieur, dis-je à l'inspecteur, je suis le duc de Nohan : Monsieur, qui ne se nomme même pas du nom sous lequel il voyage, prétend que cette valise est à lui : je le nie. Veuillez nous conduire tous les deux devant M. le commissaire de police. »

Là-dessus, mon homme perd la tête et veut se sauver. On le retient. Devant le commissaire on ouvre la valise : on y trouve pour sept cent mille francs de valeurs, plus les livres de caisse : de quoi faire aller aux galères dix caissiers. Le tout est saisi, l'homme coffré, et j'obtiens un reçu du tout. Je ne dis pas, général, que vous rentrerez dans tout votre argent, mais du moins vous rentrerez dans une partie, et quelques honnêtes gens avec vous. Je n'avais plus rien à faire à Calais. J'ai repris l'express de nuit. J'ai, comme je vous l'ai dit, passé la matinée à chercher M. de Morère, et me voici.

Madame d'Armentray considérait le duc sans pouvoir parler. Cette aventure n'était cependant pas plus extraordinaire que beaucoup d'autres, depuis longtemps connues, dont le duc avait été le héros pendant le cours de ce qu'il appelait ses folies, et auxquelles il avait dépensé depuis quatre ans son énergie, sa volonté et ses forces, triplées par le désespoir.

Tiphaine, pendant le récit de M. de Nohan, avait joint les mains avec épouvante. Quant à Mouton, complètement oublieux de l'endroit où il se trouvait et de la société présente, il se mit à sauter en frappant ses grosses mains l'une contre l'autre,

– Ah ! s'écria-t-il, si j'avais été là ! C'est moi qui l'aurais ficelé, le lascar !

M. d'Armentray ne put s'empêcher de sourire. Le duc reprit d'une voix grave :

– Et maintenant, comte, m'obligerez-vous à me défendre contre les calomnies du misérable qui se trouvait tout à l'heure dans cette maison ? Oui, il est vrai, car ces calomnies je les devine, il est vrai que je me suis rendu aux Petites-Dalles sous un nom d'emprunt, mais si je l'ai fait, c'est parce que, dégoûté et las, j'avais besoin de repos et de solitude. Oui, il est vrai que madame d'Armentray s'y est rencontrée avec moi, il est vrai qu'elle y est venue par caprice de femme et par souvenir d'un ancien ami d'enfance, mais à l'heure même où elle y mettait le pied mon incognito cessait, et je proclamais bien haut mon nom et mon titre. Sa présence n'a fait qu'assurer le succès d'une bonne œuvre, et le soir même de ce concert, où elle avait écrasé de toute la hauteur de son talent et de sa beauté deux ennemis redoutables, – car M. de Morère n'est pas seul ! – le soir même je quittais la mer et je rentrais à Paris. Me croyez-vous, comte ? Me croyez-vous, général ? Et faut-il qu'un Nohan jure sa foi de gentilhomme à un d'Armentray ?

Le duc, en achevant ces mots, avait fait mine de mettre un genou en terre. Un geste sublime de confiance et de générosité du général l'arrêta ; en même temps M. d'Armentray appela :

– Viviane !

La jeune femme s'approcha. Le général se pencha, prit d'une main la main de la comtesse, de l'autre celle du duc et dit d'une voix émue et profonde :

– Vous êtes mes deux enfants : vous êtes de nobles cœurs. Merci.

Viviane pleurait. Le duc luttait contre son émotion et reprit :

– Il nous reste, général, à nous occuper de ce drôle. Vous m'avez nommé votre fils : j'attends vos ordres.

XXIV

M. de Morère habitait pendant l'été une sorte de petit chalet à Maisons-Laffitte, ce qui ne l'empêchait pas de garder son appartement d'hiver, à Paris, à un troisième étage, assez modeste, de la rue Taitbout. Il se trouvait à Maisons-Laffitte dans la matinée pendant laquelle M. de Nohan, arrivé de Calais, s'était mis à sa recherche, ce qui explique les démarches infructueuses du duc. En passant rue Taitbout avant de se rendre à Étampes, M. de Morère avait bien su qu'une personne était venue le demander deux fois, mais M. de Nohan n'ayant pas laissé de carte chez le concierge, l'aventurier crut à un simple importun, à un client inquiet des *Houillères du Brésil*, comme il en recevait beaucoup depuis quelque temps. Il était donc parti pour Étampes, à cent lieues de se douter, d'abord que M. de Nohan avait quitté les Petites-Dalles presque en même temps que lui, le soir du concert ; ensuite que le duc s'occupait exclusivement de lui depuis près d'une semaine ; enfin que M. d'Armentray était au courant, à moitié, des pérégrinations de sa femme. Pour M. de Morère, madame d'Armentray, qu'il savait d'ailleurs au Havre, avait certainement dû continuer la tournée des côtes normandes, en compagnie de M. de Nohan. On a vu l'accueil reçu par l'aventurier à Étampes et comment avait échoué, en partie, son plan de calomnie. Néanmoins le coup était porté et M. de Morère, tout en gardant au général une rancune féroce, se disait qu'il n'avait pas entièrement perdu sa journée.

Vingt-quatre heures après cette scène et celles qui l'avaient suivie, M. de Morère se trouvait, vers neuf heures du matin, occupé, dans son cabinet de la rue Taitbout, à dépouiller assez fiévreusement des journaux et des lettres. Il avait, par extraordinaire, couché à Paris, l'événement de Calais s'étant su à la fin de la Bourse, et M. de Morère en ayant recueilli la nouvelle, dès son arrivée d'Étampes, de la bouche d'un coulissier. Bien que M. de Morère fût

un fort habile homme, bien qu'il eût eu soin de n'accepter dans l'affaire des *Houillères du Brésil* aucun titre, ni aucun rôle officiel, il était trop connu comme s'étant intéressé à cette affaire pour que la nouvelle de l'arrestation de l'agent, au lendemain d'une débâcle financière terrible, ne le touchât pas profondément. Il avait joué la stupeur, l'indignation même, protestant qu'il perdait des sommes fabuleuses, qu'il était la première dupe de fripons. Le soir, effrontément, il s'était montré dans les cercles, jurant qu'il était ruiné et qu'il témoignerait en justice contre les misérables qui seraient tentés de l'associer à leur responsabilité. Il avait donc passé la nuit à Paris, mais il n'avait guère dormi, et dès l'aube il était debout. Les journaux de la veille n'avaient enregistré qu'une brève dépêche télégraphique, indiquant que l'arrestation du fuyard avait été due à un homme du monde « bien connu de tout Paris », ajoutait la dépêche, mais sans donner le nom. Les feuilles du matin, sans fournir beaucoup plus de détails, appelaient « l'homme du monde » : M. le duc de N... — M. de Morère, instinctivement d'abord, et ensuite par la rareté des noms de ducs commençant par un N, avait deviné M. de Nohan. Mais il lui était impossible de comprendre comment M. de Nohan, qu'il croyait occupé depuis une semaine à courir les stations du Nord avec madame d'Armentray, s'était trouvé juste à point à Calais pour arrêter l'émissaire de la Banque des *Houillères du Brésil*.

Il était donc très perplexe de cet événement, très irrité de certaines lettres d'actionnaires conseillés autrefois par lui et qui lui reprochaient leur ruine, en le menaçant de revendications en justice, lorsque la femme de ménage qui constituait pour le moment tout le domestique de M. de Morère, frappa discrètement à la porte.

– Entrez ! fit-il d'un ton bourru.

– Monsieur, dit la femme, c'est une dame voilée, jeune, à ce que j'ai cru distinguer, qui demande à voir monsieur,

– Son nom ?

– Cette dame a refusé de le dire.

M. de Morère hésita un instant. Puis il eut dans les yeux comme un éclair de triomphe et répliqua enfin :

– Faites entrer.

La domestique sortit ; la personne annoncée parut presque aussitôt. Elle était en noir : un voile épais emprisonnait presque son visage. D'un geste rapide, elle rejeta ce voile au-dessus de son front, et M. de Morère reconnut mademoiselle Briffaut.

– Vrai, dit-elle en riant, et sa main gantée tendue vers Morère, vous ne m'attendiez guère, n'est-ce pas, mon cher ?

L'aventurier n'avait marqué aucune surprise. A la vue de mademoiselle Briffaut, il avait incliné légèrement la tête comme si au contraire cette visite était par lui prévue. Il répliqua avec sang-froid :

– Pas plus aujourd'hui qu'hier, pas plus hier qu'aujourd'hui. Mais autant.

Elle parut stupéfaite de cet aplomb ; mais après une courte réflexion, pendant laquelle elle se demanda peut-être si elle devait s'en montrer offensée, elle reprit en baissant les yeux :

– Vous êtes un homme terrible. Vous ne m'offrez pas seulement une chaise, ajouta-t-elle.

M. de Morère, avec une politesse presque respectueuse, mais sans empressement, avança un fauteuil. Hélène s'assit.

– En tous cas, poursuivit la jeune femme, tandis que M. de Morère, debout, appuyé à l'angle de la cheminée, la considérait avec impassibilité, en tous cas il y a une chose qui doit au moins vous étonner dans ma visite : c'est l'heure matinale où je la fais.

– Je bénis le hasard, répliqua M. de Morère, qui m'a permis de me trouver ici, et de ne pas vous faire gravir inutilement trois étages. Habituellement, vous le savez, dans la belle saison, je couche à Maisons-Laffitte, et j'aurais vivement regretté.

– Oui, je sais. Enfin je vous trouve, c'est le principal.

Et brièvement, presque sans pause, elle ajouta :

– Henri est ici.

– Ah ! fit M. de Morère, toujours sans manifester le moindre étonnement, M. Henri Chènefer est à Paris ?

– Oui.

– Seul ?

– Non : avec sa famille. Ils sont revenus avant-hier.

– Alors c'est fini ?

– Qu’est-ce qui est fini ?

– Vos amours.

Hélène lança un regard de colère sur l’aventurier. Ses lèvres tremblèrent. Elle allait laisser échapper une violence : elle se retint et dit avec un léger tremblement dans la voix :

– Mon cher, vous êtes exaspérant avec vos plaisanteries à la glace. Ne faites donc pas la bête, vous, un homme d’esprit. Bien que je ne vous aie dit de ma vie que ce qu’il m’a plu de vous en dire, vous en connaissez assez pour savoir qu’Henri Chênefer m’aime, qu’il m’a juré de m’épouser, et que je suis sûre de lui.

M. de Morère s’inclina.

– Soit, dit-il. Mais il n’en est pas moins vrai que jusqu’à avant-hier il ne vous avait pas donné signe de vie. Je suis passé vous saluer à cinq heures, avant de partir pour Maisons-Laffitte. Il n’était pas venu.

– Non, mais il est venu une heure après.

– Et il vous aime toujours ? demanda M. de Morère ironique.

– Il m’a fait une scène terrible. Il m’a dit qu’il avait couru après moi, que je n’avais pas de cœur de ne pas m’être empressée de le prévenir de l’endroit où je me trouvais, qu’il vous cherchait enfin, et qu’il vous tuerait.

Un sourire de dédain, à travers lequel passa une expression de haine, effleura la physionomie de l’aventurier.

– Vraiment ? répliqua-t-il. Eh bien ! quand on me cherche on me trouve. Qu’il vienne !

Il avait prononcé ces mots avec une assurance qui fit passer comme un frisson dans tout le corps de mademoiselle Briffaut.

– Voyons, reprit-elle, ne dites pas de folies. Etes-vous mon ami, oui ou non ?

– Je vous ai déjà dit que j’étais à vous, corps et âme, répliqua M. de Morère.

– En ce cas, vous allez me le prouver. Promettez-moi d’abord de ne pas recevoir Henri, s’il se présente chez vous.

– Cela, c’est facile.

– Oui, mais attendez : promettez-moi, si vous trouvez sa carte chez vous, de lui porter la vôtre, comme si vous alliez vous-même au-devant d’une

entrevue, manquée par hasard.

M. de Morère recula.

– Comment ! vous voulez que j’aie à porter ma carte chez les Chênefer, que je ne connais pas ? Car ils sont aussi à Paris, vous me l’avez dit. Quelles drôles de gens ! poursuivit M. de Morère en haussant les épaules, ils suivent leur fils, comme s’il avait encore dix ans. C’est bien ridicule.

Hélène se mit à rire.

– Oui, répondit-elle, mais que voulez-vous ! Ce sont des bourgeois... qui même ne l’ont pas toujours été... Je vous conterai cela, ajouta-t-elle, en voyant M. de Morère faire un mouvement de curiosité. Ainsi c’est bien entendu : vous ne le recevez pas, mais vous lui portez votre carte.

– Et s’il se trouve chez lui ?

– Vous n’avez pas à vous en inquiéter. La démarche suffit.

– Savez-vous, ma chère, que vous me faites jouer un singulier rôle ? reprit M. de Morère, moitié grave, moitié persifleur. Et même, quand je dis un rôle, je ne fais que supposer : car enfin je ne le connais pas ce garçon, je n’ai rien à lui dire.

– Oh ! c’est ce qui vous trompe, vous aurez quelque chose à lui dire, à lui apprendre, même ! répliqua mademoiselle Briffaut d’un ton singulier.

M. de Morère en fut frappé.

– Et quoi donc ?

– Je vous expliquerai cela en temps et lieu : qu’il vous suffise de savoir que ce sera la manière la plus sûre de prouver à Henri que sa jalousie à votre égard est ridicule et injuste. Quand on aime une femme, on n’a guère l’habitude de fournir à un autre homme le moyen de l’épouser, n’est-ce pas ?

Cette fois M. de Morère ne put retenir un geste de surprise. –

– Comment ! s’écria-t-il, c’est sur moi que vous comptez pour aplanir les difficultés qui s’opposent à votre mariage ?

– Parfaitement.

– Et si je vous aimais ? fit à brûle-pourpoint M. de Morère.

– Quand on aime les gens, on veut leur bonheur, répliqua mademoiselle Briffaut. Vous n’êtes pas un enfant, vous !

Elle avait prononcé ces mots avec cet accent langoureux, doux comme une musique, qui la rendait si terriblement dangereuse. Son regard, à demi noyé, semblait vouloir fasciner l'aventurier. Malgré lui, M. de Morère ressentit une impression profonde. Il se borna pourtant à répondre, luttant contre cette espèce de torpeur :

– Ma foi, je ne vous comprends plus du tout, hormis en un point : c'est que vous disposez de moi comme si j'étais votre muet du sérail.

– Oh ! vous valez mieux que la comparaison, fit Hélène en enveloppant d'un regard presque cynique la carrure solide de l'aventurier. D'ailleurs ce que je vous demande est la chose du monde la plus simple. Sur le reçu de votre carte, Henri voit d'abord que vous ne fuyez pas une explication : au contraire. Il revient, vous le recevez et vous lui dites.

– Quoi ? Encore une fois quoi ? répéta M. de Morère, car la jeune femme s'était arrêtée.

– Qu'est-ce que vous faites ce soir ? interrogea Hélène au lieu de répondre.

– Mais. rien. je compte rester à Paris. j'ai en ce moment une diable d'affaire.

– Ça se trouve à merveille alors. Venez chez moi. Je serai seule : nous causerons.

– Ce serait si simple de causer tout de suite ! fit M. de Morère dont la curiosité commençait à être vivement surexcitée.

– Tenez ! reprit Hélène, vous voyez bien qu'on n'est pas libre chez vous. Je parie que c'est une visite.

On avait frappé à la porte. La domestique parut :

– Qui vous a permis de me déranger ? fit brutalement M. de Morère.

– Je vous demande pardon, répondit en tremblant la femme. C'est une personne qui m'a dit être attendue par monsieur, et qui est déjà venue deux fois sans parvenir à le joindre. Voici sa carte.

M. de Morère la prit.

– M. de Nohan ? s'écria-t-il. Attendu par moi ? Voilà qui est fort !... Dites que je...

Il s'arrêta, et regarda Hélène fixement, comme s'il hésitait ou comme s'il réfléchissait à une alternative.

– Hélène, dit-il en se penchant vers elle, à voix basse, qu'en pensez-vous ?

– Rien, répliqua-t-elle, sinon que c'est la suite de votre visite à Étampes dont vous m'avez informée hier soir par un mot.

– Que me conseillez-vous ?

– Recevez M. le duc, et recevez-le comme il faut le recevoir ! fit mademoiselle Briffaut.

Et vivement, elle ajouta en le regardant en face :

– Surtout, pas de duel.

M. de Morère eut un sourire singulier : toute la méchanceté, et en même temps toutes les bassesses humaines se trouvaient réunies dans ce sourire.

– Ah ! murmura-t-il d'une voix si voilée qu'à peine Hélène l'entendit. Nous étions faits pour nous comprendre. Quel dommage.

Hélène avait ouvert une porte.

– Tiens ! dit-elle. Votre chambre à coucher. y a une portière. Je pourrai entendre.

Et elle disparut.

– Faites entrer M. le duc de Nohan ! commanda M. de Morère.

Le duc entra.

XXV

M. de Morère alla au-devant de M. de Nohan. Ce dernier, le chapeau sur la tête, s'arrêta presque sur le seuil de la porte et dit :

– On fait longtemps antichambre chez vous, monsieur. Cependant vous êtes seul.

Sans paraître remarquer ni l'attitude ni le ton de son visiteur, M. de Morère s'inclina.

– Excusez-moi, monsieur, répondit-il. Je suis en effet fort occupé. De très graves intérêts réclament tout mon temps et un malheureux événement financier est venu encore ajouter à mes ennuis.

Comme s'il lui répugnait de garder une apparence impolie même vis-à-vis d'un homme qu'il méprisait, le duc s'était décidé à ôter son chapeau ; seulement il tira son mouchoir et s'épongea le front, marquant par là un compromis entre le salut de fait, et l'intention primitive.

– Je sais, reprit M. de Nohan, du même ton bref et cassant ; les *Houillères du Brésil*. C'est moi qui ai fait arrêter l'agent au moment où il allait passer en Angleterre, et de là, probablement en Amérique.

Morère s'inclina de nouveau.

– Les journaux du matin me l'avaient déjà appris, répliqua-t-il. Je vous en fais tous mes compliments. Grâce à vous, M. le général d'Armentray et moi, qui nous trouvons engagés dans cette affaire pour d'assez fortes sommes, aurons quelque chance de ne pas tout perdre, puisqu'il y aura nécessairement liquidation et partage, après banqueroute.

L'aplomb de M. de Morère commençait à irriter le duc.

Ce dernier riposta durement :

– Ne mêlons pas, je vous prie, à tout ceci, le nom d'une personne qui n'y a que faire, sinon à titre de dupe.

– Dupe, en effet, comme moi-même.

– Allons, trêve à cette comédie ! poursuivit M. de Nohan en haussant les épaules L'idée des *Houillères du Brésil* est de vous : c'est vous qui l'avez inspirée, c'est vous qui deviez en bénéficier largement. La justice, d'ailleurs, le démontrera, et je témoignerai s'il le faut.

– Pardon, monsieur, interrompit froidement l'aventurier, vous ne me paraissez pas jouir entièrement du calme qui convient entre gens bien élevés. Ce n'est pas en vous voyant dans un pareil état que j'essaierais seulement de vous dissuader de préventions injustes et outrageantes. Ce n'est pas, d'ailleurs, je le suppose, pour m'entretenir de l'affaire des *Houillères* que vous êtes ici. Vous ne figurez pas, que je sache, parmi les actionnaires.

Le duc, dont une main seulement était gantée, froissait avec fureur son autre gant dans sa main nue.

– C'est vrai, monsieur, reprit-il, ce n'est pas pour cela que je suis venu.

– Veuillez donc prendre un siège, fit M. de Morère, dont la voix conservait toujours le même diapason de politesse et de calme : je vous

écoute.

– Inutile, répliqua le duc. En deux mots, je viens vous demander compte d’une infamie commise par vous, et dont une femme, qui aurait dû vous être doublement sacrée, par sa vertu, par son nom, a failli devenir la victime.

M. de Morère parut chercher dans sa mémoire. Puis, secouant la tête :

– Je ne comprends pas, dit-il.

Il y eut une courte pause. Si prévenu que fût le duc, si au courant qu’il fût des choses de la vie, ce flegme le stupéfiait.

– Il faut donc mettre les points sur les i. Nierez-vous avoir fait avant-hier le voyage d’Étampes ?

– Je n’ai l’habitude de rendre compte à personne de mes faits et gestes, répondit en souriant M. de Morère, mais puisque la chose paraît vous intéresser, je conviens qu’en effet je me suis rendu à Étampes avant-hier.

– Non pas à Étampes, à une maison de campagne voisine.

– Chez M. le général d’Armentray, parfaitement, fit M. de Morère avec un geste d’acquiescement.

– Vous vous y êtes rendu, poursuivit M. de Nohan, dont la voix tremblait malgré ses efforts pour se contenir, vous vous y êtes rendu avec l’intention et dans le but de déshonorer une femme, en racontant d’une façon mensongère et calomnieuse certains faits dont le hasard, je me trompe, pas même le hasard, votre espionnage vous avait rendu témoin.

M. de Morère pâlit légèrement.

– Vous êtes mal informé, monsieur. Je n’ai espionné personne, et je n’ai raconté que ce que j’ai vu... Mais pardon ! C’est à mon tour, si vous le permettez, de vous renvoyer vos paroles, fort sensées de tout à l’heure : pourquoi mêler à une affaire, que j’ignore encore, mais qui certainement n’intéresse que vous, le nom d’une personne étrangère à ce débat ?

– Vous savez bien qu’elle n’y est pas étrangère, s’écria M. de Nohan, outré d’impatience, puisque c’est de l’insulte que vous avez tenté de la souiller que je viens vous demander raison.

Une expression de surprise admirablement jouée apparut sur la physionomie de l’aventurier. Pour la première fois il parut avoir compris.

– Ah ! fort bien ! dit-il. C’est une réparation que vous me faites l’honneur de me demander.

– Vous avez mis du temps à vous en apercevoir, répliqua le duc avec une hauteur écrasante.

– Soit. Mais me permettez-vous de vous demander à qui j’ai l’honneur de parler ?

– Monsieur !...

– Ne vous fâchez pas : je le sais, et c’est précisément parce que je le sais que je désirerais apprendre à quel titre M. le duc de Nohan s’érige en champion d’une personne que, jusqu’à ce jour, je ne lui savais pas même alliée.

Le duc respira longuement. Ardent comme il l’était, il lui avait fallu une patience dont personne au monde ne l’aurait certainement cru capable, pour avoir résisté plus de dix fois à l’envie de se jeter sur M. de Morère. Les derniers mots de l’aventurier parurent subitement le calmer. Un éclair de joie passa dans son regard.

– Ah ! fit-il, c’est un mandat qu’il vous faut, monsieur ? Qu’à cela ne tienne. J’ai tout prévu. Pas plus aujourd’hui qu’il y a huit jours, je ne me cache. La visite que je vous fais est non seulement connue, mais convenue. Je n’agis pas même en mon nom : je représente un autre.

Il fouilla vivement dans sa redingote, y prit un papier plié et le tendant à M. de Morère :

– Veuillez lire ! ajouta-t-il. |

M. de Morère obéit, puis rendit le papier au duc, non sans un léger mouvement de surprise, mais en disant simplement :

– Eh bien, monsieur ?

– N’avez-vous donc pas lu ? fit M. de Nohan :

« Grièvement offensé dans mon honneur, hors d’état de le défendre, et n’ayant plus ni frère ni autre parent mâle que je puisse charger de me suppléer, je délègue par le présent mes pleins pouvoirs à M. Raymond Grallon, duc de Nohan, m’en rapportant à lui pour tout ce qu’il jugera utile et convenable de faire, et m’engageant d’avance soit à le ratifier, soit à en assumer l’entière responsabilité.

Signé : Général D'ARMENTRAY.»

– Oui ! fit M. de Morère, je vois la signature.

– Vous reconnaissez mon droit, alors ?

L'aventurier secoua la tête.

– Nullement, et croyez bien que je le regrette. Une rencontre avec vous, monsieur, est toujours une bonne fortune. Seulement celle-ci est impossible. Dans l'état où se trouve en ce moment M. le général d'Armentray, il est incapable de rédiger et surtout d'écrire un document de cette importance.

Le duc, très pâle, fit un pas en avant.

– Vous permettez-vous de nier.

– Dieu me garde de nier la signature ! fit vivement M. de Morère. Quoique tremblée, je la reconnais, elle est authentique. Mais le reste est écrit par une main inconnue.

– La mienne.

– Vous voyez bien.

– Alors vous refusez.

– De voir en vous le mandataire autorisé de M. le général d'Armentray, oui, monsieur. Quand un homme, quand un vieillard de soixante-seize ans en est où se trouve en ce moment le général, on peut aisément lui faire signer ce qu'on veut, surtout.

M. de Nohan marcha droit à M. de Morère et, la main levée :

– Misérable ! cria-t-il.

M. de Morère recula, et d'une voix glacée, avec un geste de résolution inébranlable :

– Prenez garde, monsieur le duc. Vous allez commettre une brutalité non seulement indigne de vous, mais inutile. Je ne me battrai pas.

Le duc laissa retomber sa main.

– Soit, répondit-il. Ici, nous sommes seuls, et je suis chez vous. Mais je saurai bien vous forcer.

– Pas plus ailleurs qu'ici, pas plus dans la rue, qu'entre ces quatre murs, fit M. de Morère. Je ne me battrai pas.

M. de Nohan s'avança de nouveau, comme s'il voulait renouveler son premier dessein. Mais aussitôt il s'arrêta, et, se croisant les bras, dans une

altitude plutôt de curiosité que de colère :

– Ah ça ! monsieur, reprit-il, vous ne savez donc pas que je connais toute votre vie ?

L'aventurier ressentit une légère commotion, mais il ne bougea pas. De côté, comme distraitement, il se borna à jeter un regard rapide sur la porte par laquelle avait disparu Hélène.

– Vous ne savez donc pas, poursuivit le duc, que depuis huit jours j'ai appris vos origines, vos débuts, votre histoire ? Vous vous nommez en effet M. de Morère : c'est, je crois, la seule chose que vous n'ayez pas volée : votre nom. Vous êtes même d'une assez bonne famille, mais vous l'avez déshonorée à dix-neuf ans par une condamnation pour escroquerie.

– C'est faux, dit froidement M. de Morère.

– A vingt-trois ans, vous vous réfugiez en Italie, sous le coup de nouvelles poursuites. Vous servez d'abord la révolution, puis estimant sans doute qu'il y a plus à gagner du côté des vaincus, vous vous présentez au roi François II, vous vous faites donner un commandement, de l'argent, et vous désertez, avant Gaëte où vous n'étiez pas, emportant pour soixante mille francs de diamants à une dame d'honneur de la Reine. Depuis vous vivez d'expédients financiers : votre nom figure dans cent affaires véreuses, d'où votre habileté, il est vrai, a toujours trouvé le moyen de vous faire sortir, non seulement indemne mais enrichi. Ah ! vous ne vous battez pas ? poursuivit le duc, effrayant d'ironie et de mépris. Ah ! vous refusez de rendre raison à un vieillard dont je suis le mandataire et que vous avez essayé non seulement de dépouiller, mais de déshonorer ? Eh bien ! nous verrons, si, lorsque je vous aurai publiquement craché votre histoire au visage, vous garderez encore ce beau sang-froid, cette admirable attitude.

En effet, M. de Morère, debout, immobile, conservait, quoique très pâle, la tête haute et la physionomie impassible.

– Monsieur, répliqua t-il d'une voix sombre, faites, je vous attends. Seulement, n'oubliez pas que c'est aux tribunaux seulement que je demanderai réparation, soit de toute voie de fait, soit de toute calomnie répandue sur ma vie... Et ce jour-là, rappelez-vous, rappelez-vous bien, monsieur le duc, que je dirai publiquement, moi aussi, le véritable motif de vos outrages, et que le lendemain tout Paris saura. ce que vous avez le plus

grand intérêt à ne pas lui faire connaître, acheva-t-il avec un sourire tragique.

Le jeune homme frémissait de tous ses membres. Il répéta :

– Lâche ! lâche !

– Vous vous trompez, répliqua M. de Morère. Vos informations sur ma vie sont incomplètes. Soyez tranquille : à l’occasion je sais tuer un homme. Seulement je choisis mes adversaires, et je ne me bats qu’utilement. Vous vivrez peut-être assez pour le voir, et pour regretter le mot que vous venez de prononcer. Et maintenant, monsieur le duc, je suppose que vous n’avez plus aucun renseignement à me demander. Votre visite m’a honoré quand même, mais j’ai des affaires, et.

– Adieu, monsieur, fit M. de Nohan. Nous nous retrouverons.

Et il sortit, violemment. Presque au même instant, la petite porte de la chambre à coucher s’ouvrit, et Hélène se précipita. Elle alla à M. de Morère et demeura comme effrayée : le visage de l’aventurier, de pâle était devenu rouge, presque sanglant ; la sueur coulait de son front à grosses gouttes.

– Mon Dieu ! s’écria mademoiselle Briffaut, qu’avez-vous donc !

Il la regarda et, d’une voix sourde :

– Avez-vous cru un mot de ce qu’a dit cet. homme ? Croyez-vous que je sois un lâche ?

– Non ! répliqua-t-elle avec un accent de sincérité réelle. Vous êtes un homme fort.

M. de Morère se calmait peu à peu.

– Merci. Peut-être un jour vous prouverai-je que vous ne vous trompez pas. Mais il est onze heures... je ne vous chasse pas... seulement, j’ai un rendez-vous, et je serais hors d’état en ce moment de causer de quoi que ce soit.

– Je le comprends, fit-elle en ajustant son chapeau devant une glace. Il est toujours entendu que vous venez chez moi ce soir.

– C’est convenu. Mais. le petit Chênefer ?

– Il sait que je dois m’absenter. A ce soir donc !

Elle tendit sa main à M. de Morère.

– A ce soir.

XXVI

Hélène avait dit vrai. Depuis trois jours les Chênefer étaient de retour à Paris. Ainsi l'avait décidé le père, sans donner d'explication, sinon que des intérêts inattendus réclamaient sa présence pour une durée impossible à fixer. La tristesse de cet homme, jusque-là si calme et si heureux, son agitation singulière, avaient frappé madame Chênefer, et la pauvre femme s'était félicitée du moins de la permission à elle accordée par son mari de l'accompagner à Paris ; Paule avait suivi, et toute la famille se trouvait réinstallée tant bien que mal dans le petit hôtel du peintre, situé tout près du parc Monceau, ou pour mieux dire presque enclavé dans ce parc, avec lequel pouvait communiquer le jardin de l'hôtel.

Cette détermination, le peintre l'avait prise brusquement, résolûment, car vingt-quatre heures lui avaient suffi à se rendre compte de l'état de désespoir sombre et d'affolement auquel était arrivé Henri. Le jeune homme, en effet, le soir du concert, n'était pas rentré chez son père. Il avait essayé de poursuivre Hélène. A Fécamp, où il conservait la chambre dont il a été question, on lui avait remis un billet : ce billet, de la main de mademoiselle Briffaut, rédigé en style plaintif, disait que la jeune femme ne pouvait demeurer plus longtemps aux Petites-Dalles, après l'accueil humiliant fait par M. Chênefer à la demande en mariage formulée par Henri. En femme habile, Hélène ne soufflait mot de son affront du concert, non plus que de M. de Morère, comme si déjà elle ne se souvenait plus ni de l'un ni de l'autre. Au milieu de protestations d'amour et de dithyrambes désolés, elle ajoutait qu'elle allait chercher la solitude pendant quelques jours, au bout desquels elle reviendrait à Paris. Henri n'hésita pas : il rentra enfin chez son père et lui montra cette lettre, espérant que le ton de

désespoir qui y régnait toucherait le vieux peintre. Celui-ci la lut, la rendit à son fils, et pour toute réponse, dit, en affectant un sang-froid bien éloigné de son esprit :

– C’est bien. Nous irons à Paris. Cette femme veut la lutte : je l’accepte.

Une seule personne, en dehors de Charles-Nicolas Chênefer et d’Henri, était au courant de cette résolution, et même de la scène qui avait eu lieu entre le père et le fils. Pendant cette nuit tragique, où Henri courait à Fécamp, pour n’en revenir que le lendemain, le peintre s’était confié à Saincaize. Cette confidence n’avait d’ailleurs pas appris grand’ chose au compositeur, car il connaissait Chênefer, et lorsqu’il avait dit à Hélène : –

« Je ne suis pas votre ennemi, car ce serait inutile, » il prévoyait bien l’énergique refus dont s’était si violemment émue mademoiselle Briffaut. Un instant cependant, après la confidence du vieux maître, Saincaize s’était demandé si le moment n’était pas venu de lui confier son secret à son tour. Mais, sur le point de parler, de désigner Hélène comme la femme qui avait failli ruiner à jamais sa vie, il s’était arrêté, en songeant à une autre femme, vision douce et charmante, qui s’était emparée de tout son cœur, et ne quittait plus son souvenir.

Lui qui avait dit encore à Hélène qu’à cette heure il n’y aurait plus de place dans sa vie pour un amour, il s’était aperçu, avec cette sorte de terreur des êtres déjà meurtris par une créature mauvaise, qu’il ne pouvait plus voir apparaître Paule Abeille sans éprouver au cœur cette sensation, à la fois douloureuse et exquise, de l’amour qui ne s’avoue pas encore. Lui qui se croyait sceptique, endurci, cuirassé à jamais contre toutes les surprises d’un regard de femme, il baissait les yeux devant Paule ; lui spirituel et hâbleur, dont les paradoxes avaient ajouté une réputation de causeur à sa réputation d’artiste, il était devenu gauche, embarrassé, taciturne même, à force de timidité. Paule, avec cette inconscience d’un cœur qui s’ignore, riait beaucoup de ce changement subit : elle s’en attrista lorsqu’elle apprit le projet de voyage à Paris, car elle attribua à la tristesse de Saincaize la même cause inconnue qui assombrissait le front de Chênefer et redoublait la mélancolie de sa femme. Saincaize prit un grand parti : il annonça son départ, nécessité, disait-il, par une promesse de concert à Rouen, et il quitta

la villa Chênefer, bien différent de ce qu'il était le soir où pour la première fois il avait mis le pied chez le vieux maître.

Le lendemain de la visite du duc de Nohan à M. de Morère, madame Chênefer et Paule Abeille, assises dans un petit salon du rez-le-chaussée de l'hôtel du peintre, étaient occupées, l'une à un travail de couture, l'autre à un ouvrage de tapisserie, lorsque la porte s'ouvrit et qu'un domestique annonça Saincaize. Le compositeur entra aussitôt. Paule, en l'apercevant, se leva, frappa ses deux mains l'une contre l'autre, et s'écria avec une explosion joyeuse :

– Monsieur Saincaize ! Quel bonheur !

Robert allait saluer, il s'arrêta, tressaillant, le regard fixé sur la jeune fille. Paule aussitôt devint toute rouge et, baissant les yeux, se tut.

Madame Chênefer, dans l'innocence de son âme de sainte femme, n'avait attaché à l'exclamation et au premier mouvement de la jeune fille aucun caractère imprudent. Elle sourit, heureuse de revoir un ami, et, tendant la main à Saincaize :

– Que c'est aimable à vous, dit-elle, de ne pas avoir oublié votre promesse, et de vous être rappelé les exilés des Petites-Dalles.

Il baisa la main de madame Chênefer, salua Paule d'une respectueuse inclination de tête, et répliqua :

– Ma première visite devait être pour Jes hôtes excellents auxquels je dois peut-être les meilleures heures de ma vie. J'espère, madame, que les motifs qui ont obligé M. Chênefer à quitter si promptement cette belle campagne, prendront fin bientôt, et que rien de fâcheux n'est venu vous attrister depuis votre retour ?

– Non, fit madame Chênefer. Il s'agit, je crois, de questions d'intérêt se rattachant, à ce que m'a dit mon mari, à un récent désastre financier. Il assure, du reste, en avoir été quitte pour la peur et n'avoir perdu qu'une somme insignifiante. Aussi espéré-je retourner bientôt là-bas, où vous viendrez de nouveau nous rejoindre, n'est-il pas vrai ?

Saincaize s'inclina sans répondre : elle poursuivit en souriant :

– Paule vous jouera encore la sonate en *ut dièse* que vous aimez tant, et vous éteindrez encore les lumières. Cela vous décidera.

– Oh ! maman ! murmura la jeune fille à voix basse, d'un ton confus.

Madame Chênefer eut un moment de surprise ; mais vivement Saincaize reprit :

– On m’a dit que le maître travaillait en ce moment dans son atelier. Je n’ai pas voulu le déranger... Mais me sera-t-il permis de lui serrer la main, avant de vous quitter ?

– Sans doute, répondit l’excellente femme. Vous ne le dérangerez pas. Il dit qu’il n’est pas en train depuis quelques jours... Toujours ces ennuis, ces préoccupations ! ajouta-t-elle avec un soupir.

Saincaize comprit que rien n’était terminé :

– Et ce cher Henri, que j’oubliais ! Toujours bien portant, toujours robuste, toujours heureux ?

Le visage de madame Chênefer exprima une tristesse profonde.

– Non, dit-elle ; depuis quelque temps Henri n’est plus le même. Il est sombre, il dort mal, il mange à peine. Je l’ai interrogé : je n’ai pu rien obtenir. Mais vous avez pu remarquer déjà aux Petites-Dalles ce changement qui me désole.

– Mais non, fit Saincaize, pour rassurer la pauvre femme. J’ai pensé qu’il n’aimait pas la campagne, voilà tout. A vingt ans, il n’y a que Paris. N’est-il pas vrai, mademoiselle ? ajouta-t-il.

Pour la première fois depuis le commencement de l’entretien, Paule leva les yeux. Elle répondit mieux d’une voix un peu émue :

– Oh ! moi, monsieur, je suis bien partout avec ceux que j’aime. Et je crois qu’on s’aime encore loin du monde et loin du bruit.

Saincaize allait répondre, quand elle reprit, tout heureuse :

– Voici mon père.

Chênefer en effet venait d’entrer. Il serra avec force la main de Robért, échangea avec lui un éloquent regard, et dit :

– Vous parliez de la campagne ?

– Oui, fit Saincaize. Mademoiselle la préfère à Paris, parce qu’on y jouit davantage de ceux qu’on aime.

– C’est vrai, répliqua Chênefer. C’est même pour cela probablement que j’y ai toujours travaillé mieux qu’à Paris. Et vous ?

– Oh ! moi, reprit le compositeur, hormis mon vieux père et ma vieille mère, qui ont toujours refusé de quitter leur petite bicoque de Briffaut, je

n'ai personne à aimer : je n'ai donc pas d'avis là-dessus, et je travaille où je peux, et quand je peux.

Le peintre regarda Saincaize avec un mélange de bonte et de curiosité ; puis, tout à coup :

– Quel âge avez-vous ?

– Trente-deux ans.

– Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? demanda, à brûle-pourpoint, Chênefer.

Saincaize fit un mouvement brusque. Juste en ce moment son regard se rencontra avec celui de Paule, qui se remit à sa tapisserie avec un redoublement d'activité.

– C'est vrai, insista madame Chênefer, pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Le jeune homme hésita un instant, puis il répondit :

– Mon Dieu, madame, la raison en est assez compliquée : j'ai sur le mariage des idées à moi. surannées et ridicules, et l'expérience que j'ai acquise m'a malheureusement prouvé que mes idées étaient en contradiction absolue avec les mœurs, les usages, le progrès, si vous voulez. Fils de braves gens qui ont toujours travaillé, qui se sont toujours soutenus, encouragés, protégés l'un l'autre, j'ai l'infirmité de croire qu'une femme ne doit pas être seulement un objet de luxe, une poupée dont les costumes variés font sensation dans les bals, au théâtre ou aux courses ; mais qu'elle doit avant tout, surtout, être une compagne, constante et fidèle de toutes les heures, une consolatrice dans les moments difficiles, un conseil dans les moments de doute, une amie enfin, partageant avec la même passion, les jours de lutte et les jours de triomphe. Cette femme, je l'ai cherchée, poursuivie Saincaize avec gravité : je l'ai cherchée, dès mon entrée dans le monde, à l'heure où, seul, n'ayant, pour tout patrimoine, que ma foi dans l'avenir, j'éprouvais le besoin d'un cœur qui partageât cette foi, et qui, en attendant cet avenir, se contentât de mon travail présent, consentît à grimper cinq étages, à habiter sous les toits, à déjeuner de deux œufs sur le plat, et à ne pas exiger de fraises au mois de mars. Cette femme, je ne l'ai pas trouvée. ou plutôt, si, j'en ai trouvé une, seulement elle m'a ri au nez. J'ai compris alors que l'habitude de la province avait faussé mes idées, que je

retardais, que j'appartenais à un autre âge. Je n'ai plus insisté. Depuis, très souvent, je n'ai aucune raison de m'en cacher, on m'a proposé ce qu'on appelle des partis, une jeune fille quelconque, parfaitement élevée, c'est-à-dire apportant soixante à quatre vingt mille francs de dot, et l'habitude de dépenser un minimum de vingt mille francs par an à sa toilette. J'ai trouvé ça très gentil, mais inutile, et, ne me rendant pas compte de la nécessité d'avoir • une femme non pour moi mais pour les autres, j'ai pris le parti de rester garçon.

Chênefer avait écouté attentivement. Le jeune homme avait parlé avec un accent de tristesse et d'amertume qui ne lui était pas habituel. Comme malgré elle, Paule avait encore une fois quitté sa tapisserie, et, sa main posée dans celle de madame Chênefer, elle regardait Saincaize avec une expression étrange, de surprise, presque d'impatience.

– Vous avez eu raison, répliqua le peintre. Mais il y a d'autres femmes, et vous avez désespéré trop tôt.

– C'est qu'il y a un proverbe, fit Saincaize en riant. Chat éciaudé...

– Vous avez donc été bien malheureux ? demanda tout à coup, brièvement, comme haletante, la jeune fille.

Robert ressentit un frémissement. Cette fois Paule, avec une résolution singulière, ne le quittait pas des yeux. Chênefer et sa femme se regardèrent souriants.

– Mademoiselle, répondit enfin le jeune homme, il est toujours ridicule de prétendre qu'on a été malheureux parce qu'une femme n'a pas voulu de vous. J'ai subi la vie telle qu'elle est faite, voilà tout.

– Eh bien ! je suis sûre que vous la jugez plus mauvaise qu'elle n'est, poursuivit Paule, presque irritée. Il fallait chercher encore : vous auriez trouvé. N'est-ce pas, mon père ?

Saincaize était devenu muet de surprise. Chênefer acquiesça d'un signe.

– Eh ! s'écria le jeune homme, avec découragement, à quoi bon revenir sur le passé. Ce qui est fini est bien fini.

– Dites donc, Robert, fit le peintre en fixant de nouveau sur lui son regard loyal, qu'est-ce que vous pensez de la sortie de Paule ? Vous a-t-elle assez renversé votre raisonnement, en deux mots, hein ?

– Mademoiselle Paule est un ange, murmura Saincaize ; les anges ont toujours fait exception partout.

– Pourquoi cela ? répliqua Chênefer. Regardez-moi donc un peu dans les yeux, mon petit Rolla que vous êtes, et soyons franc. Voulez-vous que je vous dise le secret de votre tirade de tout à l’heure, et de votre mélancolie d’à présent ? Dites, le voulez-vous ?...

Saincaize devint rouge : éperdu de terreur, car il connaissait les façons brusques du peintre, il cria :

– Chênefer, je vous en supplie... pas de bêtises !

– Vous ne voulez pas ? Eh bien ! je vais vous le dire tout de même, poursuivit le peintre : de puis huit jours vous êtes amoureux, tellement amoureux que vous n’osez pas l’avouer, ce qui est la preuve certaine de la gravité du mal.

– Amoureux. moi ! balbutia le malheureux, qui désespéra d’arrêter l’impitoyable maître.

– Paule, poursuivit Chênefer, allons, un peu de pitié, regarde-le donc et dis-lui qu’il peut parler sans t’offenser, que diable, puisqu’il t’aime !

La jeune fille jeta un cri. Saincaize perdit complètement la tête et s’élançant vers elle, les mains jointes :

– Ah ! fit-il d’une voix étranglée : vous l’aviez-donc deviné ? Vous le saviez donc ?

– Mon cher Henri, tu arrives bien, dit Chênefer à son fils, qui entra à son même instant : j’ai l’honneur de t’annoncer le mariage de ta sœur avec M. Robert Saincaize, ici présent.

XXVII

Henri s'était arrêté étonné. N'ayant jamais songé à Paule, il n'avait jamais prévu qu'un autre pût y songer. La nouvelle, bruyamment donnée par le peintre, produisit donc sur lui une impression assez vive pour qu'il oubliât pendant quelques secondes ses ennuis.

– Vous dites... demanda-t-il comme s'il avait mal entendu : M. Saincaize vous a demandé la main de Paule ?

– Non, pas précisément fit Chênefer, redevenu grave, car il avait remarqué l'air plus sombre que de coutume, du visage de son fils, et le creux des paupières attestant une invincible insomnie. Saincaize, ajouta-t-il, appartient à la race des timides, comme tous les soi-disant sceptiques, comme tous les faiseurs de paradoxes à froid. Il a donc bien fallu que je lui offrissé la main de Paule, puisque jamais il n'aurait osé la demander.

Pendant cette courte scène, Saincaize trop heureux, trop préoccupé de ses propres affaires pour s'inquiéter d'Henri, s'était rapproché de Paule et balbutiait de ces mots entrecoupés par l'émotion, dont la gaucherie même atteste la sincérité. La jeune fille n'avait pas été moins vivement surprise que Robert de la subite sortie du peintre. Les yeux baissés, dans un embarras pudique, n'osant dire non, car elle ne savait pas mentir, ne pouvant dire oui, car elle sentait que ce n'était pas à elle à parler, elle se taisait, s'efforçant de dompter les battements précipités de son cœur, et les mouvements de sa poitrine, soulevée par sa respiration haletante.

Madame Chênefer vint à son secours, lui prit la main, et, en quelques mots à voix basse, fit cesser la situation un peu fautive des deux jeunes gens. De son côté, Henri s'avança vers Saincaize, et, d'un ton affectueux et grave en même temps, dont le compositeur fut frappé, il dit :

– Mes compliments, Saincaize. Paule est ma sœur, car depuis qu'elle est entrée dans notre maison, je l'ai toujours considérée comme telle. Mes compliments, et merci : vous étiez déjà de nos amis : vous serez désormais de la famille.

Jusqu'alors les rapports existant entre le compositeur et Henri Chênefer, n'avaient pas témoigné d'une grande cordialité. Aux Petites-Dalles, le fils du peintre s'était même oublié à une sorte de menace indirecte, à propos de la première discussion relative à mademoiselle Briffaut. Saincaize fut donc

un peu étonné de cette transformation dont il ne s'expliquait pas la cause. Il serra la main d'Henri, et répliqua :

– Votre père, mon cher Henri, est le meilleur des hommes, mais il va si vite, si vite, que c'en est quelquefois effrayant. Oui, je l'avoue, ce qu'il vient de vous dire serait le bonheur de ma vie, a été depuis huit jours ma pensée unique, mon idéal, mon rêve. Cette fois, Chênefer, vous ne m'accuserez plus de timidité ? poursuivit Robert en se tournant vers le peintre. Mais il ne suffit pas de rêver l'impossible pour l'obtenir, il ne suffit même pas qu'un homme excellent prenne parti pour moi, et m'oblige à avouer tout haut le secret de mon cœur. Mademoiselle Abeille n'a pas répondu ; et, si la franchise d'un honnête homme peut trouver grâce devant elle, il n'en est pas moins vrai que je dois lui demander pardon d'un premier mouvement involontaire, dont elle a peut-être le droit de s'offenser.

Paule leva la tête : elle était de plus en plus charmante, avec l'expression d'inquiétude, d'impatience et d'hésitation, amenée sur son visage pur et jeune, par les dernières paroles du compositeur.

Chênefer se croisa les bras :

– Ah ça ! est-ce que ça va recommencer ! s'écria-t-il avec un feint accent bourru. Comment, je coupe au plus court, je vous place tout de suite en face l'un de l'autre, et voilà qu'au lieu de vous tendre la main tous les deux, vous vous mettez à marivauder, mademoiselle par des mines, monsieur par des discours... Attendez donc : nous allons bien voir. Mon bon Saincaize, vous me voyez désolé.

– Pourquoi, grands dieux ! fit le compositeur pris naïvement à l'accent sérieux et triste de Chênefer.

– Parce que je me suis trompé. Parce que je me suis mis complètement dedans. Qu'est-ce que vous voulez : je ne suis pas infallible. A mon âge on est excusable de confondre certains symptômes, de prendre pour de l'amour ce qui n'est que de la sympathie amicale. En un mot, mon pauvre ami, je me suis trop avancé tout à l'heure : vous avez raison. Vous n'avez plus qu'à vous en aller. Paule ne vous aime pas.

Chênefer avait débité tout cela avec un tel sang-froid, qu'un frisson passa dans les veines de Saincaize.

– Ah ! s’écria le malheureux avec désespoir, je le savais bien que je n’étais qu’une brute, et que je rêvais l’impossible.

Brusquement Paule se leva : une rougeur légère colorait ses joues. La jeune fille regarda alternativement madame Chênefer, puis le peintre, comme si elle cherchait dans leurs yeux un consentement à une résolution subite. Alors, droite, la tête haute, sans embarras, elle s’avança vers Saincaize, et dit d’une voix ferme :

– Voici ma main.

Saincaize n’était plus un enfant ; il avait déjà beaucoup vécu et connaissait bien la vie. Il eut cependant comme un étourdissement, et au moment où, muet et frémissant, il appuya ses lèvres sur la petite main de Paule, il crut qu’il allait tomber. Quand il releva la tête, il était si pâle qu’Henri courut à lui.

– Ce n’est rien, murmura Saincaize. C’est que je suis... trop heureux. Je n’y suis pas habitué... et la première fois... vous comprenez, ajouta-t-il en souriant, ça étonne.

Paule était allée se jeter dans les bras de Chênefer qui la serrait doucement. Puis elle revint à madame Chênefer qui la baisa au front. Henri pressa de nouveau la main de Saincaize et dit d’une voix basse, que cependant le peintre entendit :

– Soyez heureux, Saincaize. Vous en êtes digne. Vous êtes entré dans la vie par la bonne porte. Tout le monde n’en peut dire autant.

Et, sans attendre de réponse, il alla à Paule, lui tendit les bras, et, l’embrassant avec force :

– Merci, petite sœur, ajouta-t-il. Maintenant vous serez deux à bénir mon père. Merci...

Chênefer tressaillit, mais se tut. Saincaize, lui, fut frappé du ton avec lequel Henri avait prononcé ces paroles, mais comme les deux femmes, tout à d’autres pensées, n’y avaient attaché aucun sens mystérieux, le compositeur comprit que ce n’était pas l’heure de s’y arrêter. Il dit gaîment :

– Ne trouvez-vous pas qu’on étouffe un peu, mon cher maître ?

Le peintre sourit, comme heureux d’une diversion.

– Oh ! ces amoureux, dit-il, ça a toujours besoin d’air, comme les lions.

– Comme vous alors, riposta Saincaize ; vous m’avez conté qu’autrefois dans votre enfance vous aviez failli mourir faute de continuer vos courses à travers les forêts du Morvan, et qu’aujourd’hui encore vous ne vous portiez jamais mieux qu’en plein vent, ou toutes les fenêtres ouvertes.

– C’est vrai, répliqua le peintre. Aussi ce n’est pas un reproche. Je crois, Robert, car j’ai des idées particulières, vous le savez, que les forces intellectuelles ou morales données à l’homme, qu’il soit soldat, orateur, prêtre ou artiste, sont en raison directe de la puissance de ses poumons. L’homme qui peut se contenter de dix mètres cubes d’air pendant toute sa vie ne fera jamais parler de lui.

Henri était allé ouvrir toute grande la porte-fenêtre ouvrant sur le jardin.

– Seulement, poursuivit le peintre, ici ce n’est plus les Petites-Dalles : je ne puis vous offrir qu’un espace extrêmement restreint. A Paris, les arbres ont toujours tort.

– Mais, répliqua Saincaize, il me semble que vous calomniez votre jardin, mon cher maître. On voit des arbres à perte de vue.

– Oui, ceux du parc Monceau. La maison y est pour ainsi dire enclavée. Tenez, là-bas, j’ai même une sortie sur le parc. Elle me sert peu. Je ne sais même pas ce qu’est devenue la clef. Mais enfin, j’ai le droit de m’en servir. Voulez-vous venir juger par vous-même, de l’exiguïté du terrain ?

– Volontiers, fit Saincaize, qui suivit le peintre, après avoir échangé un dernier regard, tout chargé de bonheur, avec Paule Abeille, toujours en conférence auprès de madame Chênefer, dans un angle du salon.

Henri avait suivi les deux hommes. Chênefer montra son jardin. Il était clos d’une grille : à mi-hauteur de cette grille était appliqué, intérieurement, un volet continu, de couleur verte, en forme de persienne. En outre, un lierre épais, grimpant le long de cette clôture jusqu’au sommet de la grille, interceptait tout regard indiscret de l’extérieur.

A l’extrémité, se dissimulait une porte étroite, pratiquée, dans la grille même, et dont la serrure, un peu rouillée, attestait le peu d’usage.

Quand l’inspection fut terminée, Saincaize dit à Chênefer :

– Maintenant que nous voilà loin du salon, et que ces dames ne peuvent nous entendre, souffrez, mon cher maître, que je vous dise encore une fois combien vous avez été bon, combien je vous aime. Je suis si heureux qu’il

me semble que le soleil n'a jamais été si brillant, le ciel si bleu et les arbres si verts. Il y a des instants où je me demande si je ne continue pas à rêver, si tout cela est vrai, si vraiment mademoiselle Abeille a mis sa main dans la mienne. Tenez, je suis si heureux, si heureux, que j'en pleurerais.

Il s'essuya vivement les yeux, où brillaient, en effet, de grosses larmes. Henri suivait toujours. Chênefer s'assit sur un banc et, baissant la tête, comme réfléchissant, répondit :

– Ne me remerciez pas, Robert. Vous aimez Paule et Paule vous aime. Ce que j'ai fait n'est donc que ce qui se serait fait même sans moi. Il y a eu un temps, bien peu éloigné, où j'avais d'autres projets sur elle. Jeune, jolie, avec sa vertu aimable, son esprit, son éducation achevée, je m'étais dit que peut-être un autre la remarquerait, et en ferait sa femme. C'était mon rêve à moi. Il n'a pas réussi. J'en ai même été réveillé brusquement. J'avoue qu'un instant j'en ai souffert. Mais vous êtes venu : vous m'avez consolé. Vous êtes un brave garçon, que j'aime et que j'estime. Vous êtes destiné à devenir un maître de l'art moderne. Avec vous, je suis tranquille sur le bonheur de Paule, sur son avenir, car je suis vieux... je ne serai pas toujours là.

Henri avait écouté, impassible en apparence. Il s'avança, et d'une voix émue :

– Mon père, dit-il, nous pouvons, je crois, entre hommes, aborder certaines questions. Depuis le jour où Paule est entrée ici, je vous l'ai dit, je l'ai considérée comme ma sœur : j'entends qu'elle en ait non seulement le rang et le titre, mais les avantages. J'ignore vos intentions à cet égard, mais une chose doit être convenue : c'est que non seulement vous êtes unique maître de votre fortune, mais que, de plus, je verrai avec joie, avec bonheur, une partie de cette fortune passer en dot à Paule, de même qu'un jour si à Dieu ne plaise ! j'avais le malheur de vous survivre, – poursuivit le jeune homme d'une voix sombre, – j'entends que Paule soit héritière au même titre que moi, et j'y engage ici mon honneur, devant l'honnête homme qu'elle a choisi pour mari.

Chênefer se leva : une expression d'orgueil, mêlé à une douleur aiguë, parut sur sa mâle physionomie. Saincaize, stupéfait et ému des nobles paroles d'Henri, allait protester. Le peintre l'écarta d'un geste :

– Laissez, dit-il. L'enfant a raison. Paule est ma fille, puisqu'elle n'a plus ni père ni mère. Je n'attendais pas moins de lui, car je le connais.

Et fixant sur Henri son beau regard, fier et triste :

– Oui, continua Chênefer, tu es bien mon fils. Si tu as commis des fautes, elles viennent non pas de calculs, ni de vices égoïstes, mais précisément de cette générosité que je t'ai toujours reconnue, et qui, à l'âge critique où tu es parvenu, te livre, sans défense, aux pièges et aux trahisons des habiles ou des pervers. N'importe, il y a un Dieu et une justice, acheva le peintre, d'une voix solennelle, et j'ai foi en eux. Je te bénis, pour ce que tu viens de dire, et je t'aime, m'en rapportant à l'avenir pour le reste.

– Et moi, protesta Saincaize, je ne souffrirai pas qu'une pareille générosité...

– Mon père, interrompit Henri sans répondre à Saincaize, ne me faites pas de reproches. Je suis assez malheureux.

Rien rie pourrait rendre l'expression de déchirement, d'amertume, avec laquelle avait parlé Henri. Chênefer n'eut pas le temps de répondre, un domestique venait à lui.

– M. le duc de Nohan fait demander si monsieur est visible, dit cet homme.

– Ah ! fit Chênefer, un peu impatient, c'est la visite promise aux Petites-Dalles. J'y vais ajouta-t-il. Tu me rejoins, Henri ?

– Excusez-moi, mon père, j'ai à sortir. Le duc me connaît d'ailleurs à peine, et.

– Comme tu voudras. Quant à vous, Saincaize, je vous retrouverai. A tout à l'heure.

Il s'éloigna. Henri alors se rapprocha du compositeur, et vivement, baissant la voix, lui dit :

– Vous êtes bien mon ami, n'est-ce pas ?

– Sans doute, fit Robert, étourdi.

– Alors, je puis compter sur vous comme sur un frère, en toute circonstance, même la plus grave ?

– Je vous le jure.

– Eh bien ! poursuivit le jeune homme d'une voix entrecoupée, jurez-moi sur l'honneur de ne révéler à personne, ni à mon père, ni à ma mère, ni à

Paule, ce que je vais vous dire.

– Vous avez ma parole.

– Merci. Demain ou après-demain, enfin bientôt, j’aurai besoin de vous. J’ai votre adresse. Pouvez-vous vous trouver chez vous pendant un jour ou deux le matin, de huit heures à dix heures, le soir entre quatre et six ?

– Oui, mais je ne comprends pas...

– Si vous refusez, dites-le, je m’adresserai ailleurs.

– Non, j’accepte.

– Alors c’est entendu. Adieu ! reprit le jeune homme. N’oubliez pas que j’ai votre parole.

Et il s’éloigna, laissant Saincaize complètement abasourdi.

XXVIII

Quelqu’un d’assez inquiet, en ce moment même, c’était mademoiselle Briffaut. A l’heure où elle attendait Henri Chênefer, elle avait reçu, – par Pierre, le domestique de confiance du jeune homme, qu’on a vu apparaître aux Petites-Dalles, un billet fort court, mais très cordial, affirmant l’impossibilité de se rendre chez elle avant le lendemain. Un instant le doute et la crainte s’étaient glissés dans l’esprit de mademoiselle Briffaut. Elle avait interrogé Pierre, mais le valet ne savait rien, ou ne voulait rien dire. Elle, avait lu et relu le billet et s’était peu à peu rassurée. En effet, en y réfléchissant avec ce sang-froid et cette logique qui l’abandonnaient rarement, mademoiselle Briffaut s’était dit qu’une seule chose, après la réconciliation des derniers jours, aurait pu renouveler la colère d’Henri : la présence de M. de Morère, la veille au soir, chez elle. Or cette présence, Henri l’ignorait certainement ; Hélène avait prétexté d’une absence forcée aux environs de Paris, le jeune homme n’avait pas insisté, et s’il se fût

seulement douté du mensonge, sa mauvaise humeur et son irritation n'eussent pas manqué de se trahir dans sa lettre. Au contraire la lettre était toujours amicale et le dernier mot toujours passionné. Donc mademoiselle Briffaut devait se rassurer.

Henri, en effet, avait passé, contre son ordinaire, une partie de la journée à l'hôtel Chênefer. Vers trois heures seulement, aussitôt après son court dialogue avec Saincaize, dialogue auquel le compositeur n'avait rien compris, il sortit, mais une heure après, il rentra, annonçant qu'un jour comme celui-ci, il se serait fait scrupule d'accepter en ville une invitation quelconque, tenant à dîner et à passer la soirée en compagnie de son futur beau-frère. Saincaize, comme il était facile de le prévoir, avait été retenu à dîner par les Chênefer. Le peintre se montra tout heureux de cet empressement d'Henri, qui lui paraissait de bon augure. Le compositeur, au contraire, trouvait étrange une conversion aussi brusque, et en se rappelant les paroles du jeune homme, le serment du secret exigé par lui, il commençait à être en proie à une inquiétude réelle. Comme pour se dérober à toute explication, Henri passa, enfermé dans sa chambre, l'heure qui précéda le dîner, ayant, disait-il, à mettre en ordre divers livres et papiers. Le repas fut d'ailleurs fort animé. Le fils du peintre paraissait fort gai, pour la première fois depuis longtemps, d'une gaîté cependant un peu fébrile, qui n'échappa ni à Chênefer, ni à Saincaize. Après le dîner, on se promena dans le jardin, on fit de la musique, et l'on se sépara assez tard. Saincaize se retira, envahi malgré lui par les préoccupations les plus sombres.

Le lendemain, après avoir déjeuné en famille, Henri, qui avait poussé la bonne humeur jusqu'à plaisanter Paule en l'appelant constamment madame Saincaize, monta chez lui, s'habilla en grande toilette de ville, et, sifflottant entre ses dents un air d'opéra, sortit de l'hôtel, un jonc à la main, un cigare aux lèvres, se dirigeant à pied du côté du Paris central. Il pouvait être deux heures de l'après-midi, lorsque le jeune homme, qui marchait de ce pas tranquille et régulier des gens qui ont à réfléchir, fut brusquement tiré de sa méditation, vers l'angle de la rue Vivienne et du boulevard, par ce cri poussé d'une voix cordiale :

– Monsieur Chênefer !

Le jeune homme leva la tête et reconnut M. Alfred.

Après la scène finale du concert des Petites-Dalles, il semblait que l'apostrophe amicale du comique dût être assez imprudente, et pût même lui valoir, de la part de l'amant de mademoiselle Briffaut quelque dure rebuffade. Il n'en fut rien. Henri salua légèrement, et dit, sans le moindre accent de colère :

– Monsieur Alfred, je crois ?

– Lui-même, fit le comique, et qui vous présente ses devoirs, plus que ses devoirs, ses remerciements, ainsi qu'à votre respectable famille.

– Je ne comprends pas ce que vous voulez dire ! répliqua Henri plus distrait que surpris.

– Je dois à la générosité de M. votre père, à la vôtre et à celle de cet excellent M. Saincaize, d'avoir été compris dans la réparation des frais du concert des Petites-Dalles, reprit M. Alfred avec feu. Les largesses de M. le duc de Nohan ont fait le reste. M. Brazier m'a remis à mon départ ma note acquittée, plus dix louis, en me disant à qui je devais cette double joie. Je ne suis pas un ingrat : si j'avais connu exactement l'adresse de mes bienfaiteurs, je serais déjà allé les remercier. La Providence me permet de vous rencontrer. Soyez donc mille fois béni par un pauvre artiste qui n'oubliera jamais...

– Excusez-moi, interrompit Henri toujours distrait. Je suis tout à fait étranger à ce que vous me racontez. C'est sans doute à M. de Nohan seul que vous le devez, puisqu'il a seul pris l'initiative de cette fête. D'ailleurs je suis un peu pressé et je regrette...

Il salua, en touchant son chapeau du bout des doigts, et reprit sa route, dans la direction de la Bourse.

– Qu'à cela ne tienne, fit M. Alfred avec cette insistance de la reconnaissance persécutrice... Je vous accompagnerai pendant quelques instants. je revenais du Palais-Royal. M. Brasseur, mon illustre ami, quitte ce théâtre – vous le savez sans doute, pour ouvrir une salle, en plein boulevard. Entreprise hardie, monsieur Chênefer ! mais hasardeuse. Je l'ai dit à Brasseur : Mon ami, il faut tout de suite frapper un grand coup : il faut ouvrir par un coup de tonnerre !

– Oui, je sais, fit Henri sans entendre.

– Un retour à l’ancien vaudeville, reprit M. Alfred, au vaudeville de nos pères, l’avenir est là.

Il poursuivit encore pendant quelques instants : les deux hommes étaient arrivés à l’angle de la place de la Bourse. Henri s’arrêta, et, cette fois, d’un ton qui n’admettait pas de réplique :

– Monsieur, interrompit-il, je vous rends grâce. J’ai sérieusement à faire et regrette de ne pouvoir vous écouter plus longtemps. Adieu.

M. Alfred demeura cloué au trottoir. En regardant Henri s’éloigner, il murmura :

– Voilà un jeune homme bien agité. Tiens ! continua-t-il en suivant toujours Henri des yeux, il monte quatre à quatre les degrés de la Bourse. Si jeune et déjà compromettre son patrimoine aux jeux aléatoires de la fortune... Après ça il a peut-être pris aussi des *Houillères du Brésil*... Canaille de Morère ! rugit le comique en serrant les poings. Quand je pense que, sans moi, M. Brasseur, mon illustre ami, se laissait empaumer par ce farceur !...

Tout en devisant ainsi avec lui-même, M. Alfred, machinalement, s’était remis à marcher, et se trouva bientôt tout près de la grille de la Bourse. Il y avait grande animation : les cris, les appels se croisaient : des groupes nombreux et compacts stationnaient jusque sur les marches. Il eût été difficile au comique de dire depuis combien de temps il contemplait ce spectacle, banal du reste, lorsque tout à coup, il se produisit sous le portique un bruit effroyable : en même temps, on vit – la foule se ruer en masse du côté d’où le bruit était parti. Ce fut pendant quelques secondes une confusion inexprimable. Évidemment, il y avait là une querelle, peut-être une lutte. M. Alfred n’y tint plus. Curieux comme tous les badauds, il franchit en cinq ou six bonds de ses longues jambes le perron du temple, perça de ses coudes la foule compacte, et poussa un cri : devant lui, Henri Chênefer pâle, mais les yeux terribles de haine et de colère, tenant à la main le tronçon de sa canne brisée, était maintenu par quelques personnes, bien que rien dans son attitude n’indiquât plus l’intention de se dégager. A trois ou quatre pas de distance à peine, un autre homme, aussi pâle qu’Henri Chênefer, mais la cravate et le col défaits et froissés, le visage souillé d’un

sang qui coulait du sommet de son front, s'agitait, contenu à grand'peine en criant :

– Je le tuerai ! je le tuerai.

Voici ce qui s'était passé. Henri, à la suite de circonstances particulières, avait changé d'idée. Il ne s'était pas présenté rue Taitbout chez M. de Morère. Il était venu droit à la Bourse, sûr de l'y rencontrer, un couliissier lui ayant dit la veille que l'a— venturier se trouverait à coup sûr sous le portique entre deux et trois heures. Chercher un homme dans une pareille foule, cela a l'air de ressembler à la fable de l'aiguille dans une botte de foin. Néanmoins il est rare que la recherche soit infructueuse, quand elle est patiente. Au bout de quelques minutes, Henri, grâce à quelques renseignements, avait aperçu M. de Morère occupé à parler vivement, avec de grands gestes, à deux ou trois clients dont la physionomie exaspérée indiquait suffisamment des intentions rien moins que bienveillantes. Le jeune homme alla droit au groupe et sans saluer, sans s'inquiéter des clients, il posa la main sur l'épaule de M. de Morère et dit :

– J'ai à vous parler, monsieur.

L'aventurier regarda Henri. Le jeune homme, par un effort de volonté suprême paraissait calme. M. de Morère vit dans cette demande d'entretien un moyen d'échapper au moins pendant quelques instants à ses persécuteurs actuels. Il répliqua cependant :

– C'est que je suis en affaires, monsieur.

– Cinq minutes suffiront, répliqua Henri qui ajouta, saluant les trois inconnus : messieurs, je vous rends à l'instant M. de Morère ; il s'agit pour moi d'une affaire d'honneur.

Le mot conserve toujours un pouvoir magique. Henri avait d'ailleurs parlé avec un ton d'autorité qui s'imposait. Les trois hommes s'écartèrent.

– Par ici, si vous le voulez bien, fit M. de Morère en indiquant au jeune homme des promenoirs latéraux. Il y a moins de monde et nous parlerons plus librement.

Puis, une fois le coin tourné :

– Vous avez prononcé le mot d'affaire d'honneur : de quoi s'agit-il.

– Vous avez passé la soirée d'avant-hier chez mademoiselle Hélène Briffaut, dit Henri sans répondre.

– En effet, répliqua simplement M. de Morère.

– Ah ! vous l'avouez : fort bien. Cela simplifie tout. Mademoiselle Briffaut m'avait dit qu'elle devait s'absenter. Qu'êtes-vous allé faire chez elle ?

— Monsieur...

– Allons, répondez, fit Henri brutalement. Vous devez savoir que mes droits sur mademoiselle Briffaut me donnent celui de vous interroger.

M. de Morère parut faire un effort sur lui-même.

– Eh ! monsieur, je suis tout prêt à vous répondre. N'ayant rien à cacher, je peux tout dire. J'ignorais le prétexte dont vous me parlez et je le regrette. Ma visite chez mademoiselle Briffaut a été une simple visite d'affaires, rien de plus. Entré chez elle à neuf heures, j'en suis sorti à dix.

– Je le sais.

M. de Morère fit un mouvement.

– Oui, je vous ai vu entrer. et sortir, heureusement pour vous, ajouta le jeune homme.

– Souffrez que je vous dise que cet espionnage.

– Cette femme est à moi, je l'aime, interrompit Henri avec violence, et je vous défends, entendez-vous, je vous défends de jamais essayer de la revoir, ou sinon...

Il leva le bras. M. de Morère pâlit : il regarda le jeune homme en face et répliqua froidement :

– Si vous étiez venu me demander une explication chez moi, monsieur, je vous l'aurais donnée complète : ici je suis pressé, j'abrègerai : je suis si peu votre rival, que personne au monde ne souhaite plus vivement que moi votre mariage avec mademoiselle Briffaut. Et même je ne conçois pas que ce mariage rencontre de la part de votre famille la moindre opposition.

Henri s'était arrêté stupéfait.

– Que voulez-vous dire ?

– Je veux dire. mon Dieu ! fit M. de Morère, c'est cependant bien simple... et c'est quand même délicat. Monsieur votre père refuse de vous laisser légitimer une union qui, en résumé... n'est pas plus mal assortie que celle dont vous-même êtes issue... Enfin, monsieur, acheva M. de Morère

impatié, lisez vos papiers de famille, que diable ! et je n'aurai plus rien à vous apprendre.

Henri Chênefer était devenu pâle comme un mort. Il marcha sur M. de Morère qui recula :

– Qu'osez-vous dire ?...

– Mais rien que ce que j'ai dit, balbutia le misérable. Cette circonstance, cette égalité de situation avec mademoiselle Briffaut assure votre mariage, et loin de vous fâcher vous devriez.

Il n'acheva pas : la canne d'Henri Chênefer venait de s'abattre sur la tête de M. de Morère, renversant son chapeau et faisant jaillir le sang.

L'aventurier bondit sur Henri : avec un poignet de fer le jeune homme le saisit à la cravate, l'étranglant à moitié et le secouant furieusement. Puis par un dernier et brusque mouvement il le jeta à terre où M. de Morère tomba à genoux.

C'est à ce moment qu'on les avait séparés.

– A demain, cria M. de Morère.

– Oui, répéta Henri avec un calme terrible, à demain.

Il aperçut alors M. Alfred, et comme pris d'une idée subite :

– Venez, dit-il ; vous êtes un honnête homme, j'aurai besoin de vous.

Et les deux hommes disparurent bientôt, sans que personne eût hésité à livrer passage.

XXIX

Fidèle à sa promesse, Saincaize, dès trois heures de l'après-midi, attendait chez lui, dans un petit pavillon qu'il occupait au fond d'une maison de la rue de la Tour d'Auvergne. Le compositeur n'avait pas eu ce jour-là le courage de se rendre à l'hôtel Chênefer. Le serment, arraché plutôt

qu'obtenu par Henri, lui interdisait de répéter au peintre l'étrange confiance de son fils ; et Saincaize, inquiet et tourmenté d'une crainte vague, mais presque funèbre, aurait redouté de la laisser percer malgré lui. Il attendait donc, essayant de deviner le mot d'une énigme pour lui incompréhensible, lorsqu'un coup de timbre retentit à sa porte. Depuis plus d'une heure le compositeur arpentait de long en large le salon qui lui servait en même temps de cabinet de travail. Il courut ouvrir. Henri entra, suivi de M. Alfred.

Avant que Saincaize eût eu le temps de tendre la main au fils du peintre, Henri, brièvement, sans la moindre émotion, dit :

– Mon cher Robert, je viens de briser ma canne, publiquement, sur le visage de M. de Morère. Vous êtes mon premier témoin : si vous n'y voyez aucun empêchement M. Alfred sera l'autre.

Saincaize jeta une exclamation de véritable stupeur. Répondant à peine d'un geste au salut du comique, il saisit les deux mains d'Henri et répondit :

– Malheureux ! Vous ne saviez donc pas qui est cet homme !

– C'est justement parce que je le sais au contraire, que j'ai agi comme j'ai fait, reprit Henri Chênefer. C'est un voleur d'abord, mais cela m'importe peu : ce qui m'importe, c'est que c'est de plus un misérable qui se permet de se mêler de mes affaires. et de fréquenter une personne que j'aime, acheva-t-il d'une voix sombre.

Saincaize était hors de lui :

– Allons donc ! j'aurais dû tout de suite m'en douter, s'écria-t-il. Elle devait naturellement figurer dans ce nouvel événement. Quelque infamie, quelque ignominie, n'est-ce pas ?

– Saincaize, répliqua le jeune homme, avec plus de douleur que de colère, je n'ai, en dehors de vous, personne au monde à qui je puisse me confier : je vous supplie, je vous conjure de ne pas attaquer Hélène. Oui, je suis fou peut-être, oui depuis huit jours elle m'a fait souffrir toutes les tortures, je devrais la haïr, la mépriser ; mais je ne peux pas, je ne peux pas !

Et, cachant son visage entre ses deux mains, il éclata en sanglots et ajouta avec une expression déchirante :

– Je l'aime.

Le pauvre M. Alfred, témoin muet de cette scène, n'était plus en ce moment le joyeux comique de *Lischen et Fritzchen*. Sa physionomie avait pris un air de gravité dont on ne l'eût pas cru capable. Il murmura en regardant Saincaize :

– Pauvre enfant !

– Oui, pauvre enfant ! répéta le compositeur en faisant asseoir Henri presque de force. – Puis il reprit, exaspéré : Mais vous ne savez donc pas que cette femme n'a qu'un lingot à la place du cœur ! Vous ne savez donc pas que moi-même.

– Oui, interrompit Henri : vous l'avez aimée. Je sais cela, elle me l'a avoué il y a trois jours.

Saincaize sembla un instant déconcerté.

– Ah ! bien ! très bien ! Ça, c'est très fort. Elle a craint que je ne la trahisse, elle a pris les devants. C'est ma faute, au surplus, je n'ai rien à dire : j'aurais dû parler plus tôt. Il est vrai qu'au point où vous en êtes, je ne suis pas sûr que ça aurait rien changé ?...

Henri fit un geste désespéré.

– Soit, je ne dis plus rien, reprit Saincaize. Cependant, elle est mêlée à cette terrible affaire dont vous venez de m'informer. Elle en est la cause ?

– Non, dit nettement Henri.

– Ce n'est pas. à cause d'elle, ce n'est pas par jalousie que vous avez frappé M. de Morère ?

– Non.

– Alors, je ne comprends plus.

– Vous comprendrez, dit le jeune homme avec amertume, lorsque je vous aurai dit que ce misérable a osé mêler le nom de ma mère, le mariage de mon père, mes origines, en un mot, à un débat qui se trouvait clos de lui-même, sur l'assurance formelle qu'il m'avait donnée de ne point poursuivre Hélène, je pourrais même dire sur ses excuses.

– Ah ? fit Saincaize devenu pensif.

– Il a donc dit vrai : vous le saviez aussi ? reprit le jeune homme en le regardant en face.

– Je ne sais rien, répliqua résolument Saincaize, rien, sinon que votre père est l'homme le plus grand, le cœur le plus noble que je connaisse, et

votre mère la plus sainte des femmes.

Henri baissa la tête.

– C'est bien, dit-il. Je vous comprends. Mais vous devez comprendre aussi qu'il faut que cet homme meure, ou qu'il me tue. Rien qu'une allusion dans sa bouche infâme est un outrage au nom que je porte, à ma mère vénérée. Ai-je eu tort de compter sur vous ?

– Non, répondit tristement le compositeur. C'est horrible, mais vous avez fait votre devoir de fils. Allons au fait. Comment cela s'est-il passé ?

Henri raconta la scène.

– M. Alfred était présent ? demanda Saincaize.

– Non, intervint le comique, je suis arrivé à la fin seulement.

– Et comme je crois monsieur un honnête homme, ajouta Henri, comme il m'a déjà vaguement semblé qu'il haïssait M. de Morère, je l'ai prié de m'accompagner. Un comédien est un artiste : s'il y consent, il sera mon second témoin.

M. Alfred se redressa avec une expression de réelle fierté.

– Je me nomme Godard, dit-il, ma famille est honorablement connue à Bourganeuf (Creuse), et je ne me montrerai pas indigne de l'honneur que m'accorde aujourd'hui le fils de l'illustre M. Chénefer.

Henri serra la main du brave homme et reprit :

– Il vaut mieux d'ailleurs que les choses aient le moins de retentissement possible. Je compte donc sur vous deux. Dans l'état où se trouve M. de Morère, bien que l'éraflure de son crâne soit en somme insignifiante, je doute qu'il demande à se battre demain. Mais je ne veux pas attendre l'envoi de ses mandataires. Vous voudrez donc bien, mon cher Saincaize, l'avertir dès ce soir, par un mot, que je me tiens à sa disposition. et que c'est chez vous qu'auront lieu les entrevues, s'il n'y voit du moins aucun inconvénient.

– En effet, intervint M. Alfred, j'habite Belleville, et ce serait peut-être un peu loin...

– Entendu, fit Saincaize coupant court à la réflexion du comique. Mais vous pouvez dire, Henri, que vous me causez aujourd'hui la plus poignante douleur de ma vie. plus poignante même que celle... dont je ne vous

parlerai plus, soyez tranquille ! ajouta-t-il sur un geste de prière d'Henri Chênefer.

Ce dernier s'était levé.

– Quoi ! vous partez ?

– Oui. mais je compte vous revoir dans la soirée chez mon père, reprit Henri en serrant la main de Saincaize. Il ne faut pas qu'il se doute de ce qui s'est passé. J'ai pu m'échapper de la Bourse avant que la police fût intervenue. J'espère donc encore que rien ne s'est ébruité. D'ailleurs mon père, comme vous savez, vit fort retiré. Il ne saura rien. A la grâce de Dieu pour le reste !

Et après un dernier remerciement à M. Alfred, tout confus d'orgueil, Henri sortit.

Quand il eut disparu, reconduit par les deux hommes :

– Savez-vous où il va ? fit Saincaize avec colère.

– Oui, répondit le comique, il va chez cette femme. Oh ! aveugle ! aveugle jeunesse !

Saincaize et M. Alfred ne se trompaient pas. Henri allait en effet chez Hélène. Quand il arriva, elle était au paroxysme de l'inquiétude. En effet, depuis tantôt deux jours le jeune homme n'avait point paru. En l'apercevant elle courut à lui, toute frémissante et lui jeta les bras au cou avec un emportement de joie. Il se dégagea lentement et dit :

– Je me bats avec M. de Morère.

Mademoiselle Briffaut ignorait et ne pouvait même soupçonner la scène de la Bourse. Elle pâlit, et cette fois l'émotion qu'elle ressentit fut réelle.

– Tu te bats ? répéta-t-elle. Tu te bats ?...

Et, défaillante, elle se laissa glisser sur un siège.

Si le jeune homme eût pu encore conserver un dernier doute sur les assurances de M. de Morère à l'égard d'Hélène, le cri désespéré de mademoiselle Briffaut, cette pâleur, cette attitude, ces larmes enfin, qui ne tardèrent pas à éclater, auraient achevé de le convaincre. Il se jeta aux pieds de la jeune femme, la couvrit de baisers fous, demandant pardon, avouant sa jalousie de l'avant-veille, jurant qu'il n'avait jamais cru à la possibilité d'une trahison.

– Mais alors, fit-elle à travers ses larmes, la cause, la cause ! Pourquoi ce duel ?

Henri rougit. Par un sentiment d'honneur invincible, par une contradiction étrange, puisque, selon toute apparence, le secret révélé par M. de Morère devait renverser les obstacles qui s'opposaient au mariage du jeune homme, il ne pouvait se résoudre à avouer la vérité.

– Parce qu'il le faut, se borna-t-il à répondre. Seulement, ajouta-t-il d'une voix sourde, ce soir, cette nuit plutôt, quand je serai seul, face à face avec mon père, je lui parlerai, et cette fois...

Il attira à lui la tête d'Hélène et ajouta :

– Cette fois tu seras ma femme.

Hélène avait compris. Il lui fallut toute sa force de volonté pour réprimer un mouvement de triomphe, elle baissa vivement les yeux, craignant de se trahir par son seul regard.

– Je ne comprends pas, fit-elle ingénument. Mais tu me rends bien heureuse... Seulement, ajouta-t-elle en se levant, ce duel n'aura pas lieu.

– Pourquoi donc ? dit Henri surpris.

– Parce que je ne Je veux pas, parce que cet homme te tuerait : parce que je t'aime.

Henri courut à elle :

– Hélène, s'écria-t-il, tu ne voudrais pas me déshonorer ?... Tu ne me mettras pas dans cette situation indigne, honteuse, ridicule.

Et violemment il ajouta :

– Tu ne reverras pas cet homme ?

Elle comprit qu'elle avait été imprudente. Elle se tordit les mains et de nouveau se laissa tomber sur un siège en répétant avec désespoir :

– Mon Dieu ! mon Dieu !

Une heure après, Henri Chênefer regagnait l'hôtel du parc Monceau. On allait se mettre à table. En dépit de son affectation à paraître gai, le jeune homme était grave. Le peintre, d'ailleurs, ne savait rien de l'incident de l'après-midi. Quant à Paule, elle était si complètement heureuse que sa joie suffisait à illuminer cette petite réunion de famille. Par instants, Chênefer échangeait avec sa femme un regard attristé et tous deux considéraient

alternativement Paule et Henri. Ils se comprenaient, les deux bons êtres ; ils se disaient :

– S’il l’eût voulu, elle aurait été doublement notre fille, et lui eût été heureux !

On avait passé au salon depuis une demi-heure à peine, lorsque Saincaize arriva. Il présenta ses compliments aux deux femmes, échangea avec le père et le fils une poignée de main. Chênefer, dont l’œil ne se trompait jamais, crut voir que le compositeur était agité. Il en fit la remarque.

– Moi ? répliqua Saincaize en riant. Vous vous trompez, mon cher maître. Je suis heureux, voilà tout.

Mais Chênefer savait bien qu’il ne s’était pas trompé.

Il eut cependant beau surveiller Saincaize, rien, pendant la soirée, ne vint assurer ses soupçons. Un simple regard de Robert à Henri suffit à apprendre au jeune homme que la mission des témoins était commencée. Vers dix heures, Saincaize prit congé, et un instant après Paule se retira, prétextant d’une grande envie de dormir.

Depuis le départ de Saincaize, Henri, muet et sombre, allait et venait à travers le salon.

La sortie de Paule avait provoqué de la part du jeune homme un mouvement de satisfaction qui n’échappa point au peintre, très attentif à ses allures.

En outre, de temps en temps, Henri jetait sur sa mère un regard singulier, comme s’il attendait aussi sa sortie.

Chênefer alla droit à son fils, et, d’une voix calme, lui dit : –

– Tu as à me parler ?

Henri tressaillit. Chênefer ne perdait pas son fils du regard.

– Oui, fit enfin le jeune homme, qui involontairement se tourna du côté de madame Chênefer, mais pas en ce moment.

– Pourquoi ?

– Parce qu’il y a ici une personne qui doit demeurer étrangère à ce que j’ai à vous dire, répliqua Henri à voix basse.

Chênefer pâlit et chancela : mais ce fut la durée d’un éclair. Il alla droit à sa femme, et là, debout près d’elle, lui désignant Henri, demeuré immobile de stupeur, il dit, résolu, tragique, sublime de majesté paternelle :

– Louise, voici ton fils qui est sur le point de t’insulter et qui n’a pas le courage de le faire en ta présence.

XXX

En bonne mère de famille, soigneuse et méthodique, madame Chênefer, avant de rejoindre Paule, s’occupait de mettre en ordre divers objets, son travail d’aiguille d’abord, puis quelques albums distraitemment feuilletés par Henri. A l’exclamation éclatante de son mari, à la vue du peintre et de son attitude de défi solennel, elle palpi ta de frayeur et balbutia :

– Henri... une insulte... que dis-tu là ?

– Je dis, répéta Chênefer, que, n’osant pas insulter sa mère en face, il attend que tu sois partie pour parler librement.

La pauvre femme étouffa un cri. Elle regarda Henri avec des yeux effarés de douleur stupide : le jeune homme avait couru à son père et semblait l’implorer d’un geste suppliant, auquel Chênefer répondait d’un signe de tête impérieusement négatif.

– Dieu ! s’écria-t-elle enfin d’une voix toute tremblante... C’est impossible, Henri, ton père se trompe... Tu n’as pas dit cela...

– Mon père !... je vous en conjure ! fit Henri, les mains jointes, et sans répondre.

Mais Chênefer, sans le quitter du regard, terrible de sang-froid, poursuivit :

– Allons, parle !

Henri baissa la tête, désespéré.

– Tu te tais ? reprit le peintre. C’est donc moi qui parlerai.

Et se tournant de nouveau du côté de sa femme :

– Louise, il y a huit jours, notre fils m’a demandé de consentir à son mariage avec une. fille que, dit-il, il a séduite, mais qui bien plutôt l’a séduit, le malheureux. J’ai répondu ainsi que l’honneur de ma famille, le souci de mon nom, me commandaient de répondre. J’ai refusé. Ce qui, depuis huit jours, s’est passé entre cette femme et Henri, je l’ignore ; mais je le devine. Regarde-le : on n’a pas ce visage, on n’a pas cette pâleur, quand on ne se sent pas honteux d’avance de ce que l’on se propose de dire : Louise, ce mariage auquel j’ai refusé mon consentement, ton fils croit tenir enfin le moyen de m’y contraindre : ce moyen, je le connais.

Le jeune homme bondit vers son père : il lui saisit les mains et cria d’une voix étranglée et rauque :

– Taisez-vous ! Taisez-vous ! Pas devant elle.

– Ah ! continua Chênefer, dont l’accent devenait tonnant ; tu comprends donc que tu commets une mauvaise action, puisque, de pâle que tu étais il n’y a qu’un instant, te voilà le sang au visage comme un coupable pris en flagrant délit ? Il est trop tard. Tu m’obliges à déclarer hautement ici ce que je comptais confier un jour, bientôt, demain peut-être, à ta loyauté, à la générosité de ton cœur. Louise, poursuit le peintre, sais-tu la raison secrète qu’allait invoquer ton fils pour épouser sa maîtresse ? C’est que j’ai épousé la mienne...

Un sanglot déchirant retentit, et madame Chênefer, fermant à demi les yeux, dut, pour ne pas tomber, se cramponner au dossier d’un fauteuil.

– C’est, acheva Chênefer impitoyable, c’est que lui-même est fils légitimé !...

Henri, rugissant comme un jeune fauve forcé au gîte, s’était élancé vers sa mère : doucement, avec précaution, muet de rage et de douleur il la fit asseoir : elle avait fermé les yeux, mais de ces yeux fermés, sur ces joues creusées par les années de lutte, par les mauvais jours où l’on était pauvre, par l’incessante préoccupation de l’avenir et par le travail opiniâtre de l’épouse et de la. mère ; sur ces joues, lentement, deux larmes coulèrent, silencieuses, sinistres par le silence même de la bouche blêmie, car on eût dit des larmes de morte.

– Ma mère ! s’écria Henri, tombant à genoux, ma mère !

Chênefer, immobile, les bras croisés, sombre, contemplait ce spectacle. Il ne bougea point. Le jeune homme le regarda éperdu ; puis se relevant tout à coup, par un revirement violent de sa pensée, il reprit en s'adressant à son père et d'un ton presque menaçant :

– Eh bien ! soit, puisque vous l'avez voulu, puisque le mal est fait... Le mal ! vous savez bien que rien au monde ne diminuera mon respect pour ma mère !.

Il s'arrêta de nouveau devant l'attitude fixe, tragique de Chênefer – et, revenant à sa mère, il retomba à genoux devant elle, saisit ses mains glacées et inertes, les couvrit de baisers fiévreux ; puis voyant qu'elle entr'ouvrait enfin les yeux :

– Mère adorée, reprit-il, mère vénérée, oh ! dis-lui, dis-lui donc que, moi aussi, j'ai le droit de choisir la femme que j'aime. Dis-lui donc que cette femme, aimée par ton fils, a le droit d'exiger de moi le même honneur qu'il a accordé à la mère de son enfant. Dis-lui donc que cette femme, je saurai la faire respecter comme il a su faire respecter la sienne !

Chênefer fit deux pas en avant : ses sourcils contractés trahissaient l'état de son cœur. Sa poitrine de taureau haletait comme si ce qu'il supportait depuis un instant égalait le poids d'un monde. Plus foudroyant encore d'ironie que de colère, il répliqua :

– Je t'admire. Tu oses te comparer à moi !... Tu oses comparer ta mère.

Et changeant de ton, avec un accent de douleur. car le désespoir était le plus fort :

– Mais la passion a donc perverti ta conscience, faussé tous les sentiments de ton cœur ?. Ah ! tu veux savoir ?... Ah ! tu sais ?... Eh bien ! oui, j'ai épousé ta mère après ta naissance. Oui, c'était une paysanne, une fille sans nom, habituée aux durs travaux des champs, sachant alors à peine lire et écrire. Mais moi, j'ai eu le droit de prendre ma femme où j'ai voulu. Je n'étais rien, je n'avais pas pour père un homme dont le nom depuis trente ans s'impose à la France, au monde entier : un chef de race, un maître. Mon père à moi était un pauvre forgeron du Morvan, heureux quand il avait du pain noir tous les jours. Ma famille avait connu la faim et connaissait toujours la misère. Enfant, j'errais pieds nus dans les bois, regardant les étoiles, essayant d'y déchiffrer mon avenir, interrogeant Dieu.. Je n'étais

rien : j'étais libre ; libre comme l'était, partant simple soldat, au temps des grandes guerres de la Révolution, le gamin du faubourg, d'épouser qui il voulait, qui il pouvait, certain qu'il était, avec son courage ou son génie pour guides, de revenir illustre, et, alors, de faire courber toutes les têtes devant sa femme comme devant lui, où qu'il l'eût choisie et quelle qu'elle fût. Moi, j'ai fondé une race : toi tu veux la tuer.

Henri frémissait, comme étreint par un poignet de fer : il cria :

– J'en recommencerai une autre ; je travaillerai, je me ferai un nom, moi aussi !

– En attirant sur le mien la risée, n'est-ce pas ? répliqua le peintre. Tu n'as pas de nom à te faire : tu en as un. Moi, je n'en avais pas. Je n'avais que ma vie : je l'ai donnée à ta mère, pauvre femme qui m'avait encouragé, défendu contre mes défaillances. Mais en la donnant, ma vie, je savais ce que je faisais. Je savais que les portes que mon éducation lentement acquise, mon travail, mon intelligence m'avaient déjà ouvertes, je savais que ces portes allaient de nouveau se fermer devant moi, que je serais condamné à Fostracisme d'une société impitoyable. non, pas impitoyable, juste ! car elle n'a pas à compter avec les exceptions. Mais je savais aussi que je m'imposerais, à la condition de devenir grand à ce point que le rayonnement de mon nom transfigurât celle que j'avais liée à ma vie ; à ce point que chacun tînt à honneur de recevoir, d'admettre, d'honorer enfin, la femme de Charles-Nicolas Chênefer.

Toujours silencieuse, écoutant, le front baissé, les mains jointes, madame Chênefer pleurait.

Mais Henri ne la regardait plus : emporté par une sorte de frénésie, furieux de cette muraille de granit qu'il sentait s'élever peu à peu entre lui et son rêve :

– Et si tu eusses été riche, fit-il avec exaltation. Ah ! tu ne réponds pas. Tu n'oses pas me dire, à moi, que si tu eusses été riche, au lieu d'épouser ma mère, tu lui aurais jeté une aumône, tu nous aurais abandonnés, elle et moi...

Et, comme Chênefer se taisait :

– Réponds !. Ah ! réponds donc.

Il n'y avait plus en ce moment ni fils ni père : il n'y avait plus que deux hommes, entraînés par une logique fatale, l'un à défendre l'honneur de son nom, l'autre à demander compte d'un passé duquel il voulait à tout prix faire dépendre son avenir.

Et rien n'était plus tragique que ces deux hommes : le fils, presque menaçant, semblant, dans le paroxysme de son désespoir fou, défier son père ; le père, sombre et triste, sans colère, car toute sa colère était tombée, contemplant l'enfant près de devenir sacrilège.

Madame Chênefer s'était levée : chancelante, les mains tendues en avant, suppliante, elle essaya de se diriger vers son fils :

– Henri ! murmura-t-elle, pitié pour moi ! Pitié pour ton père !

Un geste lent de Chênefer arrêta la pauvre femme.

– Laisse-le dire, fit le peintre.

Et dédaigneux, regardant de nouveau son fils :

– Si j'eusse été riche ?... Tu demandes ce que j'aurais fait si j'eusse été riche ? Mon honnêteté m'aurait défendu de séduire une fille pauvre, comme ma fierté m'aurait protégé contre les séductions d'une ambitieuse.

– Riche ou pauvre, riposta Henri aveuglé, où as-tu pris le droit de séduire ma mère ?

Pour la première fois, Chênefer ressentit une violente commotion. Il recula, et, vivement, porta la main à son cœur. Henri frissonna, car il venait de s'apercevoir de l'effet produit par ses paroles cruelles. Partagé entre le repentir qui criait en lui, et les derniers grondements de son désespoir, il demeura immobile, muet, comme frappé de stupeur.

Il y eut quelques secondes d'un silence funèbre. Puis Chênefer courba la tête, et lentement, douloureusement, laissa tomber ces mots :

– Tu vois bien que ce que j'ai fait pour toi ne suffit pas et que tu te condamnes toi-même, puisque tu m'interroges comme tu interrogerais un coupable ; puisque j'en suis réduit à me défendre !

Madame Chênefer jeta un cri :

– Tai-toi !... Oh !... tais-toi, je t'en conjure !

Le peintre avait ouvert ses bras. Elle s'y jeta en pleurant. Rien ne pourrait rendre l'accent de vénération et d'amour avec lequel elle avait parlé. Chênefer la tenait, pantelante et à demi évanouie, la tête rejetée en arrière,

les mains cramponnées et comme crispées au cou de taureau du vieux maître. Henri, tremblant de tous ses membres, croyait devenir fou.

Au même instant, la porte s'ouvrit : machinalement, le jeune homme fit un pas en arrière.

Paule reparut, souriante.

– Eh bien ! maman, dit-elle, vous veillez donc ? Et vous ne m'en disiez rien ! C'est mal : je reviens veiller avec vous.

Alors seulement, à l'immobilité du corps de madame Chênefer, à la pâleur du peintre, à l'attitude d'écrasement d'Henri, la jeune fille comprit que quelque chose de redoutable venait de se passer. Elle aussi eut un tremblement.. Elle allait cependant parler encore, interroger peut-être. Mais Chênefer la devança. D'une main soutenant sa femme, de l'autre il désigna Paule à Henri, et dit, grave et triste :

– Regarde cette enfant : elle est pauvre, elle n'a que sa beauté et sa jeunesse. Mais elle est pure, son nom est digne du tien, digne du nôtre ; c'est elle qui méritait l'honneur de devenir ta femme, c'est elle qu'il fallait aimer.

Paule ne comprit qu'une chose : c'est que la scène qui avait dû se passer avait désespéré Chênefer, et provoqué chez la pauvre femme une crise d'évanouissement. Elle se précipita, prit madame Chênefer entre les bras de son mari, et regardant Henri, elle dit d'un accent de reproche douloureux :

– Oh ! Henri ! votre mère !

Brusquement, il parut sortir d'un rêve : il porta ses deux mains à son front, et murmura :

– J'étouffe...

Et sans regarder personne il s'élança au dehors.

La nuit était noire et l'avenue du parc déserte. La fraîcheur du grand air rappela le malheureux à lui-même. Son front ruisselait. Il y porta son mouchoir. A ce moment il crut entendre comme un appel mystérieux. Il regarda. L'ombre noire d'une voiture, arrêtée à dix pas à peine, se profilait dans la nuit.

Henri frissonna : l'appel, léger comme un souffle, fut répété. C'était bien à lui qu'on en voulait. Il n'hésita plus, et s'approcha : une tête se penchait à demi à la portière de la voiture. Il reconnut Hélène.

– Toi ! fit-il, toi, ici ! à cette heure.

– Si tu n’étais pas sorti, je serais allée te trouver, répliqua-t-elle haletante. Ce n’eût pas été la première fois... j’ai toujours la clé de la petite porte. Eh bien ! ajouta-t-elle. Tu as parlé ?

– Je t’aime, répliqua-t-il d’une voix tremblante, je t’adore ; mais je ne puis te répondre... je souffre trop !... tout est perdu.

Et il s’éloigna, titubant et comme affolé. Mademoiselle Briffaut demeura un instant pensive, puis elle murmura en elle-même :

– Tout ? Nous verrons bien.

Elle donna un ordre au cocher, et la voiture partit au trot redescendant vers Paris.

XXXI

A huit heures du matin, mademoiselle Briffaut sonnait à la porte de M. de Morère.

Elle se nomma. Un instant plus tard, elle était introduite.

L’aventurier avait déjà fait sa toilette et était complètement vêtu en tenue de ville. Un bandeau de taffetas noir appliqué sur son front, et noué derrière la tête, lui donnait un aspect bas et sinistre. Il salua à peine mademoiselle Briffaut et dit :

– Vous avez appris la scène d’hier ?

– Et vous voyez que j’accours.

– Que me voulez-vous ?

– Vous exprimer d’abord tous mes regrets de cette déplorable affaire : Souffrez-vous beaucoup ?

– Non, répliqua M. de Morère : une simple écorchure. J’espère même qu’elle sera suffisamment cicatrisée demain pour que je puisse aller sur le

terrain sans ce bandeau ridicule.

Hélène fit un mouvement.

– Ainsi vous vous battez ?

Un rire silencieux fut toute la réponse de M. de Morère.

– Demain ? poursuivit Hélène.

– Oh ! fit-il d'une voix sombre, j'aurais préféré aujourd'hui ; mais d'abord il fallait que je fusse fixé sur la gravité de ma contusion, et ensuite on ne règle pas en un instant les conditions d'une rencontre aussi sérieuse.

– Ainsi, vous voulez vous battre ! répéta-t-elle.

M. de Morère soutint son regard et reprit :

– Ah ça ! voyons, ma chère, vous n'êtes pas au courant : vous ne savez donc pas que j'ai été frappé publiquement, devant deux cents témoins, non seulement frappé, mais bousculé, renversé, jeté à terre. Et cela pourquoi ! ajouta le misérable avec un regain de colère : uniquement pour avoir dit à ce fou, à ce niais, à cette brute, que je n'étais pas son rival, que je ne le serais jamais, et qu'il pouvait bien vous épouser, puisque son père avait bien épousé sa mère.

– C'était un peu brutal.

Il eut un de ces étonnements naïfs que l'absence de sens moral provoque chez certains êtres, et qui sont de bonne foi.

– Par exemple ! s'écria-t-il. C'est vous qui trouvez ça ! Vous qui m'avez fait la leçon, vous dont je n'ai fait qu'exécuter le plan ! C'est un peu fort.

– Oh ! je ne vous reproche rien, reprit Hélène après un silence... Aujourd'hui, surtout, je n'ai plus de ménagements à garder... vis-à-vis de la famille. Le père a appris de son fils même que celui-ci savait tout...

– Et c'est une affaire arrangée ? terminée ? conclue ? acheva M. de Morère légèrement interrogatif. Eh bien ! j'en suis fâché pour vous, ma chère, mais si je peux tuer monsieur votre futur, je n'y manquerai pas... et je crois que je le puis, murmura l'aventurier avec un sang-froid imperturbable.

– C'est ce qui vous trompe, fit nettement Hélène, vous ne vous battez pas avec Henri.

– Vous êtes folle ?... Ou bien me prenez-vous pour un imbécile ?

– Ni l'un ni l'autre.

– Alors vous croyez que je suis homme, non seulement à tirer les marrons du feu pour un autre, mais encore à me laisser appliquer par cet autre, un poêlon sur le nez sans manifester la moindre velléité de rébellion.

– La comparaison est fausse : les marrons sont toujours dans le feu.

M. de Morère recula surpris.

– Quoi !... le père ?...

– Le père refuse toujours.

– Et la mère ?

– Oh ! fit mademoiselle Briffaut avec un accent de mépris, la mère m’a l’air d’une créature stupide, sans énergie ni volonté, incapable d’émettre un avis. Je ne sais pas exactement ce qui s’est passé, puisque j’ai vu à peine Henri, cette nuit, pendant cinq minutes : mais il était comme affolé. Il faut que ce Chênefer soit d’une effronterie égale à son éloquence...

Depuis un instant le visage de M. de Morère avait revêtu une expression de douceur obséquieuse et de satisfaction rayonnante. L’aventurier rapprocha sa chaise, prit la main de la jeune femme et dit :

– Demain, soyez tranquille, je vous vengerai.

Elle retira brusquement sa main :

– Mais vous n’avez donc pas entendu ? Mais vous ne comprenez donc rien ? Je ne veux pas que ce duel ait lieu. Je vous défends de vous battre. Est-ce assez clair cette fois ?

– De moins en moins, fit M. de Morère redevenu froid. Vous aviez échafaudé tout un plan de fortune : ce plan s’écroule par l’orgueil du père et par la faiblesse imbécile du fils. Je m’attends à vous voir mortifiée, irritée, ardente de haine ; au lieu de cela vous acceptez tout, avec la douceur d’un jeune agneau. Le hasard vous apporte le moyen de vous venger, et vous venez me prier, tranquillement, de ménager le sang précieux de ce jeune drôle. Eh bien ! ma chère, ajouta M. de Morère en se levant, j’en suis vraiment au désespoir ; mais ce que vous exigez de moi est impossible. Libre à vous de mettre dans votre poche les injures que vous recevez : moi, j’ai été outragé, frappé ; je haïssais déjà ce jeune homme, cependant je ne serais jamais allé à lui. Il est venu à moi, il l’a voulu : il mourra.

Hélène frémit : le ton calme, tranchant, de l’aventurier indiquait une résolution et même une certitude invincibles.

Alors, avec ses yeux fascinateurs, avec sa voix de sirène, elle se tourna vers Morère et répliqua :

– Vous le haïssez... Pourquoi le haïssez-vous ?

– Parce que je vous aime.

Elle sourit tristement.

– Alors, c'est vous qui vous vengez, en tuant l'homme de qui mon avenir dépend, de qui je puis tenir un jour un nom, un rang, une fortune ?

– Puisque vous dites que son père a persisté dans son refus.

– Eh ! qu'importe ! C'est le premier mouvement... D'ailleurs, quand même, je suis jeune, Henri n'a que vingt ans, et la vie est longue. Dans cinq ans il sera majeur... J'aimerais mieux un consentement... Mais enfin il faut prendre les gens comme ils sont. Les Chênefer l'adorent ce garçon : ils ne le déshériteront pas... Vous ne direz pas que je manque de franchise avec vous ! acheva mademoiselle Briffaut en enveloppant M. de Morère d'un regard chargé d'effluves magnétiques.

– Non, sans doute, répondit-il, impressionné malgré lui. Mais cependant il faut être raisonnable ! C'est parfait pour vous, tout ce que vous me racontez là. Mais moi ?

– Vous ?

– Oui, moi, répéta résolument M. de Morère, quelle sera ma part ?

Tous deux se regardèrent, comme doivent se regarder deux esprits du mal, sur le point de conclure une alliance, s'observant et tâchant de s'assurer définitivement l'un de l'autre. Puis lentement, les yeux baissés avec cette grâce pudique qui, lorsqu'elle est jouée par une femme corrompue et perverse, exerce sur la triste nature humaine une influence de séduction presque impossible à combattre, elle laissa tomber ces mots :

– Je suis venue déjà deux fois chez vous : avant-hier vous êtes resté une heure chez moi. Lorsque vous m'aurez prouvé que vous m'aimez, en m'accordant ce que je vous demande... lorsque tout sera fini... bien fini... je reviendrai... ou je vous reverrai ailleurs... et nous causerons de votre part...

En achevant ces mots, Hélène avait posé sa main moite et frémissante dans la main de M. de Morère.

Il la porta à ses lèvres et répondit avec effort, car, en dépit de la séduction à laquelle il succombait, il sentait bien l'énormité du sacrifice exigé :

– Soit : commandez donc. J'obéirai.

Elle se redressa, victorieuse :

– Eh bien ! reprit-elle, d'une voix redevenue brève et presque impérieuse, vos témoins sont-ils déjà constitués ?

– Depuis hier soir. Ils doivent en ce moment même (il consulta sa montre) conférer avec ceux de M. Chênefer fils. A propos, vous connaissez les témoins de votre... protégé ?

– Non : comment les connaîtrais-je ?

Le premier est M. Saincaize, le compositeur : le second M. Alfred.

Au nom de Saincaize, Hélène n'avait pu retenir un mouvement d'impatience : au nom du comique, elle pâlit.

– Ah ! dit-elle, Henri a fait cela ?

– Mon Dieu oui ! j'ai même trouvé la chose un peu. légère. après l'inconvenance de cet imbécile à votre égard, là-bas, aux Petites-Dalles. Ce M. Alfred, à ce qu'il m'a paru, l'accompagnait d'ailleurs à la Bourse, hier, au moment de la scène...

– Henri ne m'avait pas dit cela. murmura Hélène comme se parlant à elle-même. Puis, de nouveau, relevant la tête :

– Les conditions du duel ?

– Oh ! pour ceci, je vous avoue que je les avais exigées sérieuses. si sérieuses même, que je ne sais comment diable je pourrai faire pour donner à la chose une autre solution : le pistolet, vingt pas ; droit de faire cinq pas l'un sur l'autre, et, cela va sans dire, engagement formel de recommencer jusqu'à un résultat effectif, dans le cas où les deux premières balles n'auraient pas touché.

Elle fixa sur M. de Morère ses yeux étincelants :

– Un duel à mort ?

– Mon Dieu, oui, simplement.

– Et vous étiez sûr...

– Autant, du moins, que peut l'être un homme qui s'est déjà battu trois fois dans les mêmes conditions, et qui, sur ces trois fois, a fait deux fois

mouche : M. Chênefer fils, que je sache, n'est jamais allé sur le terrain. J'ignore même s'il a jamais fréquenté le tir.

Mademoiselle Briffaut réfléchit pendant quelques secondes.

– Quand reverrez-vous vos témoins ?

– A onze heures. Nous devons déjeuner ensemble.

– Pensez-vous qu'ils vous apportent une acceptation immédiate ?

– C'est peu probable. J'ai idée que les amis de M. Chênefer fils, qui ont cependant ses pleins pouvoirs, chicaneront les conditions et tâcheront d'en obtenir de meilleures pour leur client.

– On peut en effet le présumer, fit Hélène, aussi calme et aussi glacée que s'il s'agissait d'une conversation insignifiante. Donc, quoi qu'il arrive, les pourparlers se poursuivront jusqu'à ce soir.

– Je le craignais. Je dirai maintenant : je le crois.

– Le duel, si duel il y avait, ne pourrait avoir lieu que demain ?

– Assurément.

– C'est bien, reprit Hélène en se levant, et en ajustant son manteau et son voile. Ou bien vous me reverrez avant cinq heures, ou bien vous recevrez de moi un billet. Vous serez chez vous ?

– Toute la journée.

— Merci... C'est égal, ajouta-t-elle en fixant sur l'aventurier un regard presque craintif, vous êtes un homme, vous. Je savais bien que ce n'était pas par lâcheté que vous aviez refusé la provocation de M. de Nohan.

M. de Morère s'inclina ; puis, souriant :

– A propos de M. de Nohan... tiens, au fait... vous ne savez pas la nouvelle... Il y a du neuf à Étampes... Le vieux général...

– Eh bien !

– J'ai fait prendre des renseignements : hier dans la journée, il a été pris d'une attaque terrible : on craint que sa goutte ne lui remonte au cœur... A cette heure-ci, il est peut-être mort.

– Tant pis ! rugit mademoiselle Briffaut avec colère. Ils se marieront... ils seront heureux... les autres.

– Que voulez-vous ! on ne peut pas tout avoir ! répliqua philosophiquement M. de Morère.

Puis, reconduisant Hélène :

– Ainsi, ajouta-t-il, c’est convenu : je traîne en longueur, et vers cinq heures, ou avant, ou après, vous revenez, ou bien vous m’envoyez un mot.

Elle acquiesça d’un signe de tête et sortit.

– Ouais ! pensa M. de Morère quand il se retrouva seul, on dirait qu’après m’avoir arraché la grâce de ce Chênefer elle n’est plus certaine d’y tenir !

En ce moment même, mademoiselle Briffaut passait devant la loge du concierge, occupé à s’entretenir tout bas avec un homme de haute taille, robuste, solide, dont le costume indiquait un domestique de bonne maison, et l’attitude d’un ancien soldat. Hélène n’y prit même pas garde. Quand elle eut passé :

– C’est elle ! dit le concierge d’un ton narquois.

A onze heures les témoins de M. de Morère arrivèrent. Comme il l’avait prévu, on avait débattu les conditions. Saincaize et M. Alfred insistaient pour vingt-cinq pas, le tir au commandement, et une seule balle. M. de Morère déclara ne pouvoir rien modifier à ses précédentes instructions. A deux heures, les témoins repartirent. A quatre heures, ils revenaient. Cette fois, les conditions de M. de Morère étaient acceptées, sans autre discussion.

M. de Morère se gratta l’oreille ; il n’avait pas prévu une acceptation si soudaine.

– Eh bien ! messieurs, dit-il à tout hasard, c’est convenu. A demain.

Au même instant on frappa : un commissionnaire entra :

– De la part de la personne qu’attend monsieur, dit-il.

M. de Morère prit la lettre et la lut d’un seul coup d’œil, car elle ne contenait que trois mots. Alors se tournant vers les deux témoins :

– Messieurs, répéta-t-il d’une voix triomphante. A demain.

Et demeuré seul, il ajouta avec curiosité :

– Singulière femme ! Que s’est-il donc passé ?. Bah ! peu importe : c’est un homme mort.

XXXII

Le personnage à vague allure militaire occupé à causer avec le concierge de M. de Morère, au moment où mademoiselle Briffaut avait quitté la maison de ce dernier, n'était autre que Mouton, autrement dit Présalé, le valet de chambre du général d'Armentray.

Dès la nuit qui avait suivi le retour de M. de Nohan à Paris, M. d'Armentray avait été repris, en effet, de douleurs et d'étouffements intolérables. La comtesse, qui ne quittait plus le chevet du vieillard, voulait en toute hâte envoyer à Paris, afin qu'on en ramenât le médecin ordinaire du général. Mais celui-ci, dont toute la raison subsistait, s'y était opposé, assurant qu'il se sentait déjà mieux, et insistant pour que la jeune femme, fatiguée par un voyage rapide, allât prendre un peu de repos. Elle s'était vue forcée de céder, et Mouton avait achevé la nuit près du général, en compagnie de Tiphaine.

Le lendemain, l'accalmie semblait se prolonger. Le médecin d'Étampes mandé à la première heure, fut néanmoins frappé de l'état de prostration du malade. M. d'Armentray ne parlait plus que faiblement, mais il entendait, comprenait et répondait avec une lucidité parfaite.

– Le général aurait-il éprouvé hier quelque émotion. quelque contrariété violente ? finit par demander le docteur.

Madame d'Armentray n'avait rien à cacher.

– Oui, répliqua-t-elle, une émotion violente et douloureuse. Un misérable, dont vous ne connaissez sans doute pas même le nom, M. de Morère, après avoir commencé par voler le général, a essayé de me déshonorer auprès de lui.

– Je vous demande pardon, fit le docteur, je connais M. de Morère de nom. C'est un misérable en effet. Il est cause de la ruine d'un de mes

pauvres amis qui a eu la sottise de lui confier, il y a deux ans, le plus clair de sa fortune. J'espère que le général a exécuté cet homme ?

– Oui, dit madame d'Armentray. Seulement l'émotion a été forte, et c'est à elle qu'il faut attribuer, je crois, la crise de cette nuit et la faiblesse actuelle.

Le médecin devint pensif.

– En effet, murmura-t-il.

Et comme ce dialogue avait lieu hors de la portée du général, il ajouta à voix basse :

– M. d'Armentray est âgé. A soixante-seize ans ces sortes de scènes peuvent être funestes.

– Mon Dieu ! s'écria la jeune femme, redouteriez-vous donc ?...

– Non, je ne dis pas cela : c'est une puissante nature que celle du général. Elle peut résister. Mais cet abattement m'inquiète. et je crois qu'une consultation.

– Je vais envoyer en toute hâte à Paris...

Au même instant, M. d'Armentray appela d'une voix plus forte que celle qu'il avait eue jusque-là :

– Viviane !

La comtesse essuya vivement ses yeux et s'approcha.

– Pourquoi vous éloignez-vous ? poursuivit le vieillard. Quel secret avez-vous donc avec le docteur ? ajouta-t-il en souriant.

– Aucun, répondit-elle. Le docteur me disait au contraire que cette crise était tout à fait terminée.

– Oui, général, renchérit le médecin en prenant la main du malade : nous vous tirerons de là : vous en avez vu bien d'autres. Surtout soigné, aimé comme vous l'êtes.

M. d'Armentray eut un sourire d'inexprimable joie intérieure : ses yeux brillants se fixèrent sur la jeune femme, et il dit :

– Oui, Viviane est une sainte enfant, une sainte fille, et je suis bien heureux !

La jeune femme prit une des mains du vieillard : elle ne pouvait parler, et il lui fallait toute sa volonté pour retenir ses larmes.

– Et cette bonne Tiphaine aussi, reprit le général en regardant la Bretonne ; à quatre-vingts ans, elle n’a pas fermé l’œil de la nuit... Ah ! j’ai de bons cœurs auprès de moi, docteur... Et toi, mon vieux Mouton.

Le dragon s’avança, et avec un bougonnement amical :

– Vous ne m’appelez pas Présalé... Voyons, ça ne va donc pas, mon général ?

– Si, si, ça va ! ça va ! fit M. d’Armentray. (la va même si bien que j’essaierai de manger une côtelette.

Le médecin hocha la tête. Il ne croyait pas à ce mieux, si obstinément affirmé par le général, il acquiesça néanmoins et se retira, promettant de revenir bientôt. Madame d’ Armentray l’accompagna jusqu’au perron et parla de la consultation.

– Attendez encore, fit le docteur. Le moral a été surtout frappé, mais la réaction peut se produire. En tous cas il n’y a point péril immédiat.

La comtesse rentra. Le médecin traversait le parc lorsqu’il se trouva face à face avec Mouton. Le dragon avait pris un détour pour le rejoindre.

– Un mot, monsieur le docteur. Comme ça, d’après vous, c’est cette canaille de M. de Morère qui est cause de tout ?

– Je le crois, mon ami. M. d’Armentray a reçu une commotion terrible... Vous êtes un homme, on peut tout vous dire : eh bien !.. si dans vingt-quatre heures cet état de prostration continue... je ne pourrai répondre de rien, et il faudra aller à Paris.

Mouton poussa un rugissement et ferma les poings.

– Merci, monsieur le docteur, merci, fit-il d’une voix étranglée.

Et il s’éloigna précipitamment.

Le dragon avait son idée. Mais il ne pouvait quitter le général en un pareil moment.

Le surlendemain, il fut presque content de se rendre à Paris pour ramener en toute hâte les médecins désignés pour la consultation devenue urgente. Il savait l’adresse de M. de Morère, il y courut. Mais M. de Morère était absent. Mouton n’en pouvait douter. Le hasard faisait que le concierge de l’aventurier se trouvait être un ancien cuirassier ; en entrant dans la loge, Mouton avait remarqué, encadré et pendu au mur, le certificat de libération. Il s’était fait connaître, la conversation s’était bien vite engagée. Le

cuirassier avait connu le général d'Armentray. Bref, au bout de dix minutes, les deux hommes étaient intimes amis. Au bout de quinze, le cuirassier hasardait que M. de Morère pouvait bien être un filou. Le dragon, ravi, confirmait cette opinion et finissait par avouer que son dessein, en venant à Paris, était tout simplement de lui casser un peu les reins, à moins que M. de Morère ne consentît à croiser le fer avec lui, Mouton, ancien cavalier de 1^{re} classe.

Malheureusement le temps s'avavançait, et force fut bien à Mouton de retourner à Etampes. Mais il promit de revenir, ce à quoi il fut vivement encouragé par le cuirassier, presque aussi furieux que lui de ce qu'un pékin comme M. de Morère fût la cause de la dangereuse rechute d'un des meilleurs généraux de cavalerie de l'armée française. –

Quand Mouton revint, il apprit la scène de la Bourse ; le cuirassier fit judicieusement comprendre au dragon qu'il devait ajourner son projet après l'issue de la rencontre, arrêtée certainement et inévitable, car le va-et-vient des témoins en était la preuve. Mouton se résigna donc. C'est à ce moment que mademoiselle Briffaut était passée devant lui, comme il allait retourner à Etampes. Il ne connaissait pas Hélène, mais le cuirassier la lui avait désignée en disant :

– Faut croire que cette petite femme-là s'intéresse diablement à l'affaire : elle était chez M. de Morère dès le patronminet, et ce n'est pas la première fois.

Là-dessus Mouton s'en alla, mais sans abandonner son idée et avec promesse du cuirassier de le tenir au courant, au besoin par dépêche télégraphique. L'état du général empirait, ce qui rendait le brave dragon littéralement furieux. Mouton, avant de pousser rue Taitbout, avait passé chez M. de Nohan et ce dernier, sur une lettre de madame d'Armentray remise par le dragon, était déjà parti pour Étampes, en proie aux pressentiments les plus funèbres.

Cependant, ainsi qu'on l'a vu, les préliminaires de la rencontre d'Henri Chênefer et de M. de Morère se poursuivaient. Sur le refus formel des témoins de ce dernier, d'accepter le tir au commandement, force avait bien été à Saincaize et à M. Alfred (ou plutôt à M. Godard, car le comique, depuis sa mission, tenait essentiellement à son nom de famille), force avait

été, disons-nous, aux témoins d'Henri de prendre langue auprès de leur client. Henri prévenu par un billet arriva. Il enjoignit à ses amis d'accepter tout, sans discussion, et ne quitta qu'après le retour et le départ définitif des témoins de M. de Morère, la pièce voisine où il s'était retiré. Il était convenu que, bien que le duel ne dût avoir lieu que dans l'après-midi, et pour éviter toute indiscretion de la dernière heure, Henri viendrait, dès le lendemain matin, rejoindre ses témoins et partirait immédiatement pour le Vésinet, terrain choisi d'un commun accord.

Dans l'après-midi de ce même jour, et pendant qu'avaient lieu chez Saincaize les derniers pourparlers, madame Chênefer et Paule Abeille se trouvaient dans ce même salon, donnant sur le jardin, où, deux jours auparavant, la jeune fille s'était vue fiancer au jeune compositeur.

Laporte-fenêtre était grande ouverte, car il faisait une journée lourde et orageuse. Silencieuses et attristées, car le peintre, depuis la veille, demeurait enfermé dans son atelier, les deux femmes travaillaient selon leur coutume. Tout à coup, un bruit de pas fit lever la tête à madame Chênefer. Le bruit de pas, chose étrange, venait du côté du jardin. Un instant après, dans l'encadrement de la porte, une femme apparut.

Comment cette femme était-elle entrée ? Qui était-elle ? C'est ce que se demanda avec une sorte de terreur la femme du peintre. Vivement, elle s'était levée ; Paule aussi, non moins stupéfaite, car ni l'une ni l'autre ne connaissaient cette étrange visiteuse, vêtue en grande toilette de ville, et d'ailleurs jeune et jolie.

– M. Chênefer, je vous prie ? demanda l'inconnue d'un ton bref et sans saluer.

Madame Chênefer s'avança :

– Pardon, madame, qui ai-je l'honneur de recevoir ?

– Je désire parler à M. Chênefer.

– Mon mari est occupé. Mais je suis madame Chênefer.

Paule, très pâle, bien qu'elle ne comprît pas, se tenait un peu à l'écart.

L'inconnue toisa la femme du peintre avec hauteur, puis, lorgnant Paule avec une suprême insolence :

– Ah ! fit-elle. Et mademoiselle est sans doute cette intéressante orpheline, recueillie dans votre maison par charité ?

La jeune fille jeta un cri de douleur. Madame Chênefer courut à elle ; puis d'un ton d'autorité, mais, d'une voix tremblante :

, – Madame ! Encore une fois qui êtes-vous, vous qui osez parler de la sorte ?

– J'ai le droit de parler comme je parle, reprit l'inconnue. Je me nomme Hélène Briffaut. Je n'ai pas eu la chance, moi, quoique, orpheline comme mademoiselle, de rencontrer des manteaux bleus millionnaires pour me loger et me vêtir. C'est par moi seule que j'ai vécu : honnête, aussi honnête que vous, mademoiselle, plus honnête que vous, madame, jusqu'au jour où votre fils m'a dit qu'il m'aimait et où j'ai été assez bête pour le croire.

Madame Chênefer chancela ; un nuage passa sur ses yeux. Paule la soutint presque aussi faible qu'elle.

– Paule, cria la pauvre femme, va-t'en. O mon enfant, va- t'en !

– Pourquoi donc ? répliqua mademoiselle Briffaut. Qu'elle reste, au contraire. Cela ne la changera pas de ses habitudes. de son milieu. Est-ce que Hélène Briffaut, fille séduite par M. Henri Chênefer, ne vaut pas Louise Durieu, fille séduite par M. Chênefer le père ?

Et, s'avancant menaçante et hautaine, elle ajouta :

– J.e suis votre égale, madame.

Depuis un instant une porte latérale venait de s'entr'ouvrir : mais aucun acteur de cette scène terrible n'y avait pris garde. Au moment où Hélène achevait, elle sentit une main s'appuyer sur son épaule : elle se retourna, Henri était devant elle.

En même temps la grande porte du fond s'ouvrit, et Chênefer parut. A la vue d'Hélène, de son fils, de madame Chênefer et de Paule défaillantes, il s'arrêta.

Il y eut une 'seconde de silence tragique. Hélène regarda fixement Henri, puis, comme épouvantée, recula de deux pas : le jeune homme était livide et ses yeux jetaient des éclairs. Lui aussi fixait sur elle son regard, silencieux, muet, comme impassible. Puis, il étendit la main, et froidement, désignant la porte, la vraie grande porte, demeurée ouverte et à côté de laquelle le peintre se tenait toujours debout, il dit ce seul mot :

– Sortez !

Hélène fit un pas vers Henri, puis s'arrêta. De nouveau elle le regarda. Elle était aussi blême que lui. Enfin, muette jusque-là, elle jeta un cri de rage, et sous le geste immuable du jeune homme, elle passa. *

Arrivée à la porte, elle se retourna une dernière fois, puis disparut en laissant échapper un dernier cri sourd.

– Henri ! dit Chênefer, les bras tendus en avant, Henri, mon fils !

Le jeune homme demeura un instant immobile, sans voix. Puis son regard tomba sur sa mère, étendue sûr un fauteuil, et dont Paule, tout en larmes, essuyait les tempes. Il y courut, et à deux genoux devant elle, baissant la tête et éclatant en sanglots, il cria :

– Ma mère ! ma mère ! je voudrais mourir !

XXXIII

C'est en rentrant chez elle après cette scène, que mademoiselle Briffaut avait fait tenir à M. de Morère le billet laconique dont l'aventurier s'était montré si surpris.

Il y avait fort longtemps qu'on ne s'était battu au Vésinet, le Plessis-Piquet semblant jouir pour le moment de la faveur des duellistes, ce qui le désignait tout particulièrement à la surveillance paternelle de la gendarmerie. C'est pourquoi le choix des témoins avait fini par s'arrêter sur le Vésinet.

Il était entendu que le duel aurait lieu sur le champ de courses, devant les tribunes. L'endroit, quand l'animation du turf lui manque, prend l'aspect désolé d'un véritable désert. Tout au plus avait-on à redouter la curiosité indiscrete de quel que paysan ou de quelque oisif. Le terrain était donc bien choisi.

A sept heures du matin, Henri Chênefer quittait, sans bruit, l'hôtel du parc Monceau. Dès l'aube, qui vient de bonne heure à cette époque (on était aux derniers jours de juin), il avait écrit deux lettres : l'une adressée à son père, l'autre à sa mère, lettres d'adieux, testament de mort, car le jeune homme était prêt à mourir et ne doutait pas de l'issue du duel. Ces deux lettres, sa première idée avait été de les déposer bien en vue sur sa table : puis il s'était ravisé, et, appelant Pierre, son domestique, dont le dévouement lui était connu, il les lui avait confiées, au moment de sortir, en lui recommandant de ne les remettre que le soir après six heures. Pierre avait bien éprouvé une certaine émotion en recevant cet ordre étrange, mais un regard impérieux d'Henri arrêta toute réflexion sur – ses lèvres. Henri sortit aussitôt. Comme il franchissait la porte de l'hôtel, un commissionnaire entra, un pli cacheté à la main. Machinalement il s'arrêta et demanda à cet homme :

– Pour qui cette lettre ?

– Pour M. Chênefer, répondit le commissionnaire.

Henri passa outre. Vingt minutes plus tard il arrivait chez Saincaize, qu'il trouvait tout prêt à partir, ainsi que M. Alfred. Dès la veille, les deux hommes avaient pris chez Le page une boîte de pistolets, scellée du cachet de l'armurier selon la règle.

Henri échangea avec ses témoins une poignée de mains, sans dire un mot. Saincaize prit le premier la parole.

– Vous êtes bien sûr que votre père ne sait rien ? demanda-t-il.

– J'en suis sûr. Si je suis tué, Pierre lui remettra mon adieu. Si j'en reviens, je déchirerai les lettres et tout sera fini, quand même. Seulement je n'en reviendrai pas, ajouta-t-il.

Le jeune homme parlait avec un calme qui fit passer un frisson dans les veines des deux témoins. M. Alfred ne put se contenir :

– Eh ! monsieur, s'écria-t-il, M. de Morère n'est pas si redoutable. Il n'y a rien de tel que ces fanfarons de tir pour manquer leur homme.

– Vous vous méprenez, répliqua froidement Henri. Je ne crains pas M. de Morère, et j'espère vous le prouver.

Saincaize se leva :

– Partons, dit-il. Nous déjeunerons au Vésinet. De cette façon vous aurez presque toute la journée pour vous reposer. Rien n'est plus mauvais, assure-t-on, pour le poignet et pour le coup d'œil, que de se battre au débotté, en descendant de wagon ou de voiture. Je souhaite donc que votre adversaire n'ait pas la même idée que nous.

Les trois hommes se levèrent. M. Alfred prit sous son bras la boîte de pistolets, soigneusement enveloppée d'une toile noire. Au moment où Saincaize appuyait la main sur le pêne de la porte, un violent coup de sonnette retentit.

– Allons ! il ne manquait plus que cela ! fit le compositeur à voix basse. Rentrez tous deux, ajouta-t-il. Je vais ouvrir.

Henri et M. Alfred se dissimulèrent dans la pièce voisine. Saincaize ouvrit. Un homme se précipita, essoufflé et rouge :

– M. Saincaize ? interrogea-t-il.

– C'est moi.

– Ah ! s'écria l'homme, j'arrive à temps. C'est bien vous qui servez de témoin à M. Chênefer contre M. de Morère.

– Pardon ! fit le compositeur, qui êtes-vous, et de quel droit, je vous prie, cette question ?

L'homme- essuya la sueur qui coulait de son front.

– C'est juste, répliqua-t-il, vous ne me connaissez pas, monsieur Saincaize, quoique pourtant vous m'ayez vu une fois au moins chez mon général.

Saincaize, à ce mot, regarda l'intrus avec attention.

– Je suis Mouton, le brosseur de mon général. de mon pauvre général, répéta l'ancien dragon, qui éclata en sanglots.

Attirés par la curiosité, Henri et M. Alfred, qui n'avaient pas perdu un mot de cet étrange dialogue, s'étaient avancés.

Saincaize fit asseoir Mouton et, très ému, reprit :

– M. d'Armentray ?... Grand Dieu... Serait-il...

– Il est mort ! rugit le dragon. Mort cette nuit, dans nos bras... étouffé, assassiné, après trois jours d'agonie.

Saincaize baissa la tête.

– Mais je le vengerai, reprit Mouton, qui se retrouva debout. Lequel de vous, messieurs, est M. Chênefer ?...

– C'est moi, dit Henri.

– Bon : visez bien votre homme, car si vous le ratez, c'est moi qui reprends la danse, et je vous jure que je ne le raterai pas.

Saincaize avait compris.

– Ah ! c'est à M. de Morère que vous en avez ? dit-il.

Mouton raconta la scène d'Étampes, origine de la crise, et cause évidente de la mort du général. Il y ajouta le refus de M. de Morère de rendre raison à M. de Nohan, refus que le duc avait répété au dragon, ne pouvant le confier à M. d'Armentray. Il raconta en outre comment depuis deux jours il était au courant de l'affaire Chênefer : il était parvenu à connaître le nom et l'adresse de Saincaize, l'un des témoins d'Henri, et il accourait, résolu à venger son général.

On eut toutes les peines du monde à faire comprendre à Mouton que les choses ne pouvaient se passer de la sorte, et qu'on ne greffait pas, sur le terrain même, un duel sur un autre duel. Le dragon était désespéré :

— Mais enfin, messieurs, supplia-t-il, vous ne pouvez cependant pas me refuser de vous accompagner. Permettez-moi seulement d'aller avec vous ! Que je sois là, seulement, que je le voie, le gueux ! Il me semble que ma présence portera bonheur à M. Chênefer.

– Impossible, dit Saincaize.

Alors Mouton déclara qu'il n'écoutait plus rien, qu'il suivrait bon gré mal gré, jurant cependant de ne pas intervenir, puisque ça n'était pas l'usage des civils, mais répétant toujours qu'il voulait assister au duel.

Les trois hommes se consultèrent du regard.

– Après tout, hasarda M. Alfred, pourvu que monsieur ne soit pas avec nous au moment même, nous n'avons rien à voir à sa présence. Ce sera un passant, un curieux, voilà tout.

– Soit donc, fit Saincaize vaincu. Mais rappelez-vous bien, Mouton, que j'ai votre parole.

On arriva au Vésinet. Mouton disparut tout à coup. Il savait d'ailleurs l'heure et le lieu du combat, et Saincaize comprit que le brave dragon ne s'était éclipsé que par crainte de gêner les trois hommes. On déjeuna

sobrement, silencieusement, puis les heures s'écoulèrent, tristes, lugubres, à travers les allées du parc. Henri seul semblait impatient. Il tirait à chaque instant sa montre en répétant :

– Que c'est long ! oh ! que c'est long.

Il n'avait pas dit à Saincaize un seul mot de la scène tragique de la veille.

Enfin le moment arriva. Il était environ quatre heures. Le soleil commençait à décliner à l'horizon. Les trois hommes se trouvaient à l'endroit fixé.

La solitude était complète. Pas une créature vivante n'apparaissait aux alentours. Soudain trois silhouettes noires débouchèrent du chemin venant de la station. A la vue d'Henri Chênefer et de ses témoins, l'un des nouveaux arrivés s'arrêta à l'extrémité des tribunes. Les deux autres s'avancèrent : c'étaient les témoins de M. de Morère.

Saincaize et M. Alfred allèrent au-devant d'eux, et on échangea un salut cérémonieux.

– Vous apportez des pistolets, messieurs ? demanda Saincaize.

– Oui, messieurs, les voici, dit l'un des témoins en développant une boîte à peu près pareille à

l'autre. De plus, nous avons pris la liberté d'amener un médecin, qui attend ici près dans le landau qui nous a conduits.

A une trentaine de pas, M. de Morère se promenait, avec un air de parfaite indifférence. Il tira de sa poche un étui et alluma une cigarette. A l'extrémité opposée, Henri Chênefer, immobile, les bras croisés, le regardait dédaigneusement.

– Vous plaît-il, messieurs, reprit Saincaize, lorsque les quatre témoins se furent retirés à l'écart, que nous tirions les armes au sort ?

Les témoins de M. de Morère acquiescèrent d'un signe de tête. Après le serment d'usage, que les armes étaient également inconnues des deux adversaires, le sort favorisa l'aventurier.

On procéda ensuite à la mesure des distances : un court débat s'engagea sur la question de l'alignement. Les témoins de M. de Morère tenaient pour qu'il eût lieu dans la ligne des tribunes. Mais Saincaize, avec une science et une autorité qu'on n'eût pas soupçonnées chez lui, s'y opposa péremptoirement, toute ligne droite tracée d'avance favorisant le meilleur

tireur au détriment de l'autre. Les témoins allèrent en référer à M. de Morère et rapportèrent un acquiescement immédiat. Il fut convenu que le duel aurait lieu, face aux tribunes.

– Pour la mesure des pas, dit alors un des témoins de l'aventurier, l'honneur en revient, je pense, à monsieur, qui est de plus grande taille.

Et il désigna M. Alfred. Celui-ci se mit alors à arpenter le terrain de ses longues jambes. Au vingtième pas il s'arrêta. On marqua les distances, et les places, à cause du soleil, toujours très vif, furent tirées au sort qui, cette fois encore, favorisa M. de Morère.

Les pistolets avaient été flambés, puis chargés. Les adversaires prirent place. M. de Morère jeta sa cigarette au loin. Jamais il n'avait paru plus calme. Cet homme évidemment n'était pas un lâche : il était pire. Henri, non moins héroïque d'attitude, mais doué de moins de sang-froid s'élança plutôt qu'il ne marcha vers le point qui lui était marqué.

A ce moment, comme les témoins de M. de . Morère allaient remettre à leur client le pistolet armé, selon l'usage, au cran de repos, l'aventurier fit un mouvement brusque, et son visage, jusque-là impassible, eut une contraction.

Les témoins suivirent la direction de son regard, et aperçurent, à peu de distance, adossé à l'extrémité des tribunes, un homme qui contemplait la scène.

Cet homme, Saincaize et M. Alfred l'avaient également vu. C'était Mouton. Mais ils ne parurent pas le remarquer.

– Hé ! là-bas, cria l'un des témoins de M. de Morère, hé ! l'homme, votre place n'est pas ici. Allons ! au large.

Mouton haussa les épaules, et répliqua de ce ton goguenard des vieux troupiers :

– La terre est à tout le monde, mes bons messieurs. Je suis du Vésinet, je suis chez moi et j'y reste. Mais soyez tranquilles, vous pouvez y aller gaiement. Ce n'est pas moi qui irai chercher la gendarmerie.

Le témoin allait insister, quand M. de Morère, qui avait parfaitement reconnu Mouton, dit d'un ton bref :

– Laissez cet homme, et finissons.

Il prit le pistolet : les témoins s'écartèrent. Il y eut un moment de silence sinistre.

Puis, la voix ferme et grave de Saincaize lança ces mots :

– Messieurs, quand vous voudrez.

M. de Morère n'était plus le même homme qu'à son arrivée. Une sorte d'agitation fiévreuse le dominait. Il regarda Henri : le jeune homme, droit, la tête haute, le regard fier, s'effaçant à peine, semblait pareil à une statue : il ne bougea pas. Une légère crispation de la lèvre de M. de Morère trahit le désappointement de l'aventurier : avec sa science du terrain et des hommes, il avait compté sans doute qu'au premier signal Henri franchirait la distance de cinq pas convenue, afin de gagner d'autant. Un beau tireur au contraire ne bouge pas, et vise de sa place, tout mouvement pouvant nuire à la justesse de son tir. Que se passa-t-il dans l'esprit de M. de Morère pendant ces trois secondes d'hésitation ? Quel doute, quelle méfiance subite de lui-même le poussa à commettre précisément l'imprudence qu'il avait attendue vainement d'un adversaire inexpérimenté. Brusquement, nerveusement, avec une rapidité inouïe, il franchit les cinq pas, marchant droit sur Henri, et visa.

La détonation retentit, Saincaize était pâle comme un mort. Henri demeura debout. Une seconde détonation suivit la première, presque sans intervalle. M. de Morère tourna sur lui-même, ouvrit la bouche, lâcha son pistolet, et tomba, comme une masse, la tête en avant, sans pousser un cri.

Les témoins se précipitèrent, Saincaize et M. Alfred comme les deux autres, car devant certaines scènes, on oublie tout. Seul, Henri, toujours impassible, avait jeté à terre son pistolet encore fumant, et, debout à sa place, semblait attendre toujours.

Le médecin arrivait de toute la vitesse de ses jambes. Il défit le vêtement, déchira la chemise inondée de sang, et dans la précipitation fit tomber quelques papiers qui se dispersèrent. Saincaize les ramassa, tout à coup il retint un cri. Un de ces papiers, tout sanglant, et traversé par la balle, gisait tout ouvert à terre. Instinctivement Saincaize y avait jeté les yeux : il ne contenait que trois mots tracés d'une main fiévreuse :

« Tuez-le.

» HÉLÈNE. »

Saincaize hésita une seconde, puis il saisit le papier, le froissa et le glissa dans sa poche. Nul ne le vit. Au même instant le médecin disait :

– La balle a passé très haut ; il respire. Ce sera long, mais il peut vivre.

Les témoins n'avaient plus qu'à se séparer. Saincaize et M. Alfred échangèrent avec ceux de M. de Morère le même salut cérémonieux qu'à l'arrivée et s'éloignèrent, entraînant Henri toujours muet et comme insensible à ce qui venait de se passer.

A quelques pas les trois hommes furent rejoints par Mouton ; le dragon saisit les mains du jeune homme :

– Merci, murmura-t-il ; vous avez vengé mon général.

On était arrivé dans une allée d'arbres. Saincaize crut entendre un frôlement de robe. Il leva la tête : une femme, vêtue de noir et voilée, venait de passer de l'autre côté de l'allée, se dissimulant derrière un gros marronnier. Puis elle s'éloigna en courant.

– Elle ! murmura Saincaize en lui-même, froissant dans sa main le billet encore humide. Va ! misérable, cette fois, c'est bien fini.

Seul, le compositeur avait fait attention à ce dernier épisode du duel.

XXXIV

Le commissionnaire qu'Henri avait croisé dans la matinée, en quittant l'hôtel Chênefer pour aller joindre ses témoins, n'avait pas tout dit.

Il était réellement porteur d'une lettre à l'adresse du peintre ; mais, lorsqu'il fut arrivé devant le perron de la maison et que le domestique lui eut demandé ce qui l'amenait, cet homme, montrant la lettre, ajouta :

– J'ai ordre de ne la remettre qu'à M. Chênefer lui-même, en mains propres, et en même temps de restituer à M. Chênefer un objet qu'il a

perdu.

– De quelle part ? demanda le domestique.

– Je ne sais pas. La lettre et l’objet m’ont été apportés par une bonne, à l’endroit où j’ai l’habitude de stationner, et elle ne m’a pas donné le nom de la personne.

– Attendez ici, un instant, fit le domestique très intrigué.

Il reparut bientôt, et ajouta :

– Venez.

Le commissionnaire suivit et fut introduit dans l’atelier de Chênefer. Le peintre parut presque aussitôt.

– Vous avez quelque chose à me remettre, mon ami ?

– Oui, monsieur : cette lettre d’abord.

Chênefer la prit.

– Et ensuite cette clef.

– Une clef ? s’écria le peintre avec surprise.

Et il tourna entre ses doigts la clef, de dimension moyenne, un peu rouillée par places, que venait de lui tendre le commissionnaire. Puis, vivement, espérant que la lettre allait lui donner le mot de l’énigme, il brisa l’enveloppe et lut.

Aux premiers mots, Chênefer jeta un cri terrible.

– Mon fils ! Mon fils !

Il bondit comme un tigre sur le commissionnaire, et lui serrant le bras avec violence :

– A quelle heure t’a-t-on remis cette lettre ?

– Il y a une demi-heure à peine... mais ce n’est pas ma faute si vous avez de la peine... vous allez me casser le bras ! Aïe ! aïe !

Chênefer lâcha le pauvre diable.

– Va-t’en ! rugit-il, va-t’en !

L’homme disparut comme affolé de terreur, sans demander son reste. Chênefer se précipita lui-même au dehors, criant :

– Henri !... Henri !... Louise !... Paule !...

Pierre, le valet d’Henri, accourut :

– M. Henri a quitté l’hôtel il y a un quart d’heure à peine, dit-il.

Chênefer regarda Pierre :

– Tu sais où il est allé, cria-t-il. Je le vois à ton visage... Il t’a ordonné le secret... Parle !... je te donnerai ce que tu voudras... Parle, répéta-t-il furieux de ce qu’il prit pour une résistance de la part du valet, parle ou je t’écrase.

Pierre jura qu’il ne savait rien : mais, vaincu par le spectacle de cette douleur, il remit immédiatement au peintre les lettres écrites par Henri. Au même moment madame Chênefer et Paule descendaient en toute hâte. Chênefer alla à sa femme, et lui dit :

– Henri se bat...

– Ah ! s’écria la pauvre femme : je comprends maintenant pourquoi il disait hier qu’il voulait mourir !

Et elle éclata en sanglots. On la porta, plutôt qu’on ne la conduisit dans le petit salon voisin. Chênefer avait déjà parcouru les lettres d’Henri : c’étaient les adieux touchants d’un fils pieux, d’un cœur brave, mais d’un homme qui sait qu’il va à la mort, et qui y va sans regret, comme sans peur.

Paule, chose singulière, était la seule personne de la maison qui gardât un sang-froid relatif. Après avoir donné ses soins à madame Chênefer, elle dit au peintre :

– Comment avez-vous su ?.

– Lis ! répondit Chênefer en lui tendant la lettre du commissionnaire. Lis. Tu vas être femme : tu – peux tout lire.

Elle lut :

« Votre fils doit se battre aujourd’hui, au pistolet, à vingt pas, avec M. de Morère, qui a juré de le tuer. Retenez-le, si vous le pouvez. Quoi qu’il arrive, qu’il soit assez lâche pour vous obéir, ou qu’il meure, je serai vengée de l’affront qu’il m’a fait subir hier devant vous tous. Je pouvais empêcher ce duel. Il est trop tard. Tant pis pour vous. Je vous hais.

» HÉLÈNE. »

A ce billet était joint un post-scriptum relatif à l’envoi de la clef de la porte du jardin, dernière insulte de mademoiselle Briffaut.

– Oui, murmura Chênefer, quand la jeune fille eut achevé de lire : le but de la misérable en m’adressant cette lettre dès le matin était de me placer entre le déshonneur d’Henri et mon propre désespoir. Peut-être l’a-t-il deviné, pressenti : c’est pourquoi il a quitté la maison... sans même m’embrasser, sans embrasser sa mère.

Et, prenant sa tête à deux mains, fou de douleur, il murmura :

– Mon Dieu ! mon Dieu !

– Mon père, dit Paule doucement, nous n’avons pas vu M. Saincaize hier : l’autre soir il avait des airs étranges. Je suis sûr qu’il est avec lui.

Chênefer bondit au dehors, sauta dans une voiture et se rendit chez Saincaize, à tout hasard. Mais il était trop tard. Henri et ses témoins étaient loin. Le peintre connaissait par Saincaize l’adresse de mademoiselle Briffaut ; il y alla : Hélène était sortie. Il n’y avait plus qu’à se résigner. Chênefer rentra chez lui et la journée se passa au milieu d’angoisses mortelles. En quelques heures le vieux maître semblait avoir vieilli de dix années.

Les deux femmes, à genoux dans la chambre de madame Chênefer, priaient et pleuraient.

Tout à coup, un coup de timbre retentit.

Chênefer, dans son trouble, avait oublié de dire à ses gens qu’il n’y était pour personne. Il s’élança et allait donner l’ordre, quand il se trouva en face du duc de Nohan.

Le duc paraissait très agité ; ses traits fatigués, ses yeux enfiévrés trahissaient une profonde émotion. Il alla au peintre et dit :

– Je viens d’apprendre ce qui se passe. Il n’a pas tenu à moi, monsieur, que je ne vous évitasse ce chagrin. J’étais retourné tantôt chez M. de Morère, et c’est là, grâce à un brave homme, , que j’ai tout appris. Une grande douleur vient de me frapper, douleur dont le misérable est aussi la cause : M. le général d’Armentray est mort cette nuit. Mais je vous le jure ! et je tiens à vous le dire : si un second malheur arrive, s’il coule une seule goutte du sang de votre fils, M. de Morère est mort !

Chênefer serra avec violence les mains du duc.

– Oh !... je le devine, murmura-t-il, cette femme aussi. vous a fait du mal.

– Elle a manqué empoisonner ma vie. Elle est cause que j’achète au prix de la mort d’un honnête homme... d’un cœur sublime... la réalisation du rêve de ma jeunesse.

Et, en peu de mots, M. de Nohan raconta à Chênefer les derniers moments du général. Le vieillard s’était éteint la veille entre Viviane et Raymond. Jusqu’au bout il avait gardé sa connaissance. Il avait uni les mains des deux jeunes gens, et, avec un dernier sourire dans les yeux, il avait ajouté :

— Je vous la donne, Raymond... Vous l’auriez eue plus tôt, si vous aviez voulu... Mais c’est un peu de votre faute... Vous n’y songiez plus... Alors, je suis venu... et je vous l’ai gardée... Aimez-la, Raymond, et tous deux, mon fils, ma fille, soyez bénis.

Le peintre, si préoccupé qu’il fût de son fils, n’avait pu entendre ce récit sans émotion. L’heure s’avançait. Le duc se mit à la disposition de Chênefer pour aller à la découverte :

– Non, fit le peintre. Seulement, si vous pouvez demeurer, je vous en saurai gré, monsieur. Seul, je crois que je deviendrais fou : je sens mon cerveau qui se trouble...

– Espérez, dit gravement le jeune homme : il y a un Dieu, une justice !

Mais les heures s’écoulèrent : à la fin, Chênefer bondit :

– Je neveux plus attendre ! s’écria-t-il. C’est trop ! C’est trop !

Et il allait s’élancer, malgré les efforts et les prières de M. de Nohan, lorsqu’il se fit au dehors un grand bruit. Des voix s’entre-croisaient, puis des pas précipités retentirent, la porte s’ouvrit. Chênefer jeta un cri effrayant, presque sauvage, le cri d’une lionne qui retrouve son lionceau. Henri était dans les bras du vieux peintre.

Derrière lui venait Saincaize, puis M. Alfred, à distance respectueuse. Presque au même instant les deux femmes, déjà averties, accouraient, et ce fut pendant quelques minutes une scène inexprimable de joie et de larmes. Henri, toujours sombre, mais cédant à l’émotion de tous, était allé s’agenouiller devant madame Chênefer, qui, terrassée d’abord par l’excès de bonheur, revenait à elle peu à peu, sous les baisers de son fils.

– Vous voyez bien qu’il y a une justice ! dit le duc à Chênefer.

Paule, droite et sévère, alla à Saincaize :

– Ainsi vous saviez tout depuis deux jours, et vous n’avez rien dit ? fit-elle d’un ton de reproche. Pourquoi ?

Le compositeur lui prit la main, et gravement :

– Parce que : l’honneur d’abord ! répliqua-t-il. Elle baissa la tête et se tut.

Bientôt après, M. de Nohan se retira. Saincaize lui avait conté sommairement les détails du duel et la résolution de Mouton. Le duc n’en fut pas surpris. Il connaissait le dragon, et n’avait pas besoin de cette nouvelle preuve de dévouement à la mémoire de son maître, pour le garder toujours plutôt comme un ami que comme un serviteur.

M. Alfred fut prié à dîner. Le brave homme accepta, demandant seulement un petit congé d’une demi-heure pour pousser jusqu’au Palais-Royal. Madame Chênefer et Paule remontèrent quelques instants chez elles. Quand Chênefer, Henri et Saincaize furent seuls :

– Maintenant, dit ce dernier, il faut que tout soit bien clos, bien définitivement réglé. Vous avez été un héros, mon cher Henri, mais cela ne suffit pas : il faut que vous soyez débarrassé de tout chagrin, de tout remords. Lisez ceci.

Et Saincaize tendit au jeune homme le billet souillé de sang dont on connaît le texte.

Henri poussa une exclamation sourde ; puis, jetant le billet à terre.

– Oh ! fit-il, la misérable !

– Ne laissons pas perdre ces choses-là, reprit Saincaize, qui ramassa le billet. Conservons-les au contraire ; c’est une arme, c’est même un rempart pour l’avenir.

M. Alfred revint exactement à l’heure convenue. Il était radieux.

– C’est signé ! s’écria-t-il. Je fais partie de la troupe nouvelle de M. Brasseur, mon illustre ami. C’est la fortune, c’est l’avenir !

A quelques jours de là, Chênefer entra chez son fils : le peintre était grave. Il dit :

– Il nous reste un devoir à accomplir. Cette femme s’est prétendue séduite : sera-t-elle mère ?

Henri tressaillit ; puis, baissant la tête :

– Elle l’a dit, répliqua-t-il.

– En ce cas, reprit Chênefer, l’innocence ne doit pas supporter le poids de la faute.

– Que voulez-vous dire ?

– Que je suis assez riche pour assurer au moins l’avenir d’un être qui n’est pas responsable de sa mère, si tant est qu’elle ait dit vrai ! ajouta le peintre d’un air de doute.

Henri réfléchit un instant :

– Ce que vous ferez sera bien fait, mon père : vous êtes un homme d’honneur, et je suis votre fils.

Quelques heures plus tard, Chênefer se présentait chez Hélène Briffaut. Après une attente assez longue, elle parut, et, d’un ton bref :

– Vous ici, vous chez moi ! fit-elle. Je ne m’explique pas...

– Mademoiselle, dit Chênefer, après la scène qui s’est passée chez moi le soir où vous y êtes entrée, ma visite en effet doit vous surprendre : j’irai droit au but. Une réparation vous est due : je vous l’apporte.

Hélène répliqua, glaciale :

– Je ne comprends pas.

– Ne voyez dans l’offre que je viens vous faire, poursuivit le peintre, aucune intention blessante. Vous n’avez pas plus à vous offenser qu’à me remercier. Il n’y a ici ni obligée ni service rendu. Il y a un homme dont le fils a commis une faute et il y a une femme à qui cet homme vient dire...

Payez-vous, n’est-ce pas ?

Chênefer demeura un instant interdit. Hélène le contempla longuement, puis elle prononça ce seul mot :

– Venez.

Elle ouvrit une porte : Chênefer suivit. Dans une chambre à coucher aux rideaux fermés, au milieu d’une ombre sinistre, le visage pâle d’un homme apparaissait, émergeant du lit, près duquel se trouvait une table surchargée de linges et de fioles. A l’entrée d’Hélène, le malade ouvrit les yeux. Elle lui imposa silence d’un geste, et, debout, d’un accent de suprême défi, désignant au peintre M. de Morère, car c’était lui, elle dit :

– Voici mon mari, mon avenir : remportez donc votre argent, je n’en ai que faire.

Chênefer inclina la tête, très peu ému, et sortit.

Quand il eut disparu, mademoiselle Briffaut courut à M. de Morère : tous deux se regardèrent sans parler. Puis, vivement elle se baissa, embrassa l'aventurier sur le front, et, se tournant, terrible de menace et de haine, du côté par où le peintre était sorti, elle cria, avec explosion, comme s'il eût pu encore l'entendre :

– Va, honnête homme ! Va, imbécile ! Garde ton fils ! Dans un an, à nous deux nous aurons le monde !

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Plan d'Hélène, par Adolphe Racot

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k65569319>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Table des matières

1. Page de titre
2. LE PLAN D'HÉLÈNE

1. Chapitre I
2. Chapitre II
3. Chapitre III
4. Chapitre IV
5. Chapitre V
6. Chapitre VI
7. Chapitre VII
8. Chapitre VIII
9. Chapitre IX
10. Chapitre X
11. Chapitre XI
12. Chapitre XII
13. Chapitre XIII
14. Chapitre XIV
15. Chapitre XV
16. Chapitre XVI
17. Chapitre XVII
18. Chapitre XVIII
19. Chapitre XIX
20. Chapitre XX
21. Chapitre XXI
22. Chapitre XXII
23. Chapitre XXII
24. Chapitre XXIII
25. Chapitre XXIV
26. Chapitre XXV
27. Chapitre XXVI
28. Chapitre XXVII

- 29. Chapitre XXVIII
- 30. Chapitre XXIX
- 31. Chapitre XXX
- 32. Chapitre XXXI
- 33. Chapitre XXXII
- 34. Chapitre XXXIII
- 35. Chapitre XXXIV
- 3. À propos de cette édition numérique